


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

LETTRES

DE

MADAME DE RÉMUSAT

I

OUVRAGES

DE

M. CHARLES DE RÉMUSAT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ESSAIS DE PHILOSOPHIE, 2 volumes in-8. Paris, Ladrange, 1842

DE LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE, Rapport à l'Académie des Sciences morales et politiques, in-8. Paris, Ladrange, 1845.

SAINT ANSELME DE CANTORBERY, sa vie et sa philosophie, in-8. Paris, Didier, 1853.

ABÉLARD, sa vie, sa philosophie et sa théologie, nouvelle édition, 2 volumes in-8. Paris, Didier, 1855.

L'ANGLETERRE AU XVIII[e] SIÈCLE, études et portraits, 2 vol. in-8. Paris, Didier, 1856.

BACON, sa vie, son temps, sa philosophie et son influence jusqu'à nos jours, in-8. Paris, Didier, 1857.

CRITIQUES ET ÉTUDES LITTÉRAIRES, ou Passé et Présent, nouvelle édition revue et considérablement augmentée, 2 volumes in-18. Paris, Didier, 1857.

POLITIQUE LIBÉRALE, ou fragments pour servir à la défense de la Révolution française, in-8. Paris, Michel Lévy, 1860.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. De la théologie naturelle en France et en Angleterre, in-18. Paris, Baillière, 1864.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE EN ANGLETERRE, depuis Bacon jusqu'à Locke, 2 vol. in-8. Paris, Didier, 1875.

ABÉLARD, drame inédit, publié avec une préface et des notes, par PAUL DE RÉMUSAT, in-8. Paris, Calmann Lévy, 1877.

LA SAINT-BARTHÉLEMY, drame inédit, publié par PAUL DE RÉMUSAT, in-8. Paris, Calmann Lévy, 1878.

MÉMOIRES DE M[me] DE RÉMUSAT, 1802-1808, publiés avec une préface et des notes, par son petit-fils, PAUL DE RÉMUSAT, sénateur de la Haute-Garonne. 3 vol. in-8. Paris, Calmann Lévy, 1880.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.



Imp A Salmon.

[illegible]ETT[illegible]

MADAME DE [illegible]AT

1804 — 18[illegible]

PUBLIÉES PAR SON PETIT-FILS

PAUL DE RÉMUSAT

[illegible] DE LA HAUTE-[illegible]

I

TROISIÈME [illegible]



PARIS

[illegible]ALM[illegible]NN LÉV[illegible], ÉDITEUR

[illegible] MAIS[illegible] M[illegible]CHEL LÉVY FRÈRE[illegible]

[illegible], R[illegible], 3

1[illegible]



LETTRES

DE

MADAME DE RÉMUSAT

1804—1814

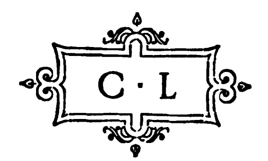
PUBLIÉES PAR SON PETIT-FILS

PAUL DE RÉMUSAT

SÉNATEUR DE LA HAUTE-GARONNE

I

TROISIÈME ÉDITION



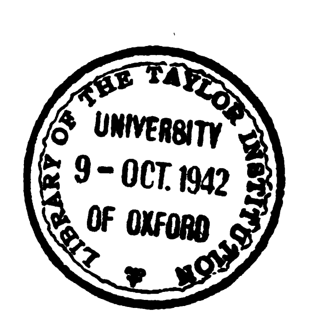
PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1881


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
9 - OCT. 1942
OF OXFORD

PRÉFACE

« Je m'étais toujours promis d'écrire une vie
» de ma mère; je pense maintenant qu'il suffit
» à sa mémoire que je laisse tout ce qu'elle a
» écrit en état d'être publié. Je viens de relire
» ses lettres. Je ne les avais lues qu'une fois de
» suite, et il y a longtemps, trente ans peut-
» être. J'en lisais de temps en temps quelques-
» unes, mais j'ajournais toujours le travail au-
» quel je me livre. En m'y livrant, en rangeant
» cette riche correspondance, en l'éclairant par
» les pièces que je puis avoir, je dispose une
» collection prête pour l'impression, et j'élève
» à la mémoire de ma mère le monument le
» plus digne d'elle. Je ne sais si ses lettres ne
» lui feront pas encore plus d'honneur, sous

» tous les rapports, que ses mémoires, qui ont
» été cependant si hautement appréciés par
» tous ceux qui les ont lus. »

Mon père écrivait ces lignes, il y a plus de quinze ans, sur la première des lettres de sa mère qu'il avait recueillies. La mort, ou plutôt la vie, ses soucis, ses travaux, et les nobles efforts qui ont illustré ses dernières années, ne lui ont pas permis de poursuivre son dessein, et j'en suis réduit à achever seul ce que nous avions commencé ensemble. Le classement des lettres avait été pourtant achevé, et ce travail nécessaire était difficile ; car la date du mois ou de l'année manque la plupart du temps.

Dans l'introduction des *Mémoires* de ma grand'mère, j'ai raconté ce que je pouvais connaître de sa vie et de ses sentiments. On me pardonnera donc, on me saura gré sans doute, de ne pas refaire ce récit. Pour éviter cependant des notes trop nombreuses, il n'est pas inutile de reprendre ici quelques détails et quelques dates nécessaires à connaître pour l'intelligence des premières pages de ce volume.

Claire-Élisabeth-Jeanne Gravier de Vergennes est née le 6 janvier 1780. Son père, qui

avait été intendant, était maître des requêtes au moment de la Révolution et fils du marquis de Vergennes, ambassadeur en Suisse, lequel était frère du ministre. Sa mère, Adélaïde de Bastard, était fille d'un conseiller d'État, ancien président au parlement de Toulouse et chancelier du comte d'Artois. M. de Vergennes, son père, vit la Révolution sans enthousiasme, mais sans déplaisir. Il fut chef de bataillon dans la garde nationale et membre du conseil de la commune de 1789. Il mourut sur l'échafaud avec son père, quelques jours avant le 9 thermidor. Il avait acheté, au commencement de la Révolution, la terre de Saint-Gratien, dans la vallée de Montmorency. Ce fut là que madame de Vergennes se retira et qu'elle termina l'éducation de ses filles : Claire, qui devint madame de Rémusat, et Alix, qui épousa un peu plus tard M. de Nansouty.

Augustin-Laurent de Rémusat, né en 1762, était, avant 1789, avocat général à la cour des comptes et des aides de Provence. Lors de l'abolition des cours souveraines, il fut délégué à Paris par sa compagnie pour traiter du remboursement des charges. Il y resta quand

les temps devinrent tout à fait difficiles. Inconnu dans cette grande ville, il y était plus en sûreté qu'à Aix. Il y avait connu M. de Vergennes, il était reçu dans sa maison; il s'y lia d'autant plus après la mort de celui-ci, que sa société et ses conseils étaient fort utiles à une veuve chargée de deux filles et d'affaires délicates. Il allait sans cesse à Saint-Gratien, et il devint bientôt épris de la fille aînée, Claire ou Clary, qui prit du goût pour lui, et qu'il épousa quand elle eut seize ans accomplis, en pluviôse an IV, c'est-à-dire en février 1796.

De ce mariage naquirent deux enfants: Charles-François-Marie de Rémusat, né le 24 ventôse an V (14 mars 1797), et Albert-Dominique de Rémusat, né le 11 frimaire, an X (2 décembre 1801). On sait ce qu'a été l'aîné. Le second, plus jeune de quatre ans, était ce qu'on appelle *noué*. Son enfance fut maladive et son développement très retardé. Pourtant, dans son enfance, rien n'annonçait positivement autre chose qu'un ralentissement général. Il était un peu sourd, mais il entendait; il articulait mal, mais il parlait. Il faisait tout plus tard que les autres enfants, mais il faisait à

peu près tout ce qu'un autre enfant de deux ou trois ans moins âgé que lui aurait fait. Cette disproportion se maintint longtemps dans la même mesure. Mais les infirmités peu à peu augmentèrent, et il resta toujours *enfant*. Le dévouement de sa mère ne se démentit jamais, et elle se fit un devoir de lui donner tout le développement dont il était susceptible. Ce n'est rien apprendre à personne de dire qu'une mère s'attache également au fils qui dès le premier jour est sa joie et sa gloire, et à celui qui ne peut inspirer qu'une pitié douloureuse. Par des efforts assidus, elle entretint, elle attisa cette flamme vacillante que renfermait ce vase fragile. Elle lui apprit à lire, à écrire, à compter, même à dessiner un peu; mais elle ne put faire sortir son intelligence de l'état d'enfantillage, quoiqu'il parût savoir distinctement qu'il avait des semblables mieux traités que lui par la nature, son frère en particulier, qu'il aimait, ou mieux qu'il révérait, et qui lui continua les soins maternels jusqu'en 1830, époque où ce pauvre jeune homme, ce pauvre enfant mourut.

Jeanne-Françoise-Adélaïde Gravier de Vergennes, seconde fille de madame de Vergennes,

née le 30 mars 1781, avait été mariée très jeune à M. de Nansouty, général de cavalerie. Celui-ci a servi avec distinction sous l'Empire. Il est mort en 1815, à l'âge de quarante-sept ans, laissant un fils, Stephen de Nansouty, né le 27 messidor an XI (16 juillet 1803) et mort en 1865. Madame de Nansouty est morte en 1850, survivant de près de trente ans à sa sœur, de sorte que j'ai pu la connaître; c'était une personne spirituelle, vive et brusque, qui rappelait beaucoup à mon père sa grand'mère, madame de Vergennes.

M. et madame de Rémusat devinrent l'un préfet, l'autre dame du palais en 1802. Le premier fut plus tard chambellan et surintendant des spectacles. Il resta à la cour jusqu'en 1814, avec des alternatives de faveur et de disgrâce, suivant, à peu près, le sort et les sentiments de M. de Talleyrand. Ma grand'mère accompagna l'impératrice Joséphine dans sa retraite, et vit bien rarement l'empereur après le divorce. Sous la Restauration, son mari étant préfet, elle le suivit dans ses préfectures de Toulouse et de Lille. Elle est morte au mois de décembre 1821.

Sa vie peut se diviser en trois phases. De la première, avant son mariage et jusqu'à son entrée à la cour de Bonaparte, il est resté peu de choses, quelques billets épars et des compositions de jeunesse qui ne pourraient être publiées. On y trouve plutôt des preuves de culture d'esprit que de talent. Ses *Mémoires* font connaître ces premières années de sa vie, et même celles qui commencent la seconde époque, depuis son entrée à la cour. Je n'ai point de lettres de ce temps. On n'en gardait pas dans la famille. Madame de Vergennes avait l'habitude de les brûler, et madame de Rémusat ne fut guère séparée alors de son mari. Elle l'accompagnait en Belgique, et, la même année, elle alla le rejoindre à Boulogne comme cela est raconté dans les *Mémoires*. Ses premières lettres recueillies sont de l'été de 1804. L'Empire était alors décrété, le duc d'Enghien était fusillé, et l'on attendait le pape et le couronnement. Entre le mois d'août et le mois d'octobre, l'empereur visita les bords du Rhin avec l'impératrice. C'est en ce temps que furent écrites les lettres par lesquelles ce recueil commence.

Il ne faut point abuser des privilèges d'un

éditeur, ni même user des libertés d'un auteur de préfaces, pour raconter ce voyage ni celui de l'année suivante en Italie, où l'empereur allait prendre une couronne de plus, menant avec lui toute la pompe d'une cour, tout l'appareil de la cérémonie et de la conquête. C'était bien une cour en effet, avec ses ennuis, ses soucis, les faux rapports, les imprudences inévitables et les ménagements nécessaires. Si le lecteur a gardé quelque souvenir des *Mémoires*, il se représentera aisément la situation du premier chambellan, étrange courtisan, grand ami du repos d'esprit, des distractions littéraires, des affections douces, obligé de prendre mille peines pour organiser des fêtes bruyantes et brillantes, entre toutes les exigences d'un pouvoir impérieux et les rivalités de la vanité et de l'ambition. Sa femme, dame du palais, habituée aux sentiments graves, vifs et profonds, sérieuse, exaltée et romanesque, prenant même les contraintes de la vie mondaine, quand elles contrariaient ses affections, pour des malheurs véritables, éprouvant et exprimant tout avec force, chaleur et sincérité, était condamnée à disputer son repos et son bonheur à toutes les

préoccupations d'une carrière de dignité frivole. Il faudrait un Sainte-Beuve pour décrire ces contrastes et en développer les conséquences. Pour prendre à cette correspondance un intelligent intérêt, il faudrait s'en bien pénétrer, et ne se placer ni dans la sphère élevée de la pure philosophie qui permet de tout sacrifier à la raison et au cœur, ni dans la région des intérêts positifs où tout se ramène à l'égoïsme de l'amour-propre ou de la cupidité.

A cette seconde époque de sa vie, elle était tous les ans séparée de son mari obligé de suivre l'empereur. Un peu plus tard, c'est elle qui devait voyager avec l'impératrice, ou pour sa santé. Les lettres qu'elle écrivait à ce mari très aimé composent seules cette publication. Une telle correspondance est nécessairement monotone. Malgré une grande variété de tours et de pensées, les mêmes sentiments y reviennent souvent. Peut-être les effusions de tendresse y paraîtront un peu répétées et prolongées, et l'amour conjugal n'a pas l'intérêt d'un roman. Il fallait pourtant conserver à ces lettres leur véritable caractère, et, en fait de sentiment, la répétition, le ressassement

même, ont un charme particulier. Rien plus que l'expression si vive, si persévérante, si réfléchie, si ingénieuse, d'une passion qui semble n'avoir rien de romanesque ni d'imprévu, ne donnera la preuve de la richesse du cœur et de l'esprit de l'écrivain, et des ressources de son talent.

La troisième époque de la vie de ma grand'mère s'étend de 1815 à 1821, de la fin de l'Empire à sa mort. Un nouveau gouvernement est venu, des idées nouvelles, ou plutôt ressuscitées de 1789, enflamment la nation et particulièrement les esprits distingués. Les opinions libérales, à peine entrevues sous l'Empire, ont, sous le feu des évènements, grandi tout à coup, et l'âme de l'auteur des *Mémoires* était faite pour les comprendre. Près d'elle du reste est né un initiateur ardent, passionné, tout-puissant sur elle : c'est son fils, dont la jeunesse tient tout ce qu'on avait espéré de son enfance. Alors s'ouvre une nouvelle correspondance plus riche encore que la première. Son mari reçoit de la Restauration des occupations plus conformes à ses goûts, elle n'est plus séparée de lui ; mais elle entretient avec son fils, étudiant à Paris,

un commerce de lettres sur la politique et la société qui présentent le tableau le plus original et le plus vrai de ce temps auquel la France n'a pas cessé de s'intéresser, et où le parti libéral, encore effacé alors, a toujours cherché son origine la plus pure.

Mais il ne s'agit ici que de la première partie de cette correspondance, et des lettres d'une femme à son mari pendant les années glorieuses et funestes du pouvoir absolu. Il est possible, probable même, que le lecteur n'y trouvera pas toujours ce qu'il y cherchera, une nouvelle édition de *Mémoires* plus hardis, une passion politique toujours prête, ou des révélations piquantes. Peut-être quelques-uns seront désappointés de n'y voir que les épanchements d'une femme sincère et bonne, sur son mari et ses enfants. Comment s'en étonner et demander ici autre chose? Ses sentiments, on l'a vu dans une autre publication, n'ont jugé qu'à la longue l'Empire et l'empereur. Elle avait été séduite comme la France entière par la gloire du premier consul et par son génie. Elle prenait intérêt et plaisir à ce repos glorieux qui succédait aux agitations de la révolution française. Elle n'avait

contre l'Empire ni les préjugés, ni les rancunes, ni les principes des royalistes ou des républicains. Il est aussi juste d'ajouter que, si quelque sentiment intime eût protesté en elle contre cette gloire si chèrement payée, elle ne l'eût pas exprimé. Ses lettres sont écrites avec une grande réserve sur tout ce qui touche à la cour et à la politique. En tout temps, les lettres, sous l'Empire, passaient pour être ouvertes, et à l'étranger elles pouvaient aller directement sous les yeux de l'empereur. On en verra ici plus d'une preuve, et l'on sait que cet abus, *ce lâche abus*, comme dit Béranger, fut transmis de l'oncle au neveu, puisque l'on a trouvé, le 4 septembre 1870, dans le cabinet de l'empereur Napoléon III, la copie d'une lettre de ma mère adressée à mon père quelques jours plus tôt[1]. On mettait donc quelque soin à ne pas blesser un pouvoir si ombrageux. De là des réticences et des omissions, quelquefois des réflexions jetées à dessein et adressées à celui dont l'œil sévère ou malveillant pouvait lire ces lignes écrites dans l'intimité de deux personnes qui ne se cachaient rien. Ce-

1. *Papiers trouvés aux Tuileries*, etc Première livraison, in-8°. Paris. Imprimerie nationale, 1870.

pendant, ces sortes de passages, pour ainsi dire interpolés, sont rares, et il ne serait pas juste de louer la clairvoyance de l'auteur aux dépens de sa sincérité.

Si l'intérêt politique ne prend pas la plus grande place dans cette correspondance, si les sentiments de la dame du palais de 1805 ne sont pas exactement ceux de l'auteur des *Mémoires* écrits en 1818, en résulte-t-il que l'effet de ces *Mémoires* puisse être à aucun degré affaibli par cette nouvelle publication? Je ne le pense pas, et, quel que soit mon désir d'augmenter la renommée de talent de ceux qui me tiennnent de si près, je n'y sacrifierais point la cause que nous avons tous essayé de servir. Mais loin de là! La vie de la cour ou de la ville décrite en ces lettres ne peut donner nul regret du régime qui la rendait, cette vie, si agitée, si précaire, si malheureuse. Jamais on n'a mieux vu que cette époque était profondément troublée, que le gouvernement absolu est le plus instable de tous que sa grandeur n'était qu'apparente, que chacun avait à tout moment la pensée que la France se jouait sur un coup de dés. Jamais les bons Français n'ont dû ressentir d'angoisses

plus pénibles pour la destinée de la patrie, pour l'existence même de la France. Jamais les mères, les femmes, n'ont dû trembler plus cruellement pour leurs maris ou leurs enfants, que lorsque le sort de tous les hommes dépendait du plus terrible consommateur de vies humaines que le monde ait connu. Que sont les agitations du gouvernement parlementaire, les débats des Chambres, les luttes électorales, les changements de ministère, auprès de ces périls et de ces émotions!

Il n'est pas nécessaire de dire que le texte des lettres et les opinions de l'auteur ont été partout respectés. Les retranchements, très nécessaires pour éviter l'abus et ne point lasser la patience du public, ont porté sur quelques répétitions des mêmes sentiments faites en des termes trop semblables, sur les soucis d'argent qui n'auraient pas intéressé, sur les plaintes des courriers et des mauvais chemins, sur les détails de santé. Il ne fallait laisser que l'indispensable en ces choses, et il suffit d'indiquer que les communications étaient difficiles, que la situation enviée des grands fonctionnaires de l'Empire recouvrait bien des misères, enfin que la santé

de cette femme active et passionnée était toujours chancelante, l'arrêtait souvent dans la vie du monde et de la cour, et préoccupait tristement ceux qui l'aimaient. Enfin, j'ai dû retrancher la plupart des passages concernant son plus jeune fils, Albert, ses soucis pour lui, ses efforts pour le fortifier ou pour l'instruire. Le public ne saurait s'y intéresser, quoiqu'il soit bon que l'on sache qu'il n'est jamais oublié par elle. Quant à son fils aîné, Charles, on me pardonnera d'avoir respecté ce qui le concernait, ce qui témoigne de cette tendresse ingénieuse et féconde, de ces joies et de ces espérances. Je n'ai point redouté à cet égard même le reproche de puérilité ou de prétention. Oserai-je dire qu'il m'était doux de réunir par une admiration, par une passion communes, la première et la dernière affection de mon père, celle qui avait joui de son premier sourire, celui qui a reçu son dernier regard!

PAUL DE RÉMUSAT.

LETTRES
DE
MADAME DE RÉMUSAT

I.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A AIX-LA-CHAPELLE.

Paris, 10 fructidor, an XII
(mardi, 28 août 1804).

Je vous remercie, mon aimable ami, de votre petit billet de Pont-Sainte-Maxence[1]. Il m'a causé une douce surprise, car j'étais loin d'espérer de vos nouvelles si tôt. Vous avez un beau temps, dont nous nous réjouissons pour vous. C'est toujours

1. M. de Rémusat avait été rejoindre l'impératrice à Aix-la-Chapelle, pour accompagner l'empereur dans son voyage du Rhin. L'Empire était établi, mais la maison impériale n'existait pas encore. Le couronnement ne devait avoir lieu qu'en décembre. L'empereur ne revint à Saint-Cloud que le 12 octobre 1804 (20 vendémiaire an XIII). Pont-Sainte-Maxence est un chef-lieu de canton du département de l'Oise, ancien relai de poste.

cela, et je voudrais, de bon cœur, que tout fût plaisir pour vous dans ce voyage, me réservant, à moi, tout le chagrin et l'ennui qu'il doit vous causer. Soignez-vous, ne vous fatiguez pas trop, amusez-vous; je voudrais vous savoir content. Écrivez-moi quand vous le pourrez, et mandez-moi si l'on vous a bien reçu. J'ai vu Corvisart [1], hier lundi, qui arrivait d'Aix-la-Chapelle, et qui s'étonnait de ne pas s'être croisé avec vous; il a, à la vérité, couru jour et nuit. Il m'a dit qu'après Liège les chemins étaient mauvais; c'est demain que vous ferez cette route, je vais être bien cahotée toute la journée. Soyez donc bien prudent, songez à combien d'êtres vous êtes nécessaire, songez que je sens bien dans mon cœur que la vie ne me serait de rien sans vous.

Avant-hier dimanche, j'ai été à une fête, chez M. de Valence [2] où se trouvait madame de Montesson; j'y ai bien questionné Lavalette [3], qui y était, sur les routes. Il ne m'a pas trop rassurée, et ces maudits chemins du Rhin ne me sortent pas

1. Corvisart était le médecin et l'ami de ma grand'mère.

2. Le général de Valence avait épousé la fille de madame de Genlis. Il était quelque peu parent de madame de Montessen, veuve du duc d'Orléans, grand'père du roi Louis-Philippe.

3. M. de Lavalette, directeur général des postes.

de la pensée. A propos de cette fête où je me suis ennuyée et attristée, j'ai cependaut souri un moment en pensant à la figure que vous auriez faite, si, au beau milieu de tous les couplets que les acteurs de la Comédie Française réunis adressaient à madame de Valence, à madame de Montesson et à toute sa famille, vous aviez entendu mademoiselle Émilie Contat[1] chanter le *préfet*, et vous dire, en assez mauvais vers, qu'il ne fallait point s'étonner de voir un Mécène sous le règne d'un Auguste. La société a été fort polie pour nous, et a fort applaudi; moi, la larme m'est venue à l'œil, et j'ai embrassé mademoiselle Contat. Quelque médiocre que fût ce couplet, c'était toujours parler de vous, et c'était répondre à ma seule pensée. Hier, j'ai dîné chez madame de Souza[2] avec le corps diplomati-

1. Le nom de *Contat* a été porté par trois actrices inégalement célèbres. La première, Louise Contat, née en 1760 et morte en 1813, avait débuté dans l'emploi des *grandes coquettes*, puis avait créé, en 1784, le rôle de Suzanne dans *le Mariage de Figaro*. Sa sœur, Émilie Contat, dont il est ici parlé, née en 1784 et morte en 1846, a tenu pendant trente ans l'emploi des soubrettes au Théâtre-Français, avec le plus grand succès. Sa nièce, Amalrie Contat, a joué les mêmes rôles, sans éclat. On comprend que le *préfet* chanté est M. de Rémusat, préfet du palais.

2. Madame de Souza, ci-devant madame de Flahault, est connue par des romans qui ont eu quelque succès. Elle était jolie, spirituelle, et un peu intrigante. Fille d'un fonctionnaire, elle avait

que. Notre ambassadrice était inquiète et affligée; elle m'a priée en grâce de vous l'écrire; vous en ferez ce que vous voudrez. Voici le fait : Elle avait engagé madame et M. de Talleyrand à dîner. La première avait refusé sur-le-champ. Pour lui, il n'avait rien répondu jusqu'au lundi matin, où il a fait dire qu'ayant quelques personnes à dîner, il ne pouvait pas se rendre à cette invitation. Madame de Souza sait positivement qu'il a fait ce qu'il a pu pour avoir du monde. Cette espèce de levée de boucliers est le premier procédé impoli qu'il ait osé lui faire publiquement. Aussi est-elle véritablement irritée, et je l'ai quittée ayant le projet d'écrire à l'empereur. Elle s'est peut-être flattée que vous en parleriez là-bas; faites ce que vous voudrez. Au reste, j'ai appris aussi que votre ministre allait vous rejoindre. Mon ami, ce voyage sera long; tout semble l'annoncer. Le général Murat ne croit pas que l'impératrice le fasse avec

d'abord épousé M. de Labillarderie de Flahault, puis M. de Souza, Portugais distingué, honorable et éclairé, ambassadeur de Portugal en France. Elle était d'autant plus liée avec madame de Rémusat qu'elles habitaient toutes deux des maisons très voisines, rue du Marché-d'Aguesseau. Elle a survécu à son mari, et a vieilli dans la gêne, en partie par suite d'une passion pour la loterie.

l'empereur, et il croit que ce dernier sera ici peu de temps avant le couronnement. Mais vous, n'y aurez-vous pas affaire, et ne pourriez-vous pas invoquer ce motif?

Voici une lettre pour l'impératrice. Voici, de plus, une lettre de Charles[1], qui a pleuré en lisant ce que vous dites pour lui dans la vôtre. Cet enfant vous aime tendrement, et je l'en aime davantage. Il vous préfère à tout, et il a raison, car vous êtes bien aimable, et moi bien heureuse près de vous. Notre Albert[2] va mieux, vous imaginez facilement qu'il sait où vous êtes, et qu'il dit que *papa* est parti *là-bas*. Mon Dieu, oui, il est parti, et je n'ose pas penser encore au moment du retour; il me paraît si loin, que je n'y songe pas sans pleu-

1. Charles-François-Marie de Rémusat, mon père, est né le 14 mars 1797. Il avait alors sept ans.

2. Albert de Rémusat, le second fils de madame de Rémusat, était né en 1802. Son développement physique a toujours été imparfait, et aussi ses facultés intellectuelles. Il est mort en 1830, à vingt-huit ans, semblable à un enfant chétif de dix ou douze ans. Comme je l'ai dit dans la préface de ce recueil, j'ai retranché la plupart des passages de ces lettres où sa mère parlait de lui, des inquiétudes que lui donnaient sa santé et sa faiblesse. Elle se préoccupait autant de la situation malheureuse de celui-ci que des dispositions brillantes de son fils aîné. Mais j'ai pensé que c'est de celui-ci surtout qu'on avait le droit de parler au public.



rer. Quelle fâcheuse nécessité nous force à nous séparer, quand on est si bien ensemble! Enfin, puisqu'il le faut, hâtons-nous de nous mettre en état de ne nous plus quitter. Mon ami, j'ai le doux pressentiment qu'après ce temps d'orage et d'agitation, le reste de nos années se passera aisément et que notre vie sera paisible et heureuse. Une jolie habitation à la campagne, où on élèverait bien ses enfants; là, un bon et aimable ami qu'on ne quitterait guère, et la *cara liberta*. Quel plaisir! Travaillons pour ce cher avenir, et de tout ce bonheur que je me promets, j'ai déjà, si vous vous soignez bien, la base la plus sûre.

Adieu, mon ami bien-aimé; vous avez les tendres embrassements de ma mère et d'Alix[1]. Vous n'aurez pas les miens, et cela m'afflige assez.

Ce mercredi, 11 fructidor.

N'oubliez pas cette pauvre madame de Grasse[2] et

1. Alix de Vergennes, sœur de madame de Rémusat, avait épousé le général de Nansouty.

2. Madame de Grasse, née de Grasse, était la femme d'un émigré, venue depuis peu à Paris, recommandée à ma grand'mère, qui s'intéressa à elle, et finit par devenir son amie. Elle sollicitait pour une réclamation de biens confisqués pendant la Révolution. Quoique très royaliste, elle désirait que son fils aîné fût page. Celui-ci, le comte Gustave de Grasse, ne le fut pas, et entra au service par l'école de

le petit d'Houdetot[1]. Répondez-moi aussi sur la lettre de la Touche-Tréville, car la mère de M. de Villeblanche[2] voudrait profiter de ce malheur pour écrire à l'empereur directement.

II.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A AIX-LA-CHAPELLE.

Paris, ce 14 fructidor, an XII
(samedi, 1er septembre 1805).

Mon ami, c'est aujourd'hui samedi : je m'éveille toute triste en songeant qu'il y a huit jours que vous êtes parti, et que je ne dois pourtant pas les compter, si je veux supporter patiemment le reste de votre absence. A cette peine qu'elle me cause,

Saint-Cyr. Il était lieutenant-colonel de dragons en 1830, et il donna sa démission. Il a été le camarade de toute la jeunesse, et surtout de l'enfance, de mon père, et leur liaison n'a fini qu'à sa mort, en 1860.

1. Ce *petit* d'Houdetot est Henri d'Houdetot, petit-fils de madame d'Houdetot. Il voulait être page, et il est mort à l'armée.

2. La mère de M. de Villeblanche, notre cousin, émigré, ruiné, avait épousé Latouche-Tréville. L'amiral du même nom venait de mourir à Toulon, où il commandait la flotte qui fut, après lui, confiée à Villeneuve, et battue à Trafalgar.

se joint un petit grain d'inquiétude qui, j'espère, sera levée lorsque vous recevrez cette lettre, parce que j'en aurai une de vous. Je l'attends demain. Elle me rassurera sur ce maudit chemin de Liège à Aix-la-Chapelle, que Corvisart dit si mauvais, où il m'a assuré que vous seriez forcé de descendre de voiture comme lui, et où je crains que vous ne soyez pas descendu. Peut-être oubliez-vous ce chemin dont je suis si occupée, et vous préparez-vous à en faire d'autres. Mon bon ami, ayez soin de vous et de moi. Vous verrez, aujourd'hui 14, M. de Souza, qui va tristement porter ses lettres. Entre nous, il est mécontent de M. de Talleyrand, et il est tout à fait disposé à quitter. Sa femme en est vivement inquiète; elle vous prie de ne pas parler de tout ce qu'elle a voulu que je vous mandasse, parce qu'elle s'est ravisée. Elle me charge de vous demander seulement de m'écrire comment M. de Souza aura été reçu là-bas, s'il y aura eu quelques mots aimables pour lui, ou s'ils auront été tous pour M. de Lima [1].

Vous m'écrirez aussi, pour moi, si vous avez été

1. Madame de Souza redoutait que l'hostilité de M. de Talleyrand ne fît perdre à son mari le poste de ministre de Portugal à Paris. C'est, en effet, ce qui est arrivé.

content de l'accueil qu'on vous aura fait, si l'impératrice vous a parlé de moi, si elle m'aime toujours, et si elle a eu du plaisir à vous voir, et, moi, je vous conterai, en réponse à tous vos récits, que Charles se porte bien, et qu'Albert reprend son allure ordinaire. C'est tout ce que je sais, car je ne suis point sortie depuis huit jours; j'ai un peu souffert, et je me suis dorlotée. Cependant, aujourd'hui, je vais quitter ma paresse pour me transporter chez Cambacérès. Après cela, je rentrerai dans notre triste logis pour me coucher de bonne heure. Ma mère me dit que je suis fort ennuyeuse, et elle a raison; c'est quand l'absence s'ouvre que l'on sent vivement combien est facile à prendre l'habitude du bonheur. Quand on est heureux, on s'accoutume à jouir sans presque s'en douter; le temps se passe sans qu'on l'apprécie, on gaspille tout, on ne sait gré de rien. Mais, quand ce même bonheur cesse, alors on connaît son étendue, par le vide et le chagrin où on se trouve. Voilà ce qui m'arrive, voilà, mon tendre ami, les reproches que je me fais quand je vous perds : c'est de ne pas me répéter assez souvent quel bonheur il y a à passer sa vie près de vous.

Que vous dirai-je de plus ? Je ne sais rien, et

il ne se passe rien qu'un peu de bruit pour les monnaies qu'on change. Comme je suis toute fraîche de mon père Daniel[1], j'ai frémi en voyant renouveler cette mesure qui a causé tant d'ennuis à Philippe le Bel, mais nous nous sommes bien formés depuis ce temps-là. Nous en serons quittes pour quelques cris.

J'ai vu madame de Grasse, qui se recommande à vous à deux genoux, madame Parseval-Deschênes[2] qui vous demande de faire parler de son fils au successeur de Latouche-Tréville, quand il sera nommé, si vous avez quelque occasion directe ou indirecte de lui faire parler. Répondez-moi un mot au sujet de M. de Villeblanche. Tout Paris nomme ici M. de Cercey, comme le seul en état de remplir cette place. Pendant ce temps, il est parti pour Nantes, où il va se rembarquer.

Mon bon ami, vous m'écrirez si vous commencez à courir bientôt, et s'il faut envoyer les lettres

1. Le père Daniel, jésuite, né en 1649, est l'auteur d'une histoire de France en dix-sept volumes in-4°, dont il a lui-même donné une édition abrégée en neuf volumes in-12. Cet ouvrage est peu lu aujourd'hui.

2. Madame Parseval-Deschênes, veuve d'un fermier général, était. par son mari, cousine germaine de madame de Bastard. Elle avait un fils dans la marine, Ferdinand Parseval, qui est mort amiral.

par la poste, ou chez Maret. J'ai vu M. de *** hier. Sa belle-fille est arrivée dans un état digne de pitié : elle a des convulsions continuelles et l'on est inquiet pour elle. Hélas ! mon Dieu, qu'a-t-elle à faire maintenant dans la vie, et pourquoi veut-on qu'elle y reste?

Adieu, cher ami, je suis honteuse des *pétoffes*[1] que je vous écris, mais je suis trop triste pour pouvoir être aimable ; j'ai toujours ce maudit chemin sur le cœur, et j'attends une lettre qui me rassure, pour me remettre un peu. J'écris à Deschamps[2], parce que je veux qu'il me donne de vos nouvelles. Adieu, je vous aime bien tendrement, et pour ma vie. M. Bertrand[3] me charge de vous parler de lui.

Demandez, je vous prie, à M. de Talleyrand s'il regrette un peu ses anciennes compagnes de voyage, et dites-lui qu'il a promis à mesdames

1. *Pétoffes*, expression très usitée dans la famille, signifiant cancans, caquets, etc. C'est un mot provençal qui se trouve dans les lettres de madame de Sévigné.

2. Deschamps, secrétaire des commandements de l'impératrice.

3. M. Bertrand (Dominique), ancien négociant, secrétaire du conseil du commerce, était un intime ami de mon grand-père. C'était un homme d'esprit, instruit et éclairé, très lié avec M. de Talleyrand, chez lequel il a fini par loger. Il est mort vers 1818.

Devaines[1] et de Talhouët[2] des récits, dont je veux avoir ma part.

III.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT A AIX-LA-CHAPELLE.

Paris, ce lundi 16 fructidor, an XII (3 septembre 1804).

Bénie soit cent fois, mon cher ami, votre aimable exactitude qui m'a soulagée d'une grande inquiétude! J'ai reçu votre lettre hier, dimanche, à six heures; je l'attendais depuis le matin, et j'en avais besoin, car mon imagination s'était un peu montée sur ce mauvais chemin d'Aix-la-Chapelle. Aussi n'ai-je pas pu m'empêcher de pleurer de joie en reconnaissant votre écriture. Continuez,

1. Madame Devaines (mademoiselle Racine), était veuve de l'académicien philosophe et conseiller d'État, mère de M. Devaines, mort pair de France. Celui-ci et M. Guizot ont épousé les deux sœurs, Pauline et Henriette Dillon. La mère passait pour avoir de l'esprit, une bonne table et une société d'hommes distingués.

2. Madame de Talhouët était créole et très liée avec madame Bonaparte, qui l'avait faite dame du Palais.

je vous prie, de temps en temps un mot pour me rassurer. J'en ai vraiment besoin, car ma santé n'est pas assez bonne pour supporter de tristes émotions, et j'ai souffert de votre départ. J'ai su par l'archichancelier que l'empereur n'arrive qu'aujourd'hui à Aix[1], et que vous repartirez jeudi, au plus tard. Tâchez, s'il vous est possible, d'obtenir la nomination des petits de Grasse et d'Houdetot, et la fin de l'affaire de la première; cette pauvre femme fait pitié.

Mon ami, je suis bien aise de l'accueil que vous fait l'impératrice, je voudrais que tout fût plaisir dans ce voyage, et je consentirais volontiers à garder tout l'ennui pour moi. Je suis toujours assez sûre du plaisir que vous aurez à retrouver votre petit *chez vous*, et je vous aime assez pour vous souhaiter heureux et content partout. Cela est bien vrai que je vous aime beaucoup; je suis honteuse de dire à quel point je me suffis peu, et combien vous m'êtes nécessaire. Si vous n'étiez pas si aimable, je serais perdue de réputation par l'air de désœuvrement et de tristesse que je porte partout, mais heureusement que vous avez pris

1. L'empereur rejoignit l'impératrice à Aix-la-Chapelle le 15 fructidor an XII, c'est-à-dire le 2 septembre 1804.

le sage parti de me justifier, et qu'on trouve que j'ai raison.

Je n'ai rien à vous conter d'ici. Quelques pitoyables nouvelles de guerre prête à se rallumer, de conspirations qui vont éclater. Pour votre *tripot* [1], il est toujours assez ennuyeux, et je n'y ai pas été depuis votre départ, mais j'ai vu Maherault [2]. Il m'a conté que mademoiselle Georges avait demandé un congé pour aller voir son père qui se mourait, mais il me paraît qu'elle a été rassurée bientôt, car elle joue à Amiens tant qu'elle peut. Je ne croyais pas que ces demoiselles pussent ainsi s'en aller. J'ai été hier chez Le Vacher pour vos habits de cour, et, par tout ce que j'ai vu, je présume que cette nouvelle toilette sera fort chère. Tâchez au moins d'obtenir la présidence de votre collège électoral [3], afin que nous puissions nous tirer un

1. C'est l'expression qu'employait Voltaire pour désigner la Comédie Française.

2. Maherault, beau-frère de Legouvé, l'auteur du *Mérite des femmes*, avait une place à l'instruction publique, et il était commissaire du gouvernement près le Théâtre-Français. Il fut de bonne heure atteint de paralysie, quoiqu'il soit mort assez âgé. Son fils a été conseiller d'État. M. Ernest Legouvé, l'académicien actuel, a écrit sur celui-ci une notice charmante.

3. Ma famille avait une terre dans la Haute-Saône. Mon grand-père désirait être, et fut en effet, président du collège électoral de Vesoul. Les présidents étaient nommés, sous l'Empire et

peu d'affaire. J'ai vu le ministre des finances pour votre neveu. Il n'a point de place de directeur à donner, parce qu'il est décidé à les prendre désormais parmi les inspecteurs. Si on veut une de ces dernières places, on est sûr d'arriver à la direction; je vais dire cela à madame votre sœur[1], et elle dictera ma réponse.

Je vous ai mandé tous les chagrins de madame de Souza, qui tout à coup s'est réchauffée pour moi. Elle est inquiète et mécontente; elle a de fortes raisons pour croire que M. de Lima restera ici, et M. de Souza a un vif désir de quitter Paris. Elle voulait d'abord que vous vous mêlassiez de ses chagrins; mais, heureusement, elle a changé d'avis, et attend le retour de l'empereur. Ainsi, ne dites mot de ses contrariétés, et écrivez-moi sur l'au-

sous le gouvernement de la Restauration, par l'empereur et par le roi. Ils étaient chargés de surveiller et de diriger les opérations électorales, et la faveur dont ils étaient l'objet les désignait parfois, comme candidats, au choix des électeurs.

1. Madame de Foresta, sœur de M. de Rémusat, est morte en Provence en 1825. Son fils aîné, pour lequel on demandait une direction financière, est mort conseiller à la cour d'Aix. Un frère de celui-ci, le marquis de Foresta, mort en 1858, a joué un rôle considérable dans le parti légitimiste. J'ai multiplié dans ces premières pages les détails de famille, afin de bien montrer le ton de la correspondance, et de me borner un peu plus loin à ce qui paraît d'un intérêt plus général.

dience donnée au Portugais ce que vous voudrez que je dise. Cette amitié qu'elle me témoigne m'a rendu celle de Gallois [1], qui me cajole en remerciement.

Adieu, mon bon ami; je vous quitte pour les leçons de mon Charles, qui se porte à merveille, et qui vous aime comme de coutume. Albert reconnaît fort bien votre écriture. Je lui montre une lettre de vous; il dit : « Papa ! » et la baise. J'espère recevoir bientôt un nouveau papier à lui faire baiser.

Je ne sais pas si on écrira au général Duroc l'accident arrivé à sa femme [2]; ne lui en parlez que dans le cas où il le saurait. Hier, dimanche, étant en *boghey* avec son frère, elle a versé, et s'est un peu blessée à la tête. Je viens d'y envoyer; elle a été saignée, et se trouve bien ce matin. Il n'y a aucune inquiétude à avoir. Au nom du ciel, ne

1. M. Gallois était un ancien girondin, resté libéral. Son esprit éclairé et une grande connaissance de l'Angleterre l'avaient lié avec lord Lansdowne et ses amis. Il était fort attaché à madame de Souza, et il est resté jusqu'à la fin lié avec elle. Il était maître des comptes, et est mort en 1828.

2. Madame Duroc, duchesse de Frioul, était, en son nom, mademoiselle Hervas. Elle est devenue, depuis la mort de Duroc, madame Fabvier.

versez pas dans votre vilaine route! Revenez-moi en bon état, mon tendre ami. Ma santé, mon bonheur, ma vie, tiennent à la vôtre. Ma mère vous embrasse, et dit que nous sommes d'ennuyeux enfants.

N'oubliez pas Halma [1]. Voici une lettre de Rustan [2] que j'ai ouverte sans avoir vu l'adresse.

IV.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A AIX-LA-CHAPELLE.

Paris, dimanche 22 fructidor an XII
(9 septembre 1804).

Vos ordres, mon aimable ami, ont été promptement exécutés. Aujourd'hui, ils sont arrivés, et, demain lundi, les acteurs partiront. Je vais aller moi-même avec Maherault chez M. de Lavalette, et vous aurez, le 28, à Mayence, toutes les tragédies que vous demandez, excepté *le Cid*, parce que nous n'avons point de père noble, mais nous remplaçons *le Cid* par *Horace*. J'espère que l'em-

1. L'abbé Halma, bibliothécaire de l'impératrice, donnait des leçons à mon père, qui ne fut mis au collège que l'année suivante.
2. Mameluk de l'empereur.

pereur sera content de l'activité avec laquelle vous obéissez à ses désirs, et que vous resterez, à cause de cela, maître dans la partie de ses plaisirs, quoi qu'en dise ici M. de la Tourette, qui s'efforce de mettre toutes les places de chambellan au niveau de celle du *premier*, et qui a la prétention d'avoir les spectacles en partage avec vous.

Vous êtes bien aimable de m'avoir écrit. J'étais un peu fâchée de n'avoir pas eu de lettre depuis le jour de votre arrivée, parce qu'il me semblait que vous aviez eu du temps jusqu'à celle de l'empereur; mais, enfin, j'ai de vos nouvelles et me voilà calmée. Dites à Auguste[1] d'écrire quelques mots de temps en temps. Je ne demande point de détails, mais seulement : « Nous nous portons bien. » L'absence, mon ami, est bien pénible pour celui qui reste, elle l'est bien quand on est loin de vous, et, comme vous êtes beaucoup moins aimable de loin que de près, je conclus de tout ce qui se passe dans mon cœur, que je ne voudrais jamais vous quitter.

Vous aurez été heureux sûrement de revoir l'empereur, et je le crois sans peine. Ici, nous le

1. Secrétaire de M. de Rémusat.

souhaitons beaucoup, mais on ne l'espère point si tôt. On prétend qu'il retournera encore à Boulogne, et d'ailleurs la bienveillance parisienne cherche mille mauvais motifs à cette absence. Puisse-t-elle se terminer promptement! puissions-nous revoir bientôt notre excellente patronne! Parlez-lui de moi, je vous en prie, dites-lui bien que j'ai besoin de penser qu'elle ne m'oublie pas.

Madame de Vaudémont a enfin acheté une maison. Elle paraît décidée à quitter la sienne avant l'hiver, et, aujourd'hui même, elle m'a écrit pour me promettre, dans huit jours, une réponse définitive sur l'époque où elle s'en ira. J'ai été revoir cet appartement; mon ami, il est très commode, les dépendances y sont nombreuses, nous serons tous, et vous particulièrement, bien logés. Maman et moi, nous avons trouvé une manière admirable d'arranger les choses, et toujours aussi économiquement que possible. Je cours les ventes, et je trouve d'assez bons marchés à faire. Cependant, si je croyais vous revoir bientôt, je crois que je vous attendrais pour décider toutes choses. Une chose remarquable c'est que, moi qui ai l'air d'une personne si *décidante*, je ne sais pourtant rien déterminer, et,

sans vous, je crains toujours de faire des sottises.

Pour avoir à me reprocher le moins possible, savez-vous ce que je deviens pendant votre voyage? Je me fais dévote, je vais à la messe, je prie Dieu, et, comme il faut bien aimer quelque chose, je m'adresse à lui, en attendant votre retour, un beau matin. J'ai trouvé que c'était la seule manière de supporter les contradictions dont la vie est remplie; ma tête s'est échauffée sur cet article, et, dussiez-vous en sourire, je suis plus tranquille depuis que j'ai recours à cette divine Providence; d'ailleurs, je prie Dieu pour vous, et c'est pour moi un nouveau moyen d'y penser. Enfin, je me sens une telle ardeur, que je crois que j'irai jusqu'à me confesser, et, si vous prolongez votre course, je ne réponds de rien sur cet article. N'allez pas imaginer, mon ami, que j'aie sur la conscience quelque gros péché qui me pèse trop. Mon tort le plus grand, en vérité, est de ne pas assez me répéter quelquefois que vous êtes le plus aimable mari possible, et de trop négliger les occasions de vous rendre heureux. N'y a-t-il pas dans cet aveu une sorte d'humilité qui tient à mes nouveaux sentiments? Je veux me conserver dans cette disposition.

Savez-vous ce que je fais, en vous écrivant? Je suis entourée de vos lettres, je les baise toutes les unes après les autres. J'en ai de toutes les dates. En voici une que vous m'avez écrite lorsque j'étais encore tout simplement *Clary*. Elle ne contient rien de bien remarquable, c'est une simple commission que vous me donnez de Paris, et cependant elle me fait battre le cœur. Ah! mon ami, quel doux souvenir je garde de ce temps, quelques peines que j'aie éprouvées! Combien alors, si j'ose le dire, le sentiment que vous m'inspiriez a paré mon malheur! Combien ce malheur m'a paru supportable! Quelles douces émotions ce temps me rappelle! Je n'étais alors occupée que de vous. Vous voir un moment sans témoins, lire dans vos yeux l'affection que je vous inspirais voilà quels étaient mes seuls plaisirs. Je me rappelle encore quel sentiment j'éprouvais en vous apercevant au détour d'une de nos allées solitaires de Saint-Gratien. Mon ami, ce temps est déjà loin de nous. Que de soucis, que d'inquiétudes ont succédé à cette paisible époque de ma vie! Que de jouissances faciles le ciel a répandues sur nos belles années!

Mon cher ami, voilà mon papier fini, et j'ai

le cœur encore tout plein. Adieu pourtant. Je profite de ce petit reste pour vous demander de me faire donner de vos nouvelles. Adieu. Dites au général Duroc que sa femme est bien. Je l'ai vue; il n'y a pas la moindre inquiétude à avoir. Elle a fait une terrible chute, sans qu'il y eût aucunement de sa faute, et il faut remercier le ciel, car elle a échappé à un grand danger. Mais elle est bien, très bien, et elle écrirait si sa main droite n'était un peu foulée.

V.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT A AIX-LA-CHAPELLE.

Paris, mercredi 25 fructidor an XII
(12 septembre 1804).

Mon ami, ce jour est un beau jour pour moi : j'ai de vos nouvelles deux fois, une fois par vous, et une autre par Deschamps. Mon Dieu, que vous m'étouffez avec le récit de tout ce que vous avez à faire! J'ai peur que vous n'ayez pas, au milieu de tout ce *brouhaha*, le temps de vous ménager. Je

connais votre activité quand elle est nécessaire, et je m'inquiète des suites qu'elle peut avoir. Cher ami, c'est ma santé que la vôtre, c'est le premier besoin de ma vie. Je suis ici, pendant que vous courez, dans le repos le plus parfait; j'en suis sortie pourtant pour faire partir en hâte tous vos comédiens. Tranquillisez-vous sur ce chapitre; cela ira bien. Aussitôt votre lettre à Maherault arrivée, j'ai été avec lui chez M. de Lavalette, qui nous a donné un ordre pour que les comédiens trouvassent des chevaux; il leur a enjoint de mettre quelque distance entre leurs voitures, afin de n'en pas manquer. Cependant, malgré cette précaution, il craint qu'ils n'aient de la peine à se rendre de Strasbourg à Mayence, et peut-être cela les retardera-t-il d'un jour. Enfin, j'ai demandé à M. de Lavalette un courrier intelligent qui les précède et porte les ordres. Cela fait (c'était lundi matin), j'ai été chez Beckwelt [1], chercher les 12 000 francs que j'ai eu, par parenthèse, assez de peine à ravoir, parce que l'argent était

1. Beckwelt, chef de bureau au ministère des finances, avait été sous les ordres de M. de Vergennes lorsque celui-ci était directeur des impositions à l'hôtel de la Recette générale, rue Sainte-Avoye. Il est resté toute sa vie l'homme d'affaires de la famille.

placé. Je l'ai rattrapé enfin, et je me suis transportée au foyer de la Comédie. Là, j'ai trouvé tous vos sujets rassemblés, et se disputant pour leurs voitures. J'ai fait le petit chambellan, j'ai tout réglé avec eux; j'ai donné à Saint-Prix toutes les instructions, parce qu'il m'a paru le plus habile, et nous avons réglé qu'il partirait, hier mardi, dans la première voiture, suivi d'une seconde qui prendrait cinq heures d'avance sur les autres. Cela a été ainsi exécuté. La seule mademoiselle Raucourt[1] n'était pas, hier matin, revenue de la campagne. J'attends Maherault pour fermer cette lettre, et j'aurai des nouvelles de cette cinquième voiture où elle va seule avec ses gens. Ainsi, quand même elle arriverait vingt-quatre heures après les autres, vous auriez toujours de quoi faire jouer *Phèdre*, *Bajazet*, *Ariane*, *Mithridate; Cinna* et *Horace* viendraient après. La plus grande partie de leurs effets vont par la diligence, qui sera rendue le 29. Voilà, mon ami, un beau compte rendu. Je vais voir Maherault, et lui lire votre

1. Mademoiselle Raucourt, née en 1756, avait passé longtemps pour la première tragédienne du Théâtre-Français. Elle était reléguée alors au second ou au troisième rang, par les succès de mesdemoiselles Georges et Duchesnois. Elle est morte en 1815.

lettre qui m'arrive à l'instant. Je l'engagerai à partir, dans le cas où il pourrait le faire. Les acteurs comptent que vous leur donnerez de l'argent là-bas. Ceux qui sont restés ici se plaignent beaucoup de l'abandon où l'empereur laisse la Comédie-Française. Je leur ai fait espérer quelques dédommagements, et je me suis opposée à ce qu'ils fermassent entièrement le théâtre, comme ils voulaient le faire. Ils joueront deux ou trois fois par semaine, mais ils jouent en si petit nombre, et la saison est si belle, qu'ils auront vraiment besoin d'être secourus. Vous voyez, cher ami, que, Maherault et moi, nous avons fait de notre mieux. Maintenant je rentre dans ma cour, ou plutôt j'en sors un moment pour voir Maherault qui rentre. Mademoiselle Raucourt va monter en voiture, aujourd'hui mercredi, et puisque vous le voulez, il ira avec elle. Sa santé le lui permet.

J'ai mille compliments à vous faire de la part de *monsieur* votre fils. Vous serez étonné de ce qu'il ne les fait pas lui-même, mais il est allé en partie fine au Jardin des plantes, et il lui a fallu renoncer au plaisir de vous écrire. J'ai fait une découverte à propos de lui : c'est qu'il est très gentil. Vous voyez ce que produit la méditation où je vis. Il ne

travaille pas mal à présent, parce que je m'ennuie, et, pour m'en consoler, je m'occupe à le lui rendre. Il passe trois heures par matinée à lire et écrire avec moi, puis il se promène, et, le soir, il fait encore quelques petites choses, parce que je me suis aperçue qu'il y avait quelque inconvénient à lui laisser tant d'heures oisives. Il s'est prêté d'une manière aimable à cette petite occupation du soir, qui consiste en dix vers qu'il apprend par cœur, et quelques phrases qu'il écrit de tête pour l'orthographe. Il a eu, il y a quelques jours, une drôle d'idée. Il voulait faire un petit dessin où il aurait représenté l'empereur se levant pour faire sa toilette, et chacun des souverains de l'Europe lui apportant une pièce de son habillement. Nous en avons bien ri, ma mère et moi.

On dit ici que l'empereur retournera à Boulogne, après sa course du Rhin; alors vous me reviendrez, j'espère, ou bien peut-être irez-vous en Franche-Comté. Tâchez de ne pas perdre de vue la présidence du département. Pour ce seul motif, je prendrai patience sur ce petit retard. Mais que fera l'impératrice? La reverrons-nous bientôt? Je commence à trouver cette absence bien longue. Il est doux de vivre près d'elle, et je voudrais

bien qu'elle reprît enfin la route de Saint-Cloud.

Je viens de lire dans la lettre de Deschamps le récit de la réception qu'on a faite à l'empereur à Aix-la-Chapelle. Vous allez faire une marche triomphale, et je vous avoue que j'ai un secret regret de n'être pas de la course depuis que vous y êtes. J'ai peur seulement que la cour, si contente de la manière dont on l'accueille partout, et si mécontente à juste titre de nos vilains Parisiens, ne prenne en grippe cette triste ville, et ne nous en éloigne tout à fait. Enfin, pour vous donner une preuve de cette bonne volonté qui nous anime, imaginez qu'on crie du départ des comédiens français, quoique la salle fût toujours déserte! Vous voyez, cher ami, que je profite de la permission que vous me donnez de vous écrire longuement, quoique je n'aie rien à vous dire, et que je sois un peu ennuyeuse. Mais que voulez-vous que sache une honnête femme comme moi, qui sort peu, qui ne voit que quelques vieux barbons, et qui ne sait point s'amuser quand son mari est absent? Ma plus grande distraction, c'est la douche que je prends tous les matins, et dont je m'arrange fort. Ma santé est assez bonne, je crois même que j'engraisse. Tout le monde le dit.

Adieu, aimable et cher ami; quand viendrez-vous donc pour que je puisse vous trouver quelques petites raisons de ne pas vous aimer? car à présent, il n'y a pas moyen de songer à rien de tout cela, et j'ai beau tourner et retourner mon cœur, je ne puis dire que cela : que vous êtes le plus aimable mari, et moi la plus heureuse femme. Ma mère vous embrasse tendrement.

VI.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A MAYENCE.

Ce 29 fructidor an XII
(Dimanche, 16 septembre 1804).

Je suis étonnée, mon aimable ami, que vous ne m'ayez point parlé de l'affaire de M. de Souza dans aucune de vos lettres. J'ai vu ce matin sa femme, à laquelle il a écrit la triste nouvelle de son rappel, et de sa nouvelle mission dans l'une des cours du Nord. Vous jugez de l'effet qu'a produit sur elle un pareil événement, et de l'excès de sa douleur. Cependant, elle craint encore qu'on ne cherche à

aggraver sa peine, et que l'empereur ne reçoive peut-être quelque fausse dénonciation sur les discours qu'on l'accusera d'avoir tenus à cette occasion; elle vous prie de prévenir ce nouveau malheur, en assurant l'empereur de sa douleur, mais, en même temps, de la volonté bien arrêtée où elle est de ne rien témoigner même de son chagrin, et de se consoler par le sentiment de ses bontés, dont elle ne peut perdre le souvenir. M. de Souza, qui, depuis longtemps, avait beaucoup de données pour ne pas douter de ce changement, était, cependant, parti plus tranquille, parce que deux jours avant son départ, il avait ouvert franchement son âme à M. de Lima, qui lui avait donné sa parole d'honneur qu'il n'avait aucune prétention sur l'ambassade de France. Il paraît pourtant que cela a changé à Aix-la-Chapelle. Mais ce qui doit consoler madame de Souza, c'est la tendre affection que lui témoigne son aimable mari. Rien de si touchant, de si tendre que la lettre où il lui donne tous les détails. Je voudrais que vous la vissiez; il est impossible d'avoir des sentiments plus purs, plus tendres, plus respectables que les siens. Quelque pénible qu'il soit de quitter son pays, ses amis, ses habitudes et peut-

être son fils[1], on n'est point malheureuse en suivant un mari comme lui, ou comme vous, mon tendre ami.

C'est l'intérêt de ce même fils qui fait désirer à madame de Souza qu'on ne lui nuise pas dans l'esprit de l'empereur. Elle vous prie de le dire à l'impératrice, de bien lui répéter qu'elle est bien affligée, mais aussi résignée. Si vous le pouvez, écrivez-moi quelques mots qui prouvent que vous vous en êtes occupé, et que notre excellente patronne a pensé à elle. Vraiment elle a besoin de cette preuve d'amitié de votre part, et de cette consolation[2].

Je vous crois maintenant à Cologne. Tout le monde m'assure que vous faites le plus beau

1. Ce fils de madame de Souza, né de son premier mariage, était Charles de Flahault, qui devint général très jeune, à la fin du premier empire et qui, sous le second, a été sénateur et grand chancelier de la Légion d'honneur. Il est mort le 1er septembre 1870.

2. Cette lettre est une de celles où il faut commencer à se rappeler qu'en s'écrivant, mes parents pensaient toujours que leurs lettres seraient vues de l'empereur, ou pouvaient l'être. Cela sera plus sensible dans d'autres Cependant il ne serait pas exact de dire que tout fût calcul, dans leurs expressions et leurs réflexions. A cette époque, il y avait un certain mélange de sincérité et de précaution dans les sentiments exprimés, dont il serait difficile de faire le départ, mais que l'on comprend en lisant les *lettres* et les *mémoires*.

voyage du monde, et que je dois être fort contente de vous voir parcourir un si beau pays. Tant mieux, mon ami, si vous vous amusez. Je ne suis pas assez égoïste pour vous souhaiter de l'ennui, je le prends tout pour moi, et je serai bien dédommagée par le plaisir que j'aurai à vous revoir. J'ai vraiment besoin de me retrouver aussi auprès de l'impératrice, et je dirais presque auprès de l'empereur, si ce n'était peut-être pas lui manquer de respect. Vous ne me dites rien de son retour ; il est vrai que vous n'en savez peut-être pas grand'chose. Ici, on répand beaucoup que le couronnement est retardé. Je ne puis le croire, et, si j'osais, je dirais encore que cela ne ferait pas très bon effet. D'un autre côté, on assure que le pape vient, et que c'est le grand maître des cérémonies qui va au-devant de lui. Qu'en savez-vous? Vous êtes insupportable avec votre discrétion; on ne tire rien de vous.

J'ai vu Portalis pour votre neveu; il m'a promis de le mettre sur la liste pour une préfecture, et de l'appuyer fortement. Je ne lui laisserai pas oublier cette promesse ; je mets en votre absence toute mon activité à m'occuper de vous, ou de ce qui vous tient.

J'ai dîné, il y a quelques jours, avec M. Humboldt, et j'ai passé toute ma soirée à l'écouter avec un extrême plaisir. Il est simple et modeste comme le mérite; il a bien vu les choses; sa mémoire est belle, et ses récits sont vraiment bien *écrits*. Je ne puis me servir d'une autre expression, parce qu'il parle avec beaucoup de soin et d'abondance, et qu'il semble plutôt, à l'écouter, entendre la lecture d'un livre intéressant.

Je vous ai envoyé l'autre jour un paquet de famille. J'espère que vous trouverez le temps de répondre un mot à votre fils. Même, pour que vous puissiez trouver un instant pour lui faire plaisir, comme ce sera pour moi un moyen de savoir de vos nouvelles, je vous permets, cette fois, de n'écrire qu'à lui. Dans huit jours, je serai sans ce cher petit, parce qu'il va faire les vendanges d'Auvers[1]. J'aime mieux passer quelques jours dans l'ennui d'une solitude à laquelle je ne suis guère accoutumée, que de le priver d'un plaisir. Nous en avons si peu de véritables dans cette vie, cher ami, que je trouve que c'est faire un vol à l'enfance que de ne

1. Propriété de M. Chéron, près de l'Isle-Adam (Seine-et-Oise). Sa famille y demeure encore.

pas lui donner tout ce qu'on peut lui procurer de jouissances. Adieu, cher et tendre ami; mon Dieu, que je vous aime! que vous m'êtes nécessaire! Malheur, malheur à moi, si je cessais jamais d'en être convaincue!

VII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MAYENCE.

Paris, mardi, 1er complémentaire, an XII (18 septembre 1804).

Je n'ai pas eu de vos nouvelles depuis jeudi, mon cher ami, et, quoique ce silence ne m'étonne pas beaucoup, il me laisse un petit coin noir qui ne se dissipera que lorsque vous aurez trouvé un moment pour me dire que vous vous portez bien. Cette inquiétude de votre santé me suit partout, et, à m'entendre craindre pour vous le froid et le chaud, on imaginerait que j'ai affaire à un vieux cacochyme tout goutteux [1]. J'espère, cependant, malgré vos infirmités, que vous vous

1. Il avait alors quarante-deux ans, étant né en 1762.

en tirerez bien. Vous aurez, je crois, un peu souffert des vives chaleurs qu'il a fait partout, je suppose. Aujourd'hui, il fait frais, et vous reprenez vos flanelles. J'imagine aussi que vous allez vous acheminer vers Mayence. Je voudrais bien que votre séjour n'y fût pas long. Je ne comprends pas très bien comment vous arrangerez votre course à Montureux[1]. Il me semble que vous avez bien peu de temps pour vous y rendre, et, maman et moi, nous souhaiterions que vous y fussiez quelques jours avant l'ouverture de l'Assemblée. J'ai vu, hier, quelqu'un qui m'a amusée par le récit de la maladroite conduite de M. de T*** à son collége électoral. Il s'y est montré d'abord sûr de son fait, et pourtant bas et rampant. Cependant, il a su se mettre bien avec son préfet, ce qui est, dit-on, le plus important; enfin, après avoir prolongé, par sa gaucherie, l'assemblée huit jours de plus qu'elle ne devait l'être, dès qu'il a été nommé, il a pris des tons et des airs si hauts, qu'il est parti détesté.

Vous recevrez quelques petites lettres de moi; chaque fois que je fais faire un paquet pour vous,

1. Propriété de madame de Vergennes dans le département de Saône-et-Loire.

je ne puis résister à y mettre un petit mot. J'ai du plaisir à écrire que je vous aime, mon ami. Il est bien vrai qu'en votre absence, c'est mon seul plaisir. Si vous pouviez voir comme je me trouve triste et seule sans vous, comme je vous souhaite, comme je sens au fond de mon cœur quelque chose de doux et d'agréable, quand je pense au moment où j'entendrai la porte s'ouvrir pour vous ramener près de nous, lorsque vous descendrez de voiture, et que vous vous assoirez là, auprès de cette table sur laquelle je vous écris maintenant ! Mon bien cher ami, quel doux sentiment que celui que vous m'inspirez, quel long espoir de bonheur il m'assure ! Qu'est-ce que la vie, sans cette douce jouissance d'une affection durable et si bien partagée ?

Vous verrez dans les journaux une lettre très bien faite du ministre de la police au clergé; nous en sommes ici fort contents. Il m'a écrit que sa femme recevait les mercredis, j'irai lui rendre ma visite demain. Si vous voulez des nouvelles, car vous êtes capable de les ignorer là où vous les voyez faire, sachez qu'on est allé chercher madame Bonaparte, la mère, qui a aussi son brevet de princesse ; que M. Clary est son cham-

bellan, et madame Clary sa dame d'honneur; que madame Borghèse[1] est entièrement brouillée avec son époux, et revient ici; qu'il y a, dit-on, des propositions secrètes faites à Lucien; que M. de Jaucourt est premier chambellan du prince Joseph; que le contrat de mariage de mademoiselle Tascher est signé avec M. de Fuentes, celui d'Eugène avec mademoiselle de Rohan, et celui de M. Tascher avec mademoiselle de Valence. Voilà ce que nous nous amusons à débiter à Paris, pour nous consoler de votre absence. Dans tout cela, il y a plusieurs choses qui me semblent probables, et d'autres que je ne crois pas vraies[2]. Tous les sept ou huit jours, je sors de ma coque pour faire quelques visites, et je fais une récolte de caquets. Le reste du temps, je ne sors point, et mes journées se passent si uniformément que vous pourrez facilement, à quelque heure qu'il vous plaise de penser à moi, deviner ce que je fais. Le matin, le bain; en rentrant, les leçons de Charles. Après, vous écrire un peu, et lire Pascal au travers duquel je

1. Madame Borghèse, ou la princesse Pauline, était sœur de l'empereur.

2. La plupart de ces prévisions ne se sont pas réalisées. Ainsi tout le monde sait que le prince Eugène de Beauharnais a épousé la princesse Auguste de Bavière, et non mademoiselle de Rohan.

me suis jetée pour entretenir ma dévotion. Le soir, une petite discussion avec l'abbé Morellet[1], Bertrand, et Gallois qui s'est réchauffé, et, à dix heures, tout le monde est couché dans la maison. Voilà, mon ami, une saine petite vie, qui fait que je me porte bien. A quelques petites choses près que vous devinez, je m'arrangerais de cette manière de passer mon temps; mais je sens qu'il me faudrait voir de temps en temps ma bonne et aimable patronne, et l'empereur aussi. Adieu, cher, bien cher ami; je vous aime de tout mon cœur. Maman fait semblant de ne plus penser à vous, cependant elle en parle sans cesse.

Mercredi soir.

J'avais fermé mon paquet, je le rouvre, parce que je reçois de vous une lettre qui me rend moins lugubre. Votre oisiveté vous ennuie, mais vous n'avez point de chagrins, comme je le craignais. Cependant, je vous enverrai toujours mon petit sermon, parce que je n'ai point le temps de le re-

1. L'abbé Morellet, qui a écrit ses mémoires, est celui que Voltaire appelait l'abbé *Mord-les*. Il est mort âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, le 12 janvier 1819, membre de l'Académie française.

commencer. D'ailleurs, au milieu du tourbillon où nous sommes lancés, nous trouverons bien occasion de l'employer. Je conçois la tristesse de vos journées : ce n'est pas dans votre habitude de laisser votre esprit dans un si complet repos, et, en vérité, je vous plains parce que j'ai goûté de cette vie-là. Je voudrais que vous eussiez souvent de ces aimables sourires du maître qui vous consolent. Vous n'êtes pas dégoûté d'aimer ses sourires, et je vous fais compliment, si vous en avez quelques-uns. Mon ami, vous êtes très aimable dans la peinture que vous me faites de vos journées, et vous me contez cela très bien. Mais est-ce qu'on ne vous donnera pas des chambellans, pour faire le métier dans lequel se passent vos journées? Vous auriez bien dû faire finir ce travail.

Je vois par votre lettre que, le 29, vous aviez encore plusieurs lettres à recevoir de moi, une entr'autres dans laquelle je vous conte en détail le départ des comédiens, et celui de Maherault. Tout cela vous attend là-bas, ainsi que votre habit, que vous aurez peut-être sur le dos, quand vous recevrez cette lettre. On ne sait ce qu'on dit quand on est ainsi loin l'un de l'autre. Vous m'écrivez de gronder Picot, tandis que l'habit est à Mayence.

Mon ami, reviens bien vite, nous nous entendons mieux de près que de loin.

J'ai vu tous ces jours madame de Souza. Elle est triste et malheureuse, et cette affaire, mon cher ami, a encore d'autres motifs que ses indiscrétions; elle n'y a pas nui, mais elle n'en est pas seule cause. Son mari se conduit avec une noblesse et une dignité rares. Il lui montre aussi une extrême tendresse, ainsi qu'à Charles[1]. En quelque lieu qu'elle soit, il dépendra d'elle d'être heureuse, avec un tel mari. Vous ne m'écrivez pas un mot sur madame Devaines[2], et elle est vraiment mécontente. C'est une femme à ménager, et vous êtes coupable de cette négligence. Si je reçois encore une lettre où il n'en soit pas question, il faudra bien que j'imagine quelque réponse qui la satisfasse.

J'avais entendu dire ici que M. de Ségur[3] irait au-devant du pape, et, comme le plaisir de vous voir passe avant tout pour moi, surtout après cette longue absence, je m'en réjouis. On veut ici que le couronnement soit retardé, mais je crois

1. Charles de Flahault.
2. Madame Devaines désirait être dame du palais.
3. M. de Ségur était grand maître des cérémonies.

vous avoir mandé ce bavardage. Au reste, rien de nouveau à Paris : un profond ennui et beaucoup d'oisiveté. Votre pauvre spectacle joue quelquefois dans la solitude, et, à ce propos, il faudra lui donner, à votre retour, *une façon* en termes de jardiniers, car ils sont d'une paresse ! Tous les journaux accablent vos comédiens de reproches mérités. Avant leur départ, ils ne donnaient que les mêmes pièces, et ils ont besoin d'être un peu gourmandés.

Le théâtre de Picard va toujours avec une extrême activité. Il a donné une pièce nouvelle, qui a du succès, et que je n'ai point vue, car je ne vais guère au spectacle. Cependant, hier, j'ai porté à l'Opéra la tristesse que me donnait votre lettre. J'ai vu la reprise de *Panurge*, qui était très belle, et le fameux Duport, qui, en dépit des défenses de ce pauvre M. de Luçay, a fait mille pas nouveaux. A propos de M. de Luçay[1], je l'ai vu il y a quelques jours. Il est tout triste et tout

1. M. de Luçay était préfet du palais, et chargé de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. Duport était danseur à l'Opéra et composait des ballets. C'était un mime excellent dans le genre noble. — *Panurge* est un opéra de Grétry, pour la musique, et de Morel pour les paroles, dont la première représentation a été donnée en 1785. — Picard avait été nommé, en 1803, directeur de l'Opéra italien transporté à la salle Louvois.

mécontent; il m'a conté quelques-uns de ses chagrins. Oh ! mon ami, qui sait être heureux?

Mais voilà assez de *pétoffes*. Vous ne vous plaindrez pas de la petitesse de cette lettre; mais je cherche à la prolonger le plus que je peux, parce que je vais retomber dans ma solitude. Vous êtes, ce soir, à Mayence, d'où vous m'écrirez; ainsi je n'aurai guère de vos nouvelles avant quatre ou cinq jours. Adieu, cher bien-aimé de mon âme; voilà Charles qui monte sur mon épaule pour me demander si je vous parle de lui; cet enfant est aimable. Je crois que vous trouverez qu'il a fait quelques progrès. Adieu, enfin, je vous aime. Ah ! j'oubliais, envoyez-moi une petite lettre dans laquelle vous mettrez que vous m'autorisez à louer de madame Lavoisier[1] l'appartement qu'elle occupe et qu'elle me cède.

1. Madame Lavoisier, veuve de l'illustre savant mort pendant la Terreur, était mademoiselle Paulze. Elle est morte en 1834 après avoir épousé M. de Rumford. Elle a été toute sa vie très liée avec notre famille. Mon père avait pour elle une réelle amitié. Elle passait pour une personne un peu rude, mais ayant de la sincérité, de la fidélité et du courage. Elle occupait alors le rez-de-chaussée d'une grande maison, sur le boulevard de la Madeleine, à l'entrée de la rue Duphot. C'est cet appartement que désiraient mes grands-parents, et où mon père a, en effet, passé presque toute son enfance. Cet hôtel a été démoli depuis, et remplacé par les maisons de la cité Vindé. Madame de Rum-

VIII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A MAYENCE.

Paris, mercredi, 2 complémentaire, an XII
(19 septembre 1804).

Je vous ai écrit, mon cher ami, dans le premier mouvement de la tristesse que m'a inspirée votre lettre, et je m'en repens maintenant, parce que je voudrais qu'il ne vous vienne de moi aucune impression pénible. Cependant, vous m'excuserez, quand vous penserez que les réflexions un peu sombres qui m'ont frappée ne sont accompagnées d'aucun détail, et que vous avez laissé à mon imagination tous les frais des recherches. Il ne m'en est resté qu'une inquiétude vague, qui me force à vous écrire encore ce matin, quoiqu'il soit parti aujourd'hui même une lettre pour vous. As-

ford devait, pour le laisser libre, prendre l'hôtel de madame de Vaudémont, rue d'Anjou. On a fait plus tard sur cet emplacement les rues Rumford et Lavoisier, et une partie du boulevard Malesherbes.

surément vous ne vous plaindrez pas de ma négligence. Je vous écris presque tous les jours, je crois même tous les jours; c'est ma consolation, mon unique plaisir, et, pendant ce temps que je cause avec vous, je ne sais quelle douce illusion trompe l'absence, et me rapproche alors de mon tendre ami. Je me livre d'autant plus à ce plaisir, que vous dites que mes lettres vous en font, et que je le crois, parce que j'aime à croire mon cher ami. Ce qui rend ma situation vraiment heureuse, ce qui embellit pour moi et le bonheur présent et celui que j'attends de l'avenir, c'est l'extrême confiance que vous avez su inspirer à ma tendresse, confiance dont j'avouerai avec vous, si vous le voulez, que j'abuse quelquefois. Je suis parfaitement sûre de vos sentiments, et croyez qu'il est bien doux de pouvoir se dire en lisant les doux témoignages de l'affection de son mari : « Tout cela est bien vrai. » Mais revenons à vous. J'ai été peinée, je le répète, quoique je pense que ce soit votre extrême délicatesse qui est la principale cause de la facilité avec laquelle vous vous affectez. Que vous est-il arrivé? Quelques légers mécontentements de la part de l'empereur qui vous ont blessé un moment peut-être, mais qui ne peu-

vent avoir aucune suite grave, car enfin votre zèle pour lui est aussi actif que votre admiration est sincère. Il ne peut l'ignorer, il vous a, plus d'une fois, rendu justice, et vous avez trop de justesse dans l'esprit pour ne pas estimer à sa juste valeur quelque peu de violence qui tient à la nature de son caractère, et qu'excuse assez la multitude d'affaires qui doivent l'occuper et l'agiter. D'ailleurs, il me semble que, dans ce moment même, il vous donne une preuve de confiance, en vous nommant à la présidence d'un collège électoral. Rien n'est donc changé dans l'intérêt qu'il veut bien prendre à nous, et vous n'oubliez pas sans doute que la vie des cours n'est pas assez calme et assez paisible, pour qu'on puisse s'en arranger sans, auparavant, environner son âme d'une forte cuirasse qui nous empêche d'être blessés par les petits désagréments qu'on y rencontre à chaque pas. Est-ce de la part de nos compagnons que vous avez éprouvé, mon bon et cher ami, quelque peine? Est-ce quelque sentiment d'amour-propre choqué, quelque prérogative débattue et enlevée? Eh! mon Dieu, qu'importe? Fiez-vous en au temps, à la justice de l'empereur, à votre propre mérite, pour vous faire

rendre ce qui est dû à tout honnête homme remplissant ses devoirs. Mon ami, j'ai sans cesse dans l'esprit une réflexion qui m'empêche de sentir bien vivement les petits chagrins que la vanité peut nous causer à la cour. Au fait, qu'avons-nous fait pour la Révolution? Quels gages lui avons-nous donnés, pour me servir de l'expression à la mode? Quels droits avons-nous aux distinctions des nouvelles autorités qu'elle a produites? Nous avons souffert et gémi, ce qui n'est d'aucun intérêt pour personne; et, après ce terrible bouleversement, votre situation doit être enviée et jalousée de tout ceux qui ont travaillé pour eux-mêmes depuis quinze ans. C'est cette même réflexion qui me ferait désirer vivement que vous pussiez joindre quelque place administrative à celles de la cour, pour vous attacher à un corps quelconque. C'est elle aussi qui modère un sentiment d'ambition qui serait exagéré, si j'oubliais qu'après cette grande maladie des états, le mérite modeste et la délicate probité ne peuvent avoir des droits aux premières faveurs.

Vous me trouverez aujourd'hui, mon aimable ami, un ton bien sérieux; mais il est au niveau de mes pensées que votre triste lettre a rendues un

peu graves. Cependant, en regardant autour de moi, je trouve tant de causes de douces jouissances : notre affection, nos enfants, notre heureux intérieur ! Et qui pourrait se plaindre, avec tant de sujets de félicité ? De cette place où je vous écris, je vois notre cher Charles s'amusant paisiblement dans le jardin, sans inquiétudes, sans soucis, et devons-nous en avoir d'autres que ceux que pourraient nous donner sa santé et son avenir ? N'avons-nous pas, à présent, l'espoir de lui en assurer un tranquille ? Ce gouvernement qui se consolide, ne nous donne-t-il pas les moyens de refaire la fortune de ces chers petits ? Je ne m'aveugle pas sur les inconvénients qui peuvent être attachés à notre situation présente, mais quelle est celle de la vie qui n'en a pas ? Et ces mêmes petits chagrins, qu'elle nous cause quelquefois, nous procureront de doux souvenirs, lorsque nous nous rappellerons, un jour, que nous les avons soufferts pour nos enfants. Mais je m'aperçois que cette lettre prend un peu la tournure d'un sermon. Vous me la pardonnerez, mon ami, et vous la recevrez comme une punition du chagrin que vous m'avez causé. Vous n'aurez cette lettre que dans trois jours, et je n'y aurai de ré-

ponse que dans six ou sept. Répondez-moi qu'elle ne vous a ni trop ennuyé, ni trop déplu. Je l'ai écrite avec des larmes dans les yeux, et avec la résolution sincère dans le cœur de vous dédommager autant que je le pourrai des petits ennuis que vous éprouverez dans votre vie. Oui, mon tendre ami, c'est à moi à vous aimer, à vous soigner, à vous consoler. Quand vous reverrai-je pour vous répéter que je veux que le reste de ma vie soit consacré à embellir la vôtre, si je le puis? Heureuse, cent fois heureuse de vous prouver combien votre affection me touche, comme elle va droit à mon cœur, et quelle douce satisfaction elle lui cause. Adieu; je vous quitte, parce que je me sens trop émue. Oh! que j'aurais besoin dans ce moment de te serrer dans mes bras! que je jouirai de ton retour! combien il m'est néces saire!

Je crois maintenant l'empereur à Mayence. Les comédiens s'y seront trouvés, j'espère. Je vois par votre lettre que vous n'avez reçu de moi aucune des lettres qui vous en parlent; j'espère que vous les avez toutes maintenant. Je ne voudrais pas qu'elles eussent été perdues. Adieu, encore une fois, le bien-aimé de mon cœur. Vos enfants se

portent bien, ma mère aussi. Ma santé est assez bonne, Corvisart en est plus content, et, si j'étais tout à fait tranquille, cela irait bien. Parlez de moi à l'impératrice, de mon extrême désir de la revoir. Je ne vous charge pas de la même commission pour l'empereur, cependant, je vous assure que je voudrais aussi qu'il fût à Saint-Cloud.

IX.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A MAYENCE.

Paris, ce vendredi, 4 complémentaire an XII
(21 septembre 1804).

Je ne vous ai écrit hier, mon cher ami, que quelques mots, en vous envoyant une lettre pour l'impératrice, parce que j'avais la migraine. Ce matin, cette migraine est tout à fait dissipée, et je puis causer avec vous plus longtemps, quoiqu'en vérité vous deviez vous arranger des seules assurances de la tendresse que vous m'inspirez, car je n'ai rien à vous apprendre, ni à vous dire. Une fois pour toutes, vous savez à peu près com-

ment se passent mes journées, et je n'ai d'autres comptes à vous rendre que sur la manière dont Charles a plus ou moins bien pris ses leçons. Cet enfant ne laisse pas, cher ami, de me donner quelque embarras. Il arrive à un âge où il est temps de l'occuper un peu sérieusement, et il faudra se décider à quelque chose sur cet article. Nous en causerons à votre retour. A mesure aussi que ses forces se développent, il devient si bruyant, si actif, qu'il y a peine à le tenir. Vous trouverez qu'il a fait de grands progrès à ce sujet, et on ne peut trop l'arrêter, parce qu'il faut bien lui permettre quelque exercice dans l'espèce de solitude où il vit. Je crois qu'un enfant élevé ainsi, seul, est beaucoup moins heureux que les autres. Avec un enfant seul, il y a un grand inconvénient à l'accoutumer à l'idée qu'on prend un extrême intérêt à ses amusements, et à la peine qu'on se donne pour lui en créer. Quand vous reviendrez, nous verrons tout cela. En tout, c'est un aimable enfant, qui vous aime tendrement, et qui s'ennuie de ne pas vous voir. Je crois que sa petite vanité sera un puissant mobile pour son éducation ; il en a une assez bonne dose, qu'il faudra bien diriger. Sa grand'mère s'est avisée de remarquer, il y a

quelques jours, qu'il courait légèrement. Depuis ce jour, il affecte de passer devant elle sur la pointe des pieds, de faire des sauts sans bruit, et il faut convenir qu'il a assez de grâce et de légèreté.

Voilà, cher ami, un petit détail tout maternel, et vous n'en serez pas étonné, car loin de vous, ma seule occupation est cet enfant. J'ai été, mercredi soir, chez le ministre de la police. J'en ai été fort bien reçue; il m'a gagné une partie d'échecs, et nous nous sommes quittés bons amis. Il vous remercie de votre lettre; mais il ne sait pas à qui il faut s'adresser pour avoir ses moutons[1]. Vous lui nommez un homme qu'il ne sait où trouver.

J'ai été aussi chez madame de Talleyrand, hier matin. Elle a été fort polie pour moi, et m'a dit qu'elle chargerait son mari de vous donner de mes nouvelles. Elle m'a répété avec tant d'affectation qu'il était fort heureux, fort content, fort gai, fort bien avec l'empereur, que j'ai été presque tentée d'en douter.

La pauvre madame de Souza est loin de cette joie et de ce triomphe, quoiqu'elle sache pren-

1. L'impératrice faisait à cette époque un présent de moutons-mérinos à Fouché, ministre de la police.

dre assez sur elle-même pour très peu parler de son départ. Elle reçoit des témoignages d'amitié bien remarquables de la famille. Madame Louis[1] a pleuré en la voyant, le prince Louis a promis d'écrire à l'empereur qu'il y avait sous tout cela une intrigue qu'il fallait approfondir. M. et madame Murat veulent aussi faire des démarches. Je ne crois pas que tout cela soit fort utile, et le meilleur parti qu'ait notre pauvre ambassadrice à prendre, c'est d'aimer son mari, et d'aller jouir avec lui en Russie de ses propres succès, et de l'effet qu'elle y produira. Bertrand est navré, Gallois dans une colère concentrée; l'abbé Morellet ne sait plus que faire de ses jeudis, et au milieu de tout cela, M. de Souza conserve un calme et une dignité admirables. Il s'est conduit bien noblement dans cette affaire. Mon ami, c'est une âme bien pure.

Vous ne voulez pas me dire si le couronnement est retardé, et dans ce doute je balance toujours à interrompre ou à continuer mes préparatifs de chiffons. Cependant, j'aimerais bien mieux dans cette occasion dépenser de l'argent à nous bien

1. Madame Louis Bonaparte, plus tard la reine Hortense.

arranger, qu'en robes inutiles. Je n'ai point encore de réponse pour le compte des meubles que j'ai réglé avec Fallampin.

Je viens de voir Picard qui se loue tour à tour de vous, et de l'impératrice. Il m'a dit que votre santé était très bonne; conservez-la bien. Je suis fort contente de la mienne. Adieu.

X.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MAYENCE.

Paris, ce dimanche 1er vendémiaire, an XIII.
(23 septembre 1804).

Je n'entends rien au service des courriers, mon cher ami, car je vous écris tous les jours, et cependant il me semble que vous ne recevez guère de mes lettres; peut être s'en est-il perdu. J'en serais fachée, seulement parce que vous pourriez être inquiet de nous, car sans cela le récit de mes journées est une ennuyeuse chose. Je vais les passer encore plus solitairement : ma mère part demain avec Charles pour Auvers, et pen-

dant huit jours, je serai seule avec mes pensées, tantôt tristes, tantôt gaies, mais toujours douces à mon cœur, quand elles se tournent vers vous. Cette petite solitude ne me plaît guère, parce que je n'y suis pas habituée, et que j'ai pris la chère habitude d'un bien aimable intérieur. D'ailleurs, je commence à ressentir l'effet de l'expérience qui vient avec les années, et mes rêveries ne me promettent plus, comme autrefois, bonheur et joie sans nuages. Plus j'avance dans la vie, plus j'y trouve des sujets de défiance qui corrompent les plaisirs dont on y jouit. Je n'ose plus marcher, avec cette confiance de la première jeunesse, dans le chemin qui se trouve devant moi, et je sens que mon âme s'ouvre à des sentiments de défiance qui lui étaient inconnus jusqu'alors. Oh! mes quinze ans, comme vous êtes déjà loin, et comme je vous regrette!

Vous voyez, cher ami, à quelles réflexions je me livre pendant votre absence. Cependant, n'allez pas me croire toujours si sombre. Il est pour moi un sentiment qui reste toujours le même, et qui me consolera de tout le reste : c'est celui de votre tendresse, et du charme qu'il y a à passer sa vie près de vous. Mon refrain, après cette douce pen-

sée, c'est de vous recommander de vous soigner, et de me conserver votre santé, qui est la mienne C'est pour cela que je vous prie, une fois que vous voyagerez à votre guise, de ne point courir la nuit, parce qu'il ne fait plus assez chaud, de ne point faire de grandes journées, et de ne pas trop rire des craintes des voleurs, dont on dit que les routes sont passablement garnies. Vous rirez de mes précautions, mais peu m'importe pourvu que vous ne les négligiez point.

J'espère que vous serez nommé *candidat*, je vous avoue que je le désire beaucoup, quoique assurément je sois loin de n'être pas satisfaite de votre état présent, mais c'est pour les autres plutôt que pour moi. Mon premier désir sera toujours que vous plaisiez à l'empereur, et qu'il rende justice à votre zèle, et cela parce que je lui suis sincèrement attachée. On dit qu'il faut pour parvenir à ses fins dans la présidence d'un collège électoral, se mettre bien avec le Préfet, et annoncer une grande volonté d'être utile à sa province. Ne faut-il pas aussi donner à dîner et représenter? Comment ferez-vous pour cela? Ce ne peut être pourtant que dans une auberge. Enfin, le ciel y pourvoira. Revenez-moi surtout en bonne

santé, l'important pour moi. Oh! mon bon ami, quel plaisir j'aurai à vous revoir, et combien je vous souhaite! Vous êtes aimable d'avoir pensé à moi, et de me rapporter des dentelles, mais vous avez tort de douter du plaisir qu'elles me font. Cet article-là de votre lettre est un peu sec, je vous en gronderai quand je vous tiendrai, car maintenant je n'en ai ni le courage, ni l'envie, et je ne sais que répéter que je vous aime de toute mon âme.

J'imagine que vous êtes maintenant en pleine comédie, et que cela va bien. Ici, nous sommes en pleine relâche, car je n'appelle pas jouer ce que font les comédiens deux fois la semaine, dans la solitude de leur triste salle. On se plaint d'eux, eux le rendent au public. Je vous envoie une feuille de mon journal qui les traite assez justement. Ils auront certainement besoin d'être remontés, car, enfin, autrefois, ils étaient la moitié moins, et les voyages de la cour n'empêchaient jamais les Français de jouer. Le théâtre de Picard, avec moins de moyens, est bien mieux conduit; il a été ouvert tous les jours, et a donné deux pièces nouvelles qui ont réussi. J'ai été tentée d'abord d'envoyer chercher Dazincourt [1], mais j'ai pensé,

1. Dazincourt, né en 1747 et mort en 1809, a créé le rôle de

après, qu'il n'était pas convenable que j'eusse l'air de vouloir me mêler de régenter, que cela ne vous plairait pas, et que cela ne devait pas être. On espère qu'à votre retour, vous changerez un peu l'ordonnance de cette administration.

J'ai été ce matin au Salon, où j'ai vu d'assez belles choses. Le plus beau tableau qui y soit, sans aucune contradiction, est celui qui représente la visite de l'empereur aux pestiférés d'Égypte, par Gros. Le dessin, la composition, la couleur, tout y est très soigné. David l'a couronné sur-le-champ, et il l'a bien mérité. Il y a encore un autre tableau d'Hennequin qui fait mal à voir, et qui est d'ailleurs assez mal composé. C'est celui qui représente ce malheureux événement de Quiberon[1]. Le cœur se serre à l'aspect de ces Français s'égorgeant entre eux, et je vous avouerai que c'est avec répugnance que je me suis vue obligée d'expliquer à

Figaro, et jouissait d'une grande autorité à la Comédie Française. On dit que c'était un acteur d'un talent correct, fin, et un peu froid. Préville disait de lui : « C'est un bon comique, plaisanterie à part. »

1. Tout le monde connaît le triste fait de guerre civile dont l'empereur Napoléon désirait perpétuer la mémoire. C'est à Quiberon dans le Morbihan, que débarquèrent, en 1795, les émigrés et les Anglais. Ils furent battus par le général Hoche.

mon fils ce triste sujet. On dit qu'il a été fait par un ordre supérieur, mais outre qu'il est mal exécuté, je ne sais quel heureux effet il peut produire. J'ai vu aussi un beau tableau de fleurs de Vandaël, qui appartient à l'impératrice. Ensuite, le dessin d'Isabey qui est charmant, et dont toutes les figures sont d'une ressemblance parfaite. Enfin, un joli petit tableau de ce Richard qui a fait la Valentine de Milan, qui représente François Ier, et que les connaisseurs mettent à côté des Gérard Dow. Vous devriez engager l'impératrice à l'acheter.

Faites-moi le plaisir de parler à Maret [1] de M. Chéron. Voici pourquoi : La présidence de son collège électoral est vacante. J'ai écrit à Montalivet qui l'a mis, avec beaucoup de grâce pour moi, en tête de la liste présentée à Portalis. Celui-ci m'a promis de le mettre sur celle qui sera présentée à l'empereur, et ce sera alors que M. Maret nous sera utile ; n'oubliez pas cela.

1. Maret, plus tard duc de Bassano. Il était alors secrétaire d'État.

XI.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A VESOUL.

Paris, ce vendredi 6 vendémiaire, an XIII
(28 septembre 1804).

Je vous remercie, mon aimable ami, de vos deux lettres qui me sont arrivées en même temps, et qui m'ont fait un extrême plaisir. J'avais besoin de ces deux compagnes de solitude, car je suis bien seule depuis lundi dernier. Mérotte est à Auvers avec Charles, et ils m'ont laissée ici à mes pensées. Je m'ennuierais beaucoup sans les douces rêveries que me causent vos lettres, et sans le sentiment du plaisir de Charles. Ainsi l'amour maternel, le plus désintéressé de tous les *amours*, jouit des sacrifices qu'il s'impose! Mais je n'ai pas la même patience pour supporter certaine absence, et je passe tristement le temps, en attendant la bienheureuse époque de votre retour. On dit que l'impératrice va nous revenir la semaine

prochaine ; je me hâterai de prendre la suivante, afin d'être libre depuis le vingt jusqu'au vingt-cinq. Alors, tout entière à la douce espérance de voir finir cette ennuyeuse séparation, avec quelle impatience j'attendrai ce jour bienheureux qui nous réunira!

Je reçois dans le même moment des lettres de ma mère ; elle me mande que Charles est gai, qu'il vendange toute la journée. Je suis bien aise qu'il ait profité de ces derniers beaux jours. Pendant qu'il s'amuse, moi je pense à lui, à vous, je fais des plans pour l'avenir, je vous place tous les deux dans une situation agréable qu'il vous doit. Je me représente cet aimable enfant nous rendant tout ce que nous lui avons donné ; je le vois, jouissant des biens de la vie que vous avez pris soin de lui amasser, tandis que vous vous reposez près de moi des agitations que vous avez éprouvées. Oh ! mon ami, puissent tant d'espérances se réaliser, et n'être point déçues ! Où est le temps où je n'en aurais pas douté ? Quels tristes progrès j'ai faits ! Il paraît que nous ne reverrons pas l'empereur de sitôt; il retourne à Boulogne. Ici, on s'est échauffé sur l'article de la descente, et la politique est à l'ordre du jour. Vous imaginez bien que nous

ne laissons pas passer les affaires de la Turquie, sans beaucoup de commentaires et de dissertations. Pour moi, les miennes sont bientôt finies. Plus je vais, mon ami, plus je me dégoûte de ce qui n'est pas moi, c'est-à-dire vous et tout ce que j'aime. Quel que soit notre avenir, si nous ne nous manquons pas les uns aux autres, nous pourrons toujours être heureux; sinon tout sera fini. N'allez pas me gronder de cette petite teinte de mélancolie, vous savez qui doit me rapporter la gaieté. En parlant de la fin de toutes choses, vous aurez vu dans les journaux la mort presque subite de ce pauvre Fargues [1] et celle de madame Macdonald. C'est ainsi que la jeunesse et la fortune disparaissent en un seul moment. Je me suis rappelé, à cette occasion, ce que vous me contiez un jour du mécontentement du premier et de ses désirs ambitieux qui étaient loin d'être satisfaits; alors, s'il avait pu penser que, bientôt, il devait arriver au terme de toutes les passions, combien il aurait eu lui-même pitié de ce qu'il éprouvait! Ne me voilà-t-il pas sur un beau sujet de philosopher, et, du ton où je me trouve, je n'aurais qu'à me laisser

1. M. Fargues était dans l'administration. Son fils a été auditeur sous l'Empire, et préfet en 1830.

aller pour vous répéter ici des choses bien gaies et bien neuves. Mais je vous en fais grâce, et je veux, pour vous égayer davantage, vous parler un peu des dépenses que ce diable d'appartement[1] nous fera faire. Je vous envoie une note que j'avais demandée à Fallampin[2] avant de rien commencer; vous verrez à quel prix fou elle se monte. Je me suis récriée; j'ai demandé un détail exact de tous les articles, et j'ai vu bien clairement que notre génération est folle de mettre tant d'argent à toutes ces superfluités.

Au reste, je ne ferai aucun de ces achats avant votre retour, parce que cela n'est pas pressé, ni difficile à trouver. Vous conviendrez que j'ai raison de dire que nous sommes tous des fous. Nos bons aïeux, plus sages, passaient leurs journées dans de bons fauteuils où s'étaient assis leurs pères, et ils s'amusaient autant que nous. Ici, pour avoir un peu de conversation chez soi, il faut commencer à parer la maison comme une

1. Il s'agit toujours de la maison du boulevard de la Madeleine, ou plutôt du rez-de-chaussée de cette maison. Le loyer était de sept mille francs. Cette maison fut successivement achetée par M. Ouvrard, puis par M. Pourtalès, qui l'habita. Elle devint ensuite un hôtel garni, puis elle appartint à Morel de Vindé.

2. Tapissier.

boutique, et c'est vrai de dire qu'il y a beaucoup de gens qui n'ont d'autres moyens d'amuser leurs convives que celui d'égayer leurs yeux par l'élégance de leurs ameublements.

J'espère que vos acteurs vous auront satisfait, je ne vois pas pourquoi ils ne joueraient pas aussi bien à Mayence qu'ici. Quand vous vous en serez bien divertis, vous nous les renverrez, car ce qui reste ici est pitoyable ; le théâtre est presque toujours fermé, et le reste du temps fort solitaire. Picard, au contraire, est content et fier de l'accueil qu'on lui a fait. Les bouffons se sont aussi bien conduits, et ils ont donné avant-hier le plus joli opéra du monde.

Adieu, cher ami ; je crois que voilà un assez long bavardage. Vous lirez tout cela avant de vous coucher, le jour que vous arriverez à Vesoul, et vous dormirez par-dessus. Vous êtes bien heureux d'avoir pris le parti de vous amuser de tous ces radotages que je vous écris, car, sans cela, où en seriez-vous ? Il me semble que je n'ai pas besoin de finir ces quatre pages, par mon refrain ordinaire, que je vous aime. Je ne le dis donc que pour me faire plaisir à moi !

XII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT[1], A MILAN.

Saint-Cloud, samedi 9 germinal, an XIII
(30 mars 1805).

Vous verrez, mon ami, dans une des lettres de madame de Sévigné, ce mot : *Quel jour que celui qui ouvre l'absence !* Hélas ! j'ai bien senti que ce jour était bien pénible, et je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de moments plus douloureux que celui qui suit le départ de la personne qu'on aime. Cette solitude après ce grand mouvement, ce silence, ces larmes qui roulent dans les yeux de chacun, et qu'on n'ose pas s'avouer, de peur qu'elles n'éclatent en sanglots, et tout le reste du jour l'ordonnance de la maison changée ! Enfin, toutes ces petites circonstances, au-devant desquelles on court sans pouvoir s'en empêcher, quoiqu'elles ajoutent à la

1. Le couronnement avait eu lieu à Paris en décembre 1804. Quelques mois plus tard, le 11 germinal, an XIII, (1er avril 1805), l'empereur partit pour se faire sacrer, à Milan, roi d'Italie. Son premier chambellan dut partir quelques jours plus tôt, pour tout préparer, portant avec lui les insignes impériaux et les diamants de la couronne. C'est pendant ce voyage en Italie

peine! Pour moi, mon ami, je ne suis pas de force à éprouver souvent de pareilles émotions. J'ai accoutumé ma pensée à la douce idée que nous vivrions toujours ensemble; je ne puis pas être seule, je ne sais être loin de vous. Répétez-vous bien cette vérité : c'est qu'il n'est pour moi de bonheur que près de mon ami. Et ce pauvre Charles qui pleurait si fort, et dont la douleur toute franche me faisait tant de mal. Il m'a répété toute la soirée qu'il ne pouvait pas se persuader qu'il ne vous reverrait pas le lendemain. Enfin, son pauvre petit cœur était si gonflé, que j'ai été forcée de m'appliquer à le distraire, et que je n'en suis venue à bout qu'en

qu'ont été écrites les lettres suivantes. Mon père avait conservé un souvenir très vivant des émotions de ce départ, et voici une note écrite par lui, dans les derniers temps de sa vie : « Le » voyage d'Italie, le passage du mont Cenis, et même en général » tous les voyages, étaient alors, à cause des routes moins bien » tenues, et même moins sûres, une plus grande affaire qu'au- » jourd'hui. Ma mère, prenant tout au sérieux, exaltée, roma- » nesque, et qui, d'ailleurs, n'avait jamais pensé au positif de la » vie, se fit de ce voyage une plus grande affaire encore, et, » comme tout se montait au diapason de son imagination, je » regardais un départ, une absence, un voyage comme un événe- » ment, et presque comme un deuil de famille. Il régnait alors » dans les choses de sentiment et d'affection un ton qu'on trou- » verait aujourd'hui déclamatoire, et qui, cependant, était fort » sincère, et indiquait peut-être un certain fond moral meilleur » que l'ironie désabusée qui règne aujourd'hui. »

le menant à la comédie. Mais, mon bon ami, je me laisse trop aller au triste plaisir de vous parler de mes regrets, qui renouvellent votre chagrin. Vous n'avez pas le temps de vous affliger, et je vous aime trop pour ne pas vouloir que vous preniez tout ce qu'il y a d'agréable au voyage que vous allez faire; jouissez-en pour vous et pour moi; laissez-moi les regrets, et amusez-vous autant que vous le pourrez.

Avant-hier, après le spectacle, nous sommes rentrés dans la maison. Mon ami, quel retour! Quelle triste chambre que la mienne! comme j'ai pleuré, quand je m'y suis trouvée seule! J'ai passé une bien mauvaise nuit, et j'ai été tout occupée du froid que vous avez dû éprouver. Hier matin, je suis arrivée à Saint-Cloud, où j'ai trouvé tout le monde dans des apprêts de départ qui ne m'ont fait penser qu'au vôtre. On s'en va demain, et moi, je retourne à Paris ce soir. Je ne veux pas rester ici, ni voir personne; je sais que je pleurerais mon ami à cette vue, et chacun pourrait s'imaginer tant qu'il voudrait que je mets une grande importance à sa propre absence. L'impératrice est dans une agitation qui ne me permet pas de la voir beaucoup. Cependant, elle a eu l'air contente de me voir pas-

ser ces deux jours avec elle. On ne peut se faire une idée du trouble, des arrangements de ce voyage. Tout est encombré et embarrassé; personne ne sait à qui demander des ordres, et cependant mille personnes en donnent ; c'est à qui ne partira pas. Caulaincourt crie au milieu de cette bagarre, et ordonne qu'on saisisse de force les femmes de chambre et les domestiques pour les faire partir. Enfin, demain, on ira à Fontainebleau, et mardi à Troyes. Le général Duroc croit que l'empereur sera à Turin le 22. A cette époque vous serez bien loin de là, mon ami, mais vous serez en repos, et moi plus contente; car ce voyage m'inquiète; cette route ne me rassure pas assez, et puis le froid qu'il fait ! Aujourd'hui, nous sommes en plein hiver. En ouvrant mes volets pour vous écrire, je trouve que tout est couvert de neige, et je pense tristement que vous êtes en course. Hélas ! je ne puis pas vous prier de vous ménager, de vous soigner, car cette lettre ne vous parviendra qu'après que vous aurez, j'espère, échappé aux dangers que je me persuade que vous allez courir. Je vais passer dix jours bien pénibles; la douleur que cause l'absence n'est pas la seule qu'elle entraîne après elle !

Je n'ai point vu l'empereur hier; il a travaillé beaucoup le matin, et s'est couché à huit heures du soir. Avant de fermer cette lettre, je vous dirai si je le vois; et, demain matin, je vous souhaiterai le bonjour, avant de fermer mon paquet.

Ce samedi soir.

J'ai passé la plus triste journée du monde, mon bon ami, à entendre parler des embarras que vous alliez éprouver dans votre route, du manque de chevaux, par conséquent de la diminution de votre escorte, des mauvais chemins de Savoie, où vous serez mené par des postillons ignorants. J'ai pleuré tout le jour, en écoutant ces discours; je fais des vœux pour vous, mais je ne puis vous présenter aucune recommandation, car cette lettre ne vous joindra que bien tard, et quand aurai-je de vos nouvelles, après ce fatal mont Cenis? Combien je vais souffrir d'ici là! C'est surtout dans ces moments d'inquiétude, que je sens combien vous m'êtes cher, combien j'ai besoin de votre existence. Oh! mon ami, conserve-moi la tienne! Sans toi, je le sens, je ne puis vivre.

J'ai passé la journée à Saint-Cloud, mais je n'ai point vu l'empereur, qui a été sans cesse accablé

d'affaires, et qui n'a point paru. L'impératrice a été très aimable pour moi; mais j'étais bien peu en état de jouir de ses bontés.

XIII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, 13 germinal, an XIII
(Mercredi, 3 avril 1805).

Je tourne dans ma chambre, je viens, je vais, je passe devant mon secrétaire, je résiste à la tentation de m'y arrêter; enfin j'y cède, mais ce ne sera pas pour vous écrire, mon ami. Je veux, si je puis, m'occuper à toute autre chose. Je m'assieds dans cette intention, et me voilà pourtant écrivant; et pour quoi faire? Pour vous entretenir de mes chagrins et de mes craintes, jusqu'à ce que je vous sache à Turin. Je ne puis parler des sujets de terreur qui me poursuivent. Tout ce qui est possible me paraît probable : Le jour, je ne vois que précipices, voleurs, chutes; la nuit, j'y rêve sans cesse, je m'éveille en pleurs. Voilà, mon ami, à quoi s'emploient les journées de votre pauvre

femme, et encore je ne puis me soulager en vous écrivant, et en vous recommandant de ne pas vous exposer, et d'avoir pitié de moi. Le danger sera passé lorsque vous recevrez mes lettres, et quelque malheur arrivé peut-être! Comme je serai soulagée, lorsque je vous saurai arrivé, et pourtant quel soulagement que la pensée que vous serez alors à plus de deux cents lieues de moi, et qu'il me faudra huit jours pour avoir vos lettres! Cependant, que puis-je faire que de pleurer, et de prier Dieu pour vous? ce que je fais en vérité, de toute mon âme.

M. Salembeni[1] m'a écrit d'Avallon; j'ai été bien sensible à cette attention, je me fie à son exactitude, qui viendra au secours de votre paresse. Si la poste vous a bien servi, vous avez dû coucher dimanche à Lyon; mais, à présent, où êtes-vous? On disait, à Saint-Cloud, que vous arriveriez à Turin vendredi; moi, je ne m'en flatte pas; les postes doivent être mal garnies, et les chemins bien mauvais. Je ne vous vois que di-

1. M. Salembeni était un ancien officier, que mon grand-père avait emmené avec lui comme compagnon de voyage et secrétaire; ce qui lui valut, comme on le verra, et comme on l'a vu dans les *Mémoires*, quelques ennuis. Il avait une sœur et deux petites filles dont on parle plus loin.

manche à Turin, si quelque accident ne vous force pas à vous arrêter. Vous voyez bien, par tout ce que j'écris, que je n'ai qu'une seule idée; aussi voudrais-je résister à l'envie de vous parler, et, si ce n'était pas pour vous donner de nos nouvelles, je garderais le silence jusqu'à ce que je fusse tranquillisée. Je vais, cependant, essayer de parler d'autres choses, et je veux, si je puis, vous faire partager le moins possible la peine que j'éprouve. Mais il faut que vous me pardonniez, jusqu'à ce que je vous sache à Turin; d'ici là, je le regrette, je n'ai qu'une pensée, j'étrangle toutes les autres. Il ne me manquerait plus que de prendre l'état où je suis pour un pressentiment! Mais, jusqu'à présent, je trouve bien à quoi l'attribuer, et, lorsque je serai tranquille, je vous dirai, mon ami, pourquoi votre absence m'est plus douloureuse cette fois que toutes les autres, et d'où vient que je suis tout à fait malheureuse sans vous.

L'empereur est parti ce matin de Fontainebleau; l'archichancelier, que j'ai trouvé chez madame Devaines, m'a dit qu'il croyait que le voyage durerait quatre mois, que cependant l'empereur lui avait dit qu'il reviendrait au bout de deux mois; que sûrement il n'irait pas dans les

départements du Midi, et que l'impératrice croyait être de retour le 15 juin. S'il ne vous arrive aucun accident particulier, à votre manière de voyager, je serai fort contente que vous soyez parti en avant. Vous ne vous faites pas une idée du trouble et du désordre de tout ce grand départ, le nôtre était tout simple en comparaison. Tout le monde est mécontent et déjà fatigué, et, si chacun revient sauf, il faudra remercier la Providence. Pour moi, elle sait bien ce que je lui demande. Vous, mon tendre ami, vous d'abord, et puis, après, notre maître à tous. Mais je n'ai pas grand besoin de m'inquiéter de lui, assez d'autres s'en occupent et s'empresseront de nous le ramener. C'est donc sur votre santé, sur votre plaisir que mes vœux se réunissent. Qu'il ne vous arrive nul accident, et vous amuser après. Oui, mon ami, amusez-vous; je vous aime assez pour vous souhaiter de la joie. C'est à moi de garder le chagrin de notre séparation; prenez tout le plaisir du voyage, et mon cœur s'arrange de ce partage.

Voici une lettre de mademoiselle Mars[1], que

1. Il n'est sans doute pas nécessaire de dire que mademoiselle Mars est la grande actrice que l'on sait, et qui était alors dans tout l'éclat de sa beauté et de son talent.

Corvisart vous recommande. Ce dernier part dans vingt jours, il vous portera de mes nouvelles. Si j'étais tranquille, je me porterais assez bien.

Adieu, cher ami de mon cœur. Je ne veux rien écrire de plus, parce que je dirais sans cesse la même chose. Je bavarderai lorsque je ne me tourmenterai plus; jusque là, je ne vous écrirai que pour vous dire que je vous aime et que je me porte bien; Charles en fait autant; Albert fait des progrès étonnants; ma mère me gronde, elle vous embrasse, et dit qu'elle aurait voulu rester fille.

XIV.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, samedi, 16 germinal an XIII
(6 avril 1805).

J'avais besoin de recevoir votre lettre, mon tendre ami. J'étais bien seule, bien veuve; mes pauvres journées se passaient tristement. Mainte-

nant je me sens mieux; elle me tiendra compagnie. Le soir, en me retirant, vous savez où je la mettrai, là, tout près de moi, afin de m'endormir avec votre idée, et de m'éveiller pour la trouver. Oh! l'absence, l'absence, quelle tristesse! et à quoi bon? Les hommes font de leur bonheur comme de leur fortune; on les gaspille l'un et l'autre pour un avenir douteux, auquel on sacrifie le présent, seul certain. On perd trois, quatre mois de son année à vivre loin de ce qu'on aime; on donne les écus de six francs sans y regarder, et, sans y avoir pris garde, la vie et le bien se sont passés et perdus.

Voici la troisième fois, cher ami, que je vous écris depuis votre départ; mais je n'y trouve pas encore grand plaisir, parce que l'inquiétude des chemins est ma pensée habituelle. Dans dix ou douze jours, quand je vous saurai arrivé à Milan, que je pourrai me reposer un peu des mauvaises nuits que vous avez passées, des ornières, des secousses, et peut-être d'autres accidents sur lesquels je n'arrête ma pensée qu'en tremblant, je bavarderai sans cesse; je n'aurai de plaisir que celui de vous écrire, de vous parler de vos enfants, de moi, de notre affection qui me rend si heureuse,

du bonheur que je vous dois, du tendre, bien tendre attachement que je vous porte, et enfin de cette confiance dans vos sentiments pour moi, qui est le fond du bonheur de ma vie.

L'empereur court depuis mardi; il a dû coucher hier à Semur[1]; il va lentement quoiqu'il soit pressé, dit-on. Cette oisiveté, où me laisse son absence et la vôtre, est quelque chose de nouveau dont ma paresse s'arrangerait assez, si vous étiez ici. Je me suis rejetée dans la société du faubourg[2], sans cependant oublier *l'autre*[3] à qui je dois mes hommages. Demain et après, j'irai prendre congé des princesses. J'emploierai une huitaine de jours à faire ma tournée de visites; après cela, je vous attendrai pour recommencer. Le 1er mai, j'irai à Sannois, d'où j'amènerai Charles une fois la semaine, pour lui faire voir M. Halma. Madame d'Houdetot[4] veut se charger de toute la famille.

1. Semur, chef-lieu d'arrondissement du département de la Côte-d'Or, sur la route d'Italie.

2. Le faubourg Saint-Germain.

3. Le faubourg Saint-Honoré, où demeuraient la plupart des fonctionnaires.

4. Madame d'Houdetot, celle-là même dont il est parlé dans les confessions de Jean-Jacques Rousseau, quoique déjà bien vieille et médiocrement riche, avait à Sannois une maison de campagne à l'ancienne manière, où elle recevait bonne et nombreuse com-

Au mois de juin, je reviendrai à Paris, et ce sera vous, j'espère, qui déciderez du mois de juillet.

Voilà, mon ami, un compte exact de ma conduite. Si vous en voulez un de mes pensées, je puis dire qu'elles seront sans cesse pour vous, car Charles est presque mon unique occupation, et ce soin me ramène tout naturellement à son père. Je vous le répète : quand je serai tranquille, je vous entretiendrai de lui, de ses progrès, et de la santé de son frère. D'ici là, tout est étranglé, le cœur est serré par l'inquiétude; je passe les jours, non pour arriver à celui de votre retour, il est trop loin, pour que j'ose l'envisager, mais pour gagner celui où vous m'écrirez : « Ma chère amie, me voilà arrivé en bonne santé. » Représentez-vous, si vous pouvez, comme ces mots seront reçus, et osez dire que vous n'êtes pas aimé comme vous méritez de l'être.

Ma mère vous embrasse. Elle fait de très aimables plaintes sur le malheur d'avoir des filles; elle dit qu'elle n'est pas plus tôt rassurée sur les ornières

pagnie. C'était un des lieux où revivait et survivait la société lettrée du XVIII[e] siècle. Il est parlé d'elle dans les *Mémoires* avec détails.

de votre route, qu'il faut qu'elle s'inquiète pour les inondations de celle de M. de Nansouty[1]; elle écrit à ses amis pour les prier de ne pas la laisser en proie à nos tristes lamentations, et cependant elle est si bonne, qu'elle finit toujours par partager nos inquiétudes; le soir et le matin nous visitons ensemble un livre de poste, nous nous inquiétons partout où nous voyons le quatrième cheval[2] et la réciprocité; nous interrogeons de tous côtés sur les dangers de la route; je sais qu'il y a, de Chambéry au mont Cenis, une mauvaise chaussée sans garde-fou, des neiges, des descentes détestables; serez-vous descendu dans tous ces mauvais chemins, mon cher ami? Aurez-vous pensé à votre femme, qui a besoin de votre santé, et qui ne pourrait rien ajouter de plus au chagrin qu'elle éprouve. Je pense que tout cela vous ennuiera bien, lorsque vous le lirez, étant déjà loin de tous ces dangers. Que voulez-vous, mon ami! ce sont là les inconvénients de l'absence, et il ne serait pas bien difficile de nous prouver à l'un et

1. Le général de Nansouty revenait alors de Hanovre.

2. On appelait alors *troisième* ou *quatrième* cheval un cheval de renfort que faisaient payer les maîtres de poste, lorsque la route était fatigante et difficile. Ce cheval se payait, mais ne se voyait, ni ne s'attelait.

à l'autre qu'on n'est vraiment heureux, et qu'on ne s'entend bien, qu'en ne se quittant jamais.

XV.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, mercredi, 20 germinal an XIII
(10 avril 1805).

Après avoir bien joui, mon ami, du plaisir que m'a causé votre lettre de Lyon, je suis retombée dans mon inquiétude qui ne cessera, comme je vous l'ai dit, que lorsque j'aurai de vos nouvelles de Turin. Vous devez y être à présent. Vous y aurez trouvé deux de mes lamentations, j'en ai envoyé une autre directement à Milan, je vais tâcher que celle-ci n'en soit pas une quatrième, et je causerai avec vous, si je puis, comme si j'étais tranquille. Il y aura demain quinze jours, cher ami, que vous êtes parti, et ce temps m'a paru bien long; il me semble que j'avais mieux supporté vos autres absences. J'en souffrais, mais je n'étais pas si seule, si inquiète, si affligée. D'où cela vient-il? Devinez-le, si vous pouvez. Pour moi,

j'ai promis de ne vous en dire la raison que lorsque je vous saurai arrivé.

Il fait ici le plus beau temps du monde ; je pense que vous êtes là-bas en pleine jouissance du printemps, et que ce beau climat vous dédommagera de toute la peine que vous avez prise pour l'aller chercher. Jouissez-en bien, mon cher ami, amusez-vous de cette belle campagne et de ce ciel si pur, je vous aime assez pour vous souhaiter du plaisir loin de moi ; je sais trop bien où vous mettez votre bonheur, pour que j'exige de vous des preuves de vos regrets qui vous empêchent de jouir de ce beau voyage. Il n'y a qu'un certain article de distractions que je ne puis guère vous permettre, en conscience, et j'aimerais assez que vous sussiez résister à certains *mio bene*, que vont vous répéter tant de douces voix et de beaux yeux.

J'espère, mon ami, que votre premier soin aura été de m'écrire de Turin. J'en ai vraiment besoin ; c'est un poids bien pénible à porter que cette ignorance du sort de celui qu'on aime le mieux au monde. Mais me voilà retombée dans mes gémissements ; mon tendre ami, je voudrais vous les épargner, je fais ce que je puis, mais je ne suis pas maîtresse de ce que j'éprouve. Combien je

sens, à ce qui se passe dans mon cœur, que vous êtes ma vie, mon tout, et qu'enfin, si je laisse quelquefois passer mes heures sans jouir autant que je le devrais de votre aimable et chère présence, c'est qu'il en est du bonheur pour nous autres humains comme de la santé : nous n'en savons vraiment le prix que lorsqu'un accident vient nous en priver.

Je vous dirai, mon ami, pour tâcher de me tirer de cette tristesse, que M. Guys[1] est enfin parti, que l'empereur avait laissé cette affaire à terminer à l'archichancelier, et qu'elle a été finie sur-le-champ. Cette famille est heureuse, et votre sœur partage ce bonheur. A propos d'elle, elle est bien affligée de ce que vous n'avez pas mené Joséphin[2] avec vous, et moi aussi. Je vous voyais un homme de plus, et les dangers que vous a fait courir tout ce que vous avez porté[3] ne sont pas ma plus petite inquiétude, d'autant que les journaux ont assez maladroitement annoncé votre départ, et que tout le monde a trouvé mauvais ce son de cloche.

1. M. Guys appartenait à une famille de Marseille qui s'est distinguée dans les consulats du Levant.

2. Joséphin de Foresta, son neveu.

3. Les diamants de la couronne, et les insignes impériaux.

Après cet ennui, si vous voulez des nouvelles de votre *tripot*, je vous dirai que la pièce de M. Chéron a eu un plein succès [1]; qu'elle est agréablement versifiée, qu'il y a deux actes fort spirituels, que tout le monde en dit du bien, que Geoffroy l'a louée beaucoup, et que nous espérons que vous ferez valoir ce succès en temps et lieu. Pour ce qui regarde la comédie, je n'en sais pas davantage. J'ai fait en votre absence fermer la porte à tout acteur et actrice; j'ai prié Maherault de dire que je n'étais pas à Paris.

Voici des mémoires pour la triste affaire de M. de Villeblanche. Lorsque vous verrez Maret, vous lui direz ce qui suit : que j'ai été fort reconnaissante de sa lettre, mais qu'en m'apprenant que madame de Latouche avait obtenu trois mille francs de pension, il n'avait pas rempli ses engagements avec moi, parce que cette dame est la belle-mère de l'amiral, c'est-à-dire la seconde femme de son père, et que je sollicite pour madame de Tréville, sa tante. Je vois que Maret, et

1. M. Chéron, grand ami de mes parents, avait fait une imitation de *the School of scandal*, intitulée *le Tartuffe de mœurs*. La pièce eut assez de succès pour que l'empereur en fît l'auteur préfet de la Vienne. Il avait été le collaborateur de Picard pour la comédie de *Duhautcours*.

par conséquent l'empereur, ont confondu les deux, et je me trouve, de cette manière, avoir obligé, sans le vouloir, une femme que je ne connais pas.

XVI.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, samedi 22 germinal, an XIII
(12 avril 1805).

Il fait, mon cher ami, le plus beau temps du monde, et cette douce influence du printemps agit si bien sur toute ma personne, que je me trouve plus calme que je ne l'ai été encore depuis votre départ. Il est vrai que je vous crois arrivé, et que mon imagination ne s'effraye plus autant sur les dangers qui sont passés pour vous, quoiqu'ils existent bien encore un peu pour moi. Par exemple, vous avez passé le mont Cenis, vous n'y pensez même plus, et, moi, je suis encore à Aiguebelle[1], où M. de Salembeni m'a laissée. Ce

1. Aiguebelle, d'où était datée la dernière lettre de M. Salembeni, est une petite ville de Savoie, aujourd'hui française, et proche de Saint-Jean de Maurienne.

qui m'étonne, c'est que ni vous, ni lui, ne me parlez des chemins, qu'on dit pourtant être très mauvais. M'a-t-on exagéré le danger, ou me le cachez-vous? Voilà ce qui me tracasse. Enfin, avec de la patience, j'arriverai peut-être à Turin, puis à Milan; mais quand est-ce aussi que je ne voyagerai plus?

Dans ce moment où je vous écris, je suis dans ma jolie chambre, vis-à-vis de mon petit jardin, qui est tout vert. Il est trois heures; j'ai passé ma matinée entière auprès de mon fils, et, pour ma récompense, je viens causer avec vous, mon ami. Cet enfant est vraiment bien aimable; M. Halma en est enchanté, et, s'il s'applique avec le même soin, vous serez content de ses progrès. Ce grec et ce latin entrent nettement dans sa tête; il pense à l'un, et puis à l'autre, il ne confond rien; Halma va doucement; enfin, je suis fort contente. Comme nous n'avons plus de distractions depuis que vous êtes parti, il travaille davantage, et cette étude des langues ne prend pas tout son temps. Il lit un peu d'histoire, il compte, il danse de fort bonne grâce, et il est frais et charmant. Dieu nous le conserve! C'est là ma prière du matin, car vous saurez que je prie le bon Dieu, mon cher ami, et de toute la

ferveur de mon âme. Ce petit sentiment de dévotion, qui me prend toujours en votre absence, me la fait supporter avec plus de courage et de résignation; moquez-vous-en, si vous voulez, mais, enfin, c'est pour moi le meilleur moyen de sécher des larmes qui reviennent mouiller mes yeux trop souvent, en dépit de ma raison. Mais je veux résister à la tentation de reprendre cet article, que je n'ai que trop de penchant à traiter.

J'ai vu Isabey[1] ce matin. Vos manteaux partiront samedi prochain; il ne perd point de temps, il m'a paru inquiet d'être obligé de partir, il ne s'en soucie guère. Madame la princesse Élisa[2] part jeudi. J'ai été la voir avant-hier, elle était seule, il y avait ordre de me recevoir. J'y suis restée une heure et demie, elle a été bien bonne et bien polie pour moi. Quand vous la verrez, vous pourrez lui dire que je vous l'ai écrit; elle est réellement très aimable.

Il faut que je vous conte, entre nous, une petite histoire arrivée à Carrion-Nisas, et à

1. Le peintre Isabey dessinait les broderies des costumes de cour.

2. Élisa Bacciochi, sœur de l'empereur.

Regnault de Saint-Jean d'Angély, qui amuse un peu Paris[1]. La veille du départ de l'empereur, ils ont reçu une lettre, écrite à la main, des chambellans de service, qui les invitait à se rendre, le soir même, à Fontainebleau. L'empereur les mandait. Aussitôt les voilà s'agitant, chacun de leur côté, courant chez M. de Lavalette, demandant des chevaux, faisant beaucoup de bruit, et montant en voiture à neuf heures du soir. Carrion arrive le premier à Fontainebleau; il n'y a point de chambellan. Duroc se présente, et, sur le billet qu'il montre, il va l'annoncer à l'empereur: « Je ne l'ai point demandé, dit Sa Majesté; c'est sans doute une erreur; je n'ai pas le temps de le voir. Logez-le dans quelque chambre, et il repartira demain. » Carrion rit lui-même de la course nocturne, et se coucha, en plaisantant de fort bonne grâce. A minuit, nouvelle voiture arrivant. C'est M. Regnault; il sort tout empressé, demande M. Duroc, et, présentant sa lettre, il se fait annoncer chez l'empereur : « Ah! pour le coup, dit celui-ci, c'est un poisson d'avril, je ne l'ai point demandé. » M. Duroc

1. Regnault de Saint-Jean d'Angély était président du Conseil d'État. Carrion-Nisas, officier, puis tribun, puis encore militaire, était né en 1767. Il est mort à Montpellier en 1841.

sort du cabinet de l'empereur, et dit à M. Regnault : « C'est un poisson d'avril. » M. Regnault se précipite dans sa voiture, et veut retourner à toute bride à Paris, pour éclaircir le fait. Les postillons, qui avaient été un peu tourmentés sur la route par l'empressement de Regnault, répètent en faisant claquer leur fouet : « C'est un poisson d'avril ! » Le ministre de la police en dit autant, et bientôt tout Paris, et moi aussi, mon ami ; mais vous, vous n'en parlerez pas là-bas, parce que l'empereur, très justement, a été assez mécontent de cette mauvaise plaisanterie.

Voici aussi un mémoire poétique d'un jeune homme dont j'ai reçu quelques visites depuis votre départ; c'est M. Morel de Clinchamp. Il dit que vous l'avez très bien reçu, que vous lui avez promis votre appui, et il désire que sa demande soit remise à l'empereur par l'impératrice avec les petits vers que je vous envoie. Il en a fait aussi pour moi, il me paraît fécond, et je ne le crois pas sans talent, si j'en juge par une épître qu'il m'a montrée et qui est adressée à mademoiselle Duchesnois. Vous ferez de ce mémoire ce que vous voudrez, mais j'ai promis de vous le recommander

XVII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, 26 germinal, an XIII
(Mardi, 16 avril 1805).

Enfin, mon bon ami, j'ai reçu des nouvelles de Turin : hier, j'ai eu un paquet de M. Salembeni, qui m'a rendue bien heureuse. Vous avez donc passé ces vilaines montagnes, et ce triste mont Cenis qui m'inquiétaient si fort. Vous voilà en repos, à Milan, depuis six jours ; j'espère que vous allez maintenant m'écrire un peu ; car, mon doux ami, depuis dix-neuf jours que vous êtes parti, je n'ai eu de vous qu'une petite lettre, et vous vous reposez un peu trop sur le zèle de votre secrétaire.

A présent que me voilà tranquille sur votre compte, attendez-vous, cher ami, à bien des bavardages, parce que cette causerie avec vous est mon unique consolation. Quand je suis inquiète, j'étrangle tout, parce que je n'ai qu'une seule idée. Vous vous en apercevrez aux psalmodies que je vous ai envoyées et qui courent les champs.

Mais, quand mon cœur est en repos sur votre santé, je me sens toute bien portante; aussi vous voyez que j'ai pris mon grand papier, et je me sens d'humeur à le remplir d'un bout à l'autre. Pour jouir de ce plaisir tout à mon aise, j'ai bien fermé ma porte, j'ai remis Charles à M. Halma, j'ai dit adieu à ma mère, qui est allée déjeuner en ville, et ensuite me voilà tout entière à vous. Ne vous attendez pas pourtant que ce soit pour vous conter des nouvelles que je vous écris. Il n'y en a ici au cune, elles viennent toutes du pays où vous êtes, et nous avons les yeux sans cesse tournés là-bas. Paris est fort solitaire, tout le monde part, nos amis comme les autres : madame d'Houdetot est partie aujourd'hui; madame Chéron s'en va dans quelques jours; nous allons être assez seules, jusqu'à notre petit voyage à Sannois, où nous pa serons tout le mois de mai.

Si vous voulez savoir comment se passent mes journées, dans le cas où vous vous intéresseriez un peu à moi, voici un fidèle compte rendu de mes actions et de mes pensées. Après une nuit paisible, je m'éveille, et ma première pensée, ne vous en déplaise, n'est pas pour vous. Mais ne faites pas trop la mine, monsieur, car, si je tâche

qu'elle soit d'abord pour le bon Dieu, c'est afin de le prier pour vous. Ne vous moquez pas, je vous le répète, de cette disposition pieuse qui me prend toujours dans votre absence; elle me console, et ne peut pas vous nuire. Après cela, en attendant la première visite de Charles, je lis un sermon de Bourdaloue, et un peu de Lucien que je ne connaissais point du tout, et qui m'amuse par son esprit. Alors arrive mon fils, nous nous embrassons, nous parlons de vous, nous nous attendrissons, et puis nous jouons avec Albert, parce qu'il faut bien le consoler; enfin, je me lève, et, cela vers les dix heures, nous déjeunons maman et moi, mais malheureusement trop paisiblement, et nous regrettons ce mouvement du matin qui annonçait votre présence. A midi, je me renferme avec Charles, et je travaille avec lui sans interruption jusqu'à trois heures. Il s'applique bien, il ne s'ennuie point de son étude, enfin il est réellement aimable, et vous serez content de ses progrès. A trois heures, je lui donne sa liberté, il dîne, et ensuite il se promène ou joue dans mon petit jardin, qui est tout joli. Pendant ce temps, mon ami, je vous écris; et puis je me suis assez sérieusement remise au latin; les leçons de

Charles me forment, et toute seule je m'amuse à traduire Salluste ; j'écris à mesure que je lis, enfin, c'est une véritable version, pour laquelle je me donne de la peine, et qui me fera du bien.

Vous voyez que la matinée s'écoule vite à de semblables occupations. A peine ai-je le temps de recevoir quelqu'un, et je vous avoue que, si je le fais, c'est plutôt par politesse pour ceux qui prennent la peine de me venir voir, que par ennui. Après le dîner, que nous faisons, maman et moi, solitairement et économiquement, les enfants viennent et jouent ensemble. Après cela, arrivent les amis, ou le spectacle. Mais, pour ce dernier, je n'en ai pas fait grand usage, et, de l'humeur dont je suis, vous imaginez bien que je n'y ai pas été la semaine sainte. Je n'ai guère vu que la pièce de M. Chéron qui a eu un grand succès, et *les Femmes savantes*, qui ont été jouées comme vous l'aviez arrangé, et qui ont attiré beaucoup de monde.

Nous nous couchons de bonne heure, et je m'endors chaque soir sur une petite méditation chrétienne, qui finit toujours par des remerciements à la Providence de vous avoir choisi pour le compagnon de ma route dans cette vie. Mon ami, comme

elle est douce et paisible à faire ainsi, avec vous, et, quelle que soit notre destinée, quelques traverses que nous ayons à éprouver, quelle avance pour le bonheur que la certitude d'être aimée de vous, et de vous être liée pour toujours! S'il vous était possible d'acquérir avec cela un peu d'indépendance, que pourrions-nous souhaiter de plus? C'est à ce but que doivent tendre tous nos soins.

Il faut que je vous dise que j'ai le projet de vous envoyer, dans mon prochain paquet, une lettre pour l'impératrice, dans laquelle je fondrai une partie des choses que je lui disais dans celle que j'ai faite il y a quelque temps, et que je n'ai pas donnée. Vous lirez tout cela, et vous le refermerez après, parce que je voudrais que vous eussiez l'air de n'en rien savoir. Si cela vous paraît bien, vous donnerez à Deschamps le paquet cacheté, à l'époque où vous le trouverez le plus convenable.

ANNÉE 1805.

XVIII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN

Paris, 29 germinal, an XIII
(Vendredi, 19 avril 1805).

Quand cette lettre vous arrivera, vous serez auprès de l'empereur. Les journaux disent qu'il sera à Milan le 1er prairial[1]. D'après cela, il me semble que sa marche est plus rapide qu'elle ne devait l'être. On cherche ici des motifs à cette promptitude, et, comme vous savez qu'on n'est jamais embarrassé, on dit, à Paris, que les préparatifs de guerre vous ramèneront tous plus tôt qu'on ne le croyait. A voir le plaisir que quelques personnes ont à affirmer ces bruits de guerre, on ne croirait pas que ce soient des Français qu'elle menace, et c'est ainsi que l'esprit de parti détruit tout sentiment généreux. A propos de sentiment, nous avons eu, hier matin, une petite dispute avec maman et

1. L'empereur arriva à Milan quelques jours plus tôt, le 18 floréal (8 mai), au lieu du 1er prairial (21 mai 1805).

quelques autres personnes, car vous savez bien qu'il faut un peu disputer : On parlait de l'amour de la patrie, et ma mère soutenait, en riant pourtant à moitié, qu'il n'existait pas d'amour de la patrie, que c'était un sentiment seulement beau en spéculation, et que, pour elle, elle préfèrerait toujours à tous les autres le pays où elle serait heureuse, quel qu'il fût. Madame de Vintimille[1] et moi, nous avons soutenu, en bonnes Françaises, l'amour du pays, et nous avons dit que nous partagions la gloire de la nation, quoiqu'il ne nous en revînt que peu de chose. Ma mère s'amusait à étaler la plus grande indifférence sur tous les beaux sentiments que nous professions, lorsque, tout à coup, Charles, qui s'amusait dans un coin, s'est levé, et, s'avançant vers sa grand'mère, il lui a dit avec un son de voix que je ne puis vous peindre : « Quoi! gaga, vous n'aimez pas votre patrie? » Et il s'est mis à fondre en larmes. Vous expliquer comment cette pensée lui a causé

1. Madame de Vintimille, née Lalive, amie de ma grand'mère, malgré une grande différence d'âge, était nièce de madame d'Houdetot, et fort liée avec MM. de Chateaubriand, Molé, Pasquier. Elle est morte sans enfants sous la Restauration. Elle passait pour une personne originale, ayant plus le *goût* de l'esprit que de l'esprit.

cette émotion, c'est ce que je ne sais pas, mais elle m'a fait plaisir, et je vous la soumets.

Hier au soir, je l'ai mené au spectacle, et j'ai été fort contente de la bonne mine qu'il a faite pendant la représentation de *la Caverne*, qui est entremêlée de coups de pistolet, et dont la dernière scène est un combat fort chaud. Le petit n'a pas donné le moindre signe d'effroi pendant le feu, sa petite figure était seulement un peu rouge, parce qu'il se faisait effort; mais il s'est fort bien tiré de cette épreuve.

A propos de spectacle, je vous ai parlé de la pièce de M. Chéron. Elle se soutient extrêmement; à la quatrième représentation, on a encore demandé l'auteur; faites bien valoir ce succès. Il y a deux jours que Regnault Saint-Jean-d'Angely disait que cette pièce était non seulement d'un homme de talent, mais encore d'un homme vertueux, qu'en effet M. Chéron était fort estimable, et que sa conduite dans la Révolution avait toujours été pure.

J'ai vu Maherault, que vos acteurs tourmentent pour des demandes de congé. Ils veulent venir à moi, mais je ne les reçois pas, parce que j'imagine que cela vous convient mieux. Je n'ai vu que ma-

dame Suin[1] dont la représentation a été fort brillante, et qui est venue me faire ses remerciements. J'ai trouvé qu'elle avait réellement de l'esprit, cette dame Suin ; elle m'a beaucoup parlé de la Comédie-Française, des agréments attachés à la place que vous avez : « Enfin, m'a-t-elle dit assez finement, madame, depuis que je suis à Paris, j'ai vu bien des ministres disgraciés, bien des personnes de la cour maltraitées, mais j'ai toujours vu les gentilshommes de la chambre dans les bonnes grâces, et ce ministère du plaisir qu'a M. de Rémusat est presque toujours un moyen de succès. » Au reste, je me suis fort bien tirée de la représentation de madame Suin : je n'y ai point été, et j'ai trouvé des curieux qui ont rempli ma loge, et payé ma part du bénéfice.

Mon ami, dans douze jours, j'irai m'établir à Sannois[2]. Demain, je verrai Lavalette pour tâcher d'obtenir, s'il est possible, une exception pour mes lettres, en disant que vous en recevez *souvent* pour

1. Madame Suin avait débuté à la Comédie-Française, en 1775, dans les premiers rôles, et elle a terminé sa carrière dans les *mères nobles* et les *confidentes tragiques*. Cette représentation dont il est ici question devait être sa représentation d'adieu. C'était une personne intelligente et très estimée.

2. Propriété fort connue de madame d'Houdetot.

les affaires de l'empereur, et que vous avez besoin que je vous réponde promptement. Si je ne puis rien obtenir, je prierai madame de Ségur de se charger de mes lettres, et je les enverrai sous le nom du grand maître. Je passerai le mois de mai à Sannois avec vos enfants ; cette petite campagne nous fera du bien, à tous trois. Si je vous y tenais, cher ami, rien ne manquerait à mes plaisirs ; mais, vous de moins, quelle différence! Aussi quelle folie de vous tant aimer, de vous tant regretter! Surtout quand, malgré vos belles promesses, vous ne pensez guère à moi, ou à aimer à me le dire. Voilà les hommes! Quand ils parlent, si on les croyait, ils sont tout amour, tout tendresse ; de près comme de loin, ils n'ont qu'une pensée, qu'un sentiment. Une pauvre femme ne fait pas tant de fracas ; mais, quand le temps de prouver ses sentiments arrive, quand l'absence commence, le méchant, au moment de la séparation, montre bien du regret, je crois même qu'il verse quelques larmes, mais ne vous y fiez pas! il part, s'amuse, pense de temps à autre à ce qu'il a laissé ; mais il n'écrit point, il ne sait pas ce qu'est le plaisir de voir arriver une lettre de ce qu'on aime, de lire son écriture sur l'adresse, de l'ouvrir, de la par-

courir avec délices, de la relire sans cesse; il dédaigne apparemment cette jouissance, tandis que la pauvre femme écrit et récrit sans cesse, qu'elle s'éveille avec la pensée sur laquelle elle s'est endormie, qu'elle n'a qu'une idée vers laquelle tout se rapporte, que sa journée est tout entière consacrée aux plus tendres souvenirs, aux plus douces espérances, et enfin qu'elle compte pour rien dans la vie le temps où elle est séparée de celui qu'elle aimera éternellement.

XIX.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, mardi, 3 floréal, an XIII
(24 avril 1805).

Mon ami, un des grands torts de l'absence, entre mille autres, c'est que le sentiment auquel on se livre en écrivant arrive presque toujours déplacé, à celui auquel il est adressé. Samedi matin, dans ma tristesse de votre silence, je me plaignais, et je vous grondais un peu en vous écrivant. A onze

heures, je vous écrivais mes plaintes; à midi, je les mettais à la poste, et, à trois heures, j'avais dans les mains les plus tendres témoignages de votre affection; une aimable et longue lettre datée de Milan, qui m'apprenait enfin votre heureuse arrivée. Il faut, cher ami, que vous excusiez cette petite injustice. Maintenant que je sais qu'il faut onze jours pour avoir de vos nouvelles, je ne les attendrai plus si tôt, mais vous me permettrez de passer mon temps à les souhaiter.

Avant de répondre à tous les intéressants détails que vous me donnez, par les tristes riens dont se compose ma vie, il faut que je vous dise combien je suis touchée de l'affection dont vous m'assurez d'une manière si tendre, que je suis heureuse d'être si vivement aimée, et que cette confiance que vous m'inspirez est un sentiment doux. Chaque mot que vous m'écrivez vient se graver dans mon cœur; il y arrive avec toute la force avec laquelle il sort du vôtre. Quelque vives que soient vos expressions, je les crois toutes vraies. Je me dis qu'en effet le bonheur n'est pour nous qu'ensemble, que j'ai besoin de votre présence, que la mienne vous est nécessaire, et que, dans ce moment, séparés et sans cesse occupés l'un de l'autre, nous

nous retrouverons dans quelques mois, sans avoir été un seul instant distraits d'un sentiment qui fait le bonheur de ma vie. Mon ami, crois à mon affection, à ma tendresse, comme je crois à la tienne. Ton absence, la privation où je suis, m'en font bien sentir toute l'étendue. Ces longs jours qui se passent sans toi, ces tristes nuits qui arrivent et qui disparaissent sans que je te retrouve; cette solitude du soir que je ne sais pas supporter quand je rentre dans ma chambre, ce cabinet où tu n'es plus, ce grand appartement fermé, et si triste et si solitaire, cette liberté entière où je me trouve, et dont je ne sais quel parti tirer, voilà, mon ami, tout ce qui ramène sans cesse ma pensée à toi, tandis que mille distractions doivent te détourner de la mienne. Je dis, je pense, je sens comme le pigeon de la Fontaine : *L'absence est le plus grand des maux*, et surtout pour celui qui reste.

Vous êtes bien aimable avec tous vos détails, et j'en ai bien senti tout le prix. J'ai été étonnée de ce que vous m'avez dit de la température : je vous croyais en pleine jouissance du printemps, et ces neiges et ce froid, à Turin, nous ont dérangés. Pendant ce temps, il faisait superbe ici; la semaine sainte a été un avant-goût du plus bel

été; mais il a cessé depuis huit jours, et le froid est revenu. Ainsi vont, mon ami, toutes les choses de la vie : un peu de beau temps, et puis revient le froid, qui dure plus que tout le reste. Rien de stable, rien qui dure, si ce n'est pourtant votre affection, et partant mon bonheur.

Si vous voulez des *pétoffes*, comme dit madame de Sévigné, je vous dirai que madame de Souza est enfin partie, fort affligée, parce que M. de Souza n'a pas voulu consentir à mener Charles de Flahault avec lui. Comme étranger, comme ambassadeur, il n'a pas jugé cela prudent. Nos amis sont tous désœuvrés, et ne savent plus où se nicher. Gallois n'a point encore paru, M. Leroi s'en va, Bertrand pleure d'un œil et rit de l'autre du départ de M. de Rumford, qui s'en est retourné à Munich, présider je ne sais quelle académie, et qui a laissé le champ libre à ces messieurs. L'abbé Morellet est, je crois, un peu épris de la princesse Élisa[1]. Elle a été pour lui d'une coquetterie fort aimable; elle lui a même recommandé de lui écrire. N'oubliez pas de parler de moi à cette princesse.

1. La princesse Élisa Bacciochi, grande-duchesse de Lucques, avait le goût des lettres, et vivait dans une société distinguée.



Nos amis Chéron sont partis, ne les oubliez pas; la pièce du mari a un succès qui va toujours croissant; faites-le valoir, si vous pouvez, et tâchez de lui faire avoir quelque place. On arrange les bois maintenant, on fait des vêneries, des capitaineries, enfin voyez, et ne vous ennuyez pas trop, monsieur, si je joins mes importunités à toutes celles dont vous êtes accablé.

Je ne sais si vous avez les journaux français; dans ce cas, vous aurez vu un détail fort circonstancié des manières tout aimables de l'empereur à Brienne[1]. Madame de Brienne en a la tête tournée de joie. Il est vrai qu'il est impossible de mettre plus de grâce qu'il n'en a mis dans cette visite. J'ai vu des lettres à M. de Damas qui sont pleines de récits de mots charmants; enfin, c'est une véritable coquetterie, et qui a fort bien réussi dans notre difficile société. Il a bien fallu que nos *sévères* convinssent de l'amabilité de notre souverain; et, maintenant, elles veulent bien lui accorder qu'il sait être aimable, lorsqu'il le veut, mais elles se

1. Madame de Brienne, nièce de l'archevêque de Sens, étai parente de la famille de Damas. L'empereur, voulant revoir l'école militaire où il avait été élevé, s'était arrêté au château de Brienne.

retranchent sur ce qu'il ne le veut pas toujours. Mon ami, quel beau traité je ferais sur la vanité humaine, et quels traits me fournirait toute cette société qui se prise tant! Il n'y a pas une femme que nous connaissons qui n'eût été transportée comme madame de Brienne; et elles sont toutes à rire de son enthousiasme.

Salembeni m'écrit qu'il y a à Milan des coquilles et des mosaïques. A l'égard de ces dernières, après votre départ, le général Caffarelli[1] m'a proposé de m'en faire faire, à Rome, une parure, en m'assurant que celle qu'il avait rapportée à sa femme, qui est très belle, ne lui coûtait pas plus de vingt-cinq louis. J'y ai consenti, en le priant de vous en parler. Veuillez bien, cher ami, lui demander la petite note que je lui ai donnée, et, si là-bas vous trouviez ce que je demande trop cher, je vous prie de retrancher de la parure par exemple le bandeau, et les bracelets. J'ai dit à l'impératrice, à Saint-Cloud, que le général Caffarelli se chargeait de

1. Le général Auguste Caffarelli, aide de camp de l'empereur, est mort pair de France, après 1830. C'était le plus jeune des cinq frères Caffarelli. L'aîné d'entre eux est mort, il y a peu d'années, conseiller général de la Haute-Garonne.

nous rapporter des mosaïques, à Alix et à moi ; elle m'a dit d'une manière fort aimable qu'elle s'en chargerait elle-même, ainsi vous pouvez *la consulter* sur le choix.

Adieu, puisqu'il faut finir toujours par ce triste mot. J'ai lu, aujourd'hui, un sermon de Massillon fort à mon usage sur la manière de supporter les afflictions de cette vie, et sur les grâces que nous devons rendre à Dieu, lorsqu'il veut éprouver notre foi par les chagrins qu'il nous envoie. Après cette lecture, il n'y a pas moyen de ne pas se soumettre à celui qui me cause cette séparation, mais je ne suis pas encore arrivée à la perfection. J'en gémis, mon bon ami, j'en souffre, et, quand la Providence a bien voulu vous désigner pour le compagnon de ma vie, je ne puis faire autre chose que de reconnaître sa bonté, et d'apprécier ses bienfaits.

XX.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, samedi, 7 floréal, an XIII
(27 avril 1805).

Mon ami, il faut que je vous conte une petite discussion que nous avons eue hier, ma mère, ma sœur et moi, et vous voudrez bien me dire franchement si j'ai eu raison. Nous étions, toutes trois, solitairement au coin de mon feu, causant, comme il nous arrive assez souvent ensemble, de nos maris, et parlant du mien, dont il faut bien parler, quand je suis pour quelque chose dans la conversation. Mérotte disait du mal de tous les hommes; Alix convenait de quelques vérités, puis exceptait son mari sous quelques rapports, et, moi, je vous défendais sur tous. Je veux bien me réserver le droit de vous gronder quelquefois à tort et à travers, mais je ne veux jamais qu'on vous accuse devant moi. Enfin, mon ami, nous sommes arrivées au grand chapitre si important, si rebattu, de la

fidélité conjugale, et on m'a demandé si je me fâcherais, dans le cas où là-bas, loin de moi, vous vous permettriez quelques-unes de ces distractions sur lesquelles les hommes se sont fait une vertu trop facile. Je ne vous dirai point ma réponse à présent, et vous ne la saurez qu'à votre retour; mais, après avoir expliqué mes opinions ou plutôt mes sentiments sur cet article, ma mère a paru tomber de son haut quand j'ai ajouté que je ne voulais pas, après tout, raisonner sur une supposition impossible, et que, trop sûre de votre cœur, de votre tendresse et de vos principes, j'étais certaine que mon souvenir se trouverait toujours entre la séduction et vous. Voilà ma mère de rire, ma sœur de se moquer, et moi de m'animer, de m'échauffer, de m'attendrir, comme il ne m'était jamais arrivé. En rassemblant tous mes motifs de sécurité, combien je me sentais heureuse de cette douce confiance! Avec quel plaisir je m'étendais sur vos sentiments, sur votre conduite qui l'ont gravée dans mon cœur! « Ce n'est assurément pas mes *charmes*, ce ne sont pas mes qualités qui fondent la certitude où je suis de sa fidélité, disais-je à ma mère; je suis bien loin de croire mériter de conserver aussi fidèlement un cœur; mais c'est de

lui-même, c'est de sa tendresse que je tire toutes mes preuves. Depuix dix ans, ai-je jamais eu la moindre occasion de douter de son affection, de craindre son refroidissement? N'ai-je pas vu, d'ailleurs, que son âme d'accord avec la mienne, et plus sensible que celle des hommes ordinaires, attachait, ainsi que moi, du prix à n'avoir été, depuis que nous nous connaissons, occupés que de nous seuls? Après des années d'une constance, dont il s'est trop plu à m'assurer pour que j'en doute un seul instant, croyez-vous qu'il ne résiste pas à la fantaisie d'un moment qui détruirait pour nous le plus grand charme de l'attachement qui nous lie? Quand je me vois, quand je m'examine, quand je suis forcée, en me rendant justice, de convenir avec moi-même que je ne pouvais me flatter d'inspirer un sentiment aussi durable et aussi vif, combien je dois alors me trouver liée fortement de mon côté! Mais, aussi, quand il sait le prix que j'attache à cette affection *unique*, quand cette importance que j'y mets est son ouvrage, et le résultat de tout ce qu'il m'a dit, comment pourrait-il se déterminer à détruire ce que vous appelez *mes illusions?* Non, non, cela n'est pas possible. » En répétant ces *non*, cher ami, je pleurais, j'étais si

émue, que ma mère avait cessé de plaisanter ; elle ne me répondait pas, et ses yeux semblaient me dire : « Si ce que vous dites est vrai, conservez ces biens si rares. » Eh ! sans doute, il est rare ; sans doute, je dois sans cesse remercier le ciel d'avoir uni ma vie à la sienne. Oh ! mon ami, si quelquefois trop habituée à ce bonheur que tu répands sur tous mes jours, et dont je sens tout le prix, à présent que j'en suis privée, si je le laisse échapper sans que mes actions, mes discours, mes yeux ne te témoignent pas la reconnaissance qu'il m'inspire, excuse-moi, et ne doute jamais pourtant de ma tendresse. Reconnais, à cette bizarrerie, l'inconséquence humaine qui, trop souvent, néglige le bien dont elle est sûre. Va, l'état où me met ton absence te venge assez de ces froideurs que tu me reproches quelquefois, et cette mélancolie qu'elle m'inspire augmente sans cesse.

Je n'ai de plaisir qu'à t'écrire ; hier, un petit accident arrivé à mon doigt m'a empêchée de causer avec toi ; aujourd'hui, je souffre moins, et je reprends ma plume. Ce paquet-ci ne partira pourtant qu'après-demain, mais de cette manière je t'écris tous les jours un peu, et c'est ma plus douce jouissance loin de toi. Quel bonheur quand

je te reverrai! Mais quel long temps à passer encore! Conçois-tu bien ce qu'éprouvera ton amie, lorsqu'elle verra commencer le jour qui te doit ramener vers elle? qu'elle parlera à ton courrier, que, bientôt après, le bruit de ta voiture lui annoncera ta présence, qu'elle entendra ta voix demander ta Clary et tes enfants... Eh bien, ne voilà-t-il pas que je pleure, en écrivant? Mon ami, il faut que je te quitte un moment, car c'est une vraie déraison que cet excès d'attendrissement; aussi bien, voilà madame Talhouët qui entre, et qui me charge de mettre au bas de cette grande page d'écriture qu'elle vous souhaite beaucoup de plaisir, et un prompt retour.

Ce dimanche 8 floréal.

Je viens de lire les Mémoires sur la Régence, par Marmontel. Peut-être aurez-vous là-bas cet ouvrage, qui me semble bien écrit, mais qui me paraît mal fait. Je suis tout à fait choquée de la manière dont il juge Louis XIV. Il parle de lui avec une extrême sévérité, qui fait contraste avec son extrême indulgence pour le régent. Si vous lisez ces deux volumes, je vous recommande ce qu'il

cite de Saint-Simon, à propos du lit de justice qui fut tenu pour retirer l'éducation de Louis XV au duc du Maine, et pour faire reprendre aux pairs le pas sur les légitimés. La joie vraiment cruelle que ce duc éprouve, non seulement après cette victoire, mais à voir la tristesse et l'abattement du parti vaincu, l'ivresse de vanité qu'il avoue avoir senti, toutes ces passions vraiment honteuses qu'enfante l'orgueil des hommes, tout cela m'a tellement déplu, que je me suis sentie dégrisée de cette ambition qui veut tout envahir. Mon ami, loin de nous ces jouissances qui nous font heureux aux dépens des autres ! Nous serons heureux, je l'espère, à meilleur marché, et sans qu'il en coûte de larmes à personne.

M. de Salembeni m'écrit que vous souffrez un peu de la goutte; cela et votre silence m'inquiètent; de si loin, tout se grossit, et je sens que, malgré ma raison, mon cœur s'inquiète peut-être plus qu'il ne faudrait. Madame Devaines, qui est venue me voir hier, dit que l'amour conjugal me rend bien ennuyeuse; mais elle conclut aussi qu'il faut que vous soyez bien aimable pour être tant aimé. Elle a mis hier sa belle-fille dans le monde, et elle paraissait assez fière d'être si belle,

et de mener une si laide personne[1]. Son fils vient me voir souvent; il est raisonnable et bon. En prenant son parti sur mille petites manières qui ne font tort à personne, on trouve, après, un esprit raisonnable qui me plaît assez. D'ailleurs, il me trouve assez à son gré, et, de plus, il vous aime de toute son âme. Je ne tiens jamais contre ce dernier sentiment, cher ami, et toute personne qui sait bien vous apprécier a des droits sur mon cœur.

Adieu, mon bon ami, adieu; je vais aller faire quelques visites, parce que je pars dans huit jours, et qu'il faut prendre congé de tout le monde. Après cela, je me tiendrai à Sannois tout le mois de mai, et j'y retrouverai encore, si je veux m'en donner la peine, de bien doux souvenirs, et peut-être quelques justes regrets.

Voilà, cher ami, une lettre pour l'impératrice que je désirerais qui lui fût remise dès que vous la recevrez, et plusieurs jours avant celle que vous donnera Corvisart; cette dernière est sans date, et vous en êtes le maître.

1. La première femme de M. Devaines, mademoiselle Malherbe, passait pour laide.

XXI.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, mercredi 11 floréal, an XIII
(1er mai 1805).

Je vous dirai, cher ami, qu'avant-hier matin, j'ai été pour la première fois de ma vie assister à une séance de l'abbé Sicard avec ses élèves. Vous savez que j'ai quelque disposition à aimer un peu ce que vous appelez *un galimatias.* Aussi ai-je pris grand plaisir à l'écouter; quoique le discours dans lequel il nous a développé tout son système d'enseignement ait duré plus de quatre heures. J'ai été fort contente de sa netteté, et assez aussi de mon intelligence qui n'a pas mal suivi sa métaphysique. Après cet exposé, il a fait venir Massieu et un autre de ses élèves, qui ont exécuté devant nous une partie des choses qu'il nous avait expliquées d'abord. J'ai été frappée d'une vérité que Sicard nous a très finement démontrée : c'est que, si les sourds-muets n'ont pas la même quantité

d'idées que nous, il est plusieurs sujets sur lesquels, la première étant parvenue à leur intelligence, toutes celles qui en dérivent doivent être dans leur imagination beaucoup plus nombreuses que les nôtres. Par exemple, après qu'il leur a fait entendre l'action de voir, regarder n'était autre chose que voir *deux* fois, fixer *trois*, considérer *quatre*, et ainsi de suite. Au moment où les expressions de la langue finissent, la pensée a encore une sorte de moyen décimal, si je puis m'exprimer ainsi, qui se multiplie à l'infini. J'ai été aussi fort contente de la manière dont il apprend à conjuguer les verbes, qu'il débarrasse tout à fait des auxiliaires, auxquels, en effet, le sourd-muet n'entendrait pas un mot; car, quel moyen de lui faire saisir la différence de *j'ai*, tout simple, et de *j'ai été?*

Après quatre heures et demie de séance, ma pauvre tête, forcée à une attention suivie pendant ce temps, a payé cher son plaisir et sa peine, car je suis rentrée chez moi avec la plus violente migraine que j'aie eue de ma vie. L'extrême chaleur qu'il faisait dans la salle de la séance, beaucoup trop petite pour la quantité de monde, y contribuait aussi; et il me fallut coucher tout le jour, au grand ennui de Mérotte, qui m'a grondée de ce plaisir

spirituel, beaucoup trop fort apparemment pour mon pauvre cerveau. Aujourd'hui que je suis bien remise de cette fatigue, je sens que je serais bien aise d'en essayer encore une fois, et, à votre retour, je veux essayer de vous y introduire, parce que vous m'expliquerez beaucoup de choses. Car enfin, mon ami, mon esprit a besoin de vous, comme mon cœur, et vous êtes nécessaire à toutes mes jouissances. J'ai été surprise de ne pas voir à l'abbé Sicard la croix de la Légion d'honneur. Les soins respectables auxquels il a consacré sa vie ne lui mériteraient-ils pas cette récompense?

On parle ici beaucoup de cette flotte de Toulon, du bonheur avec lequel le ciel favorise tous les projets dictés par l'empereur, et de la maladresse avec laquelle les Anglais nous laissent toujours passer entre leurs jambes. Cette nouvelle fait parler diversement. On espère généralement que le succès de ces deux sorties doit imposer au gouvernement anglais, et donner quelque espérance de paix. Quelques politiques, sombres ou mécontents, prétendent que les Anglais ne nous laissent rassembler que pour nous attaquer en pleine mer; mais, en général, on est content, et on espère. Pour moi, vous jugez que mon amour

du pays, et ma haine contre l'Angleterre doivent également jouir de cet heureux début, et je vous avoue que j'ai pris un petit air un peu insolent vis-à-vis de certains anglomanes que vous connaissez.

Je suis très pauvre en caquets de société. Cette saison ne rend guère, et tout le monde part. Je ne vous apprendrai que des mariages ou des grossesses; par exemple, Alexandre Laborde épouse madame de Gilbert[1]. Cette jolie femme est veuve de M. de Gilbert, que vous avez vu chez madame de Vannoise[2]. Après cela, madame Juste[3] est grosse. Ce qui fait plus de bruit dans le quartier, c'est la grossesse de madame de Lamoignon[4]. M. Molé

1. Madame de Laborde, morte en 1855, était mademoiselle Sabathier de Cabre. C'était une belle, grande et aimable personne, d'un esprit agréable. Son fils, Léon de Laborde, a été député, membre de l'Institut, directeur des Archives.

2. Madame de Vannoise, née Parseval-Deschênes, était notre cousine. Elle passait pour une personne distinguée. Mariée à un gentilhomme de province peu agréable, elle avait divorcé, et on l'aimait assez dans la famille. Sa fille Constance est devenue plus tard madame de Villeblanche. Les deux fils de madame de Vannoise ont été au service. L'un est mort dans la campagne de Russie.

3. Madame Juste de Noailles était fille d'Archambauld de Périgord, frère de M. de Talleyrand.

4. Madame Christian de Lamoignon était sœur de M. Molé, qui n'avait pas alors d'enfants. Elle s'est retirée du monde de

est, dit-on, fort attristé de ce qu'il est le seul sur qui la Provideuce n'étende pas sa clémence. M. de Ségur[1], le frère du grand maître, se meurt tout à fait, et vraisemblablement ce dernier ne le retrouvera pas vivant. Voilà, en peu de lignes, toute la vie, voilà comment elle commence et à quoi elle aboutit. Quel beau champ pour faire intervenir ici un petit traité de morale dont je vous ferai grâce pourtant, parce que, comme dit notre ami la Bruyère, on a tout dit.

Dites à madame Savary[2] que je recommande souvent à Bigot ses deux petites, et qu'elles vont fort bien. Il est très inquiet de la fille de madame Davout[3], qui ne se porte pas bien, et qu'il soigne extrêmement.

Adieu, cher bon ami; je vous quitte, ou plutôt je quitte cette lettre, qui va courir après vous. Que vous dirai-je plus? Non, je ne dirai rien, rien du tout, il est encore trop tôt pour tant radoter.

bonne heure, par uite de sa mauvaise santé. Elle n'a eu qu'une fille, laquelle a épousé M. Adolphe de Ségur, second fils d'Octave de Ségur.

1. Le frère du grand maître des cérémonies était le vicomte de Ségur, homme d'esprit qui a fait de jolis vaudevilles.

2. Madame Savary, duchesse de Rovigo, née Fandous.

3. Madame Davout était la première femme du maréchal Davout, prince d'Eckmülh.

XXII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, jeudi 12 floréal, an XIII
(2 mai 1805).

Bonjour, mon cher ami! c'est en m'éveillant que je vais causer avec vous, sans autre fonds de conversation que mes radotages ordinaires. Je vois tout autour de moi des gens qui vont aller vous voir, sans autre intérêt que celui de quelque devoir ou de curiosité, et moi, me voilà restant toujours, quoique tous mes désirs m'appellent sans cesse vers vous. Hier, M. de Cetto a pris la peine de passer chez moi pour me demander mes commissions; aujourd'hui, M. de Dalberg[1] part; enfin tout le monde s'en va, et Paris est assez désert pour qu'on s'en aperçoive dans les rues, surtout quand le souvenir est encore frappé de cette foule que le couronnement y avait attirée cet hiver. Il est ici fort question des flottes. Nous avons appris un nouveau succès : c'est l'entrée de notre escadre,

1. M. de Dalberg, plus tard duc de Dalberg, est mort pair de France.

unie à celle des Espagnols, dans le port de Lisbonne, et l'embargo mis sur toutes les marchanchandises anglaises qui s'y trouvent; il y a ici des gageures pour la paix. On trouve qu'elle arrangerait tout le monde, et qu'elle ornerait bien le nouveau couronnement. Le ciel et l'empereur savent ce qui en sera, et, moi, je m'en rapporte à l'un et à l'autre.

Vous entendrez sûrement parler, à l'arrivée de l'empereur, de la manière dont il a été généralement reçu partout. J'ai vu hier M. de Neny[1] qui avait dîné avec des habitants de Semur, encore tout pleins de la grâce avec laquelle il s'est montré dans cette petite ville, qui, par sa position loin de la grande route, et son peu d'importance, ne s'est jamais crue digne d'attirer l'attention d'aucun gouvernement. L'empereur a employé près d'une heure à entretenir les chefs des habitants de ce qu'on pouvait faire d'eux et de leur territoire, des avantages à tirer de leur situation. Enfin, ils sont restés confondus et fiers des moyens inconnus qui leur étaient découverts.

1. Je trouve dans une note de mon père les lignes suivantes . « M. de Neny était un étranger qui avait beaucoup voyagé. Il était complimenteur, instruit, ennuyeux et asthmatique. »

Après, avec ce sourire que nous lui connaissons, il a ravi tout ceux qui l'ont vu, il a soigné chaque autorité, il a été aimable pour le maire, gracieux et gai, enfin la ville de Semur est dans l'ivresse, et n'oubliera de longtemps cette visite. Une circonstance assez remarquable, c'est que cette ville, trop peu considérable pour attirer un souverain dans ses murs, n'avait jamais reçu aucun des siens, et que, depuis César, aucun homme remarquable n'y avait paru.

Vous savez mon faible pour Louis XIV? Les Mémoires de Marmontel m'ont donné envie de lire ceux de Saint-Simon, qui me font plaisir, quoiqu'il soit bien sévère pour les défauts de son maître, et passionné dans presque toutes ses opinions. Malgré tous les maux qui ont terminé ce règne, la grandeur de ce siècle imposera toujours, et il donne un assez beau relief au nom français pour qu'on puisse être fier de le porter. Je retrouve ce sentiment en pensant au siècle qui s'ouvre dans ce moment, et aux grands événements qui ont précédé. Quelque violents qu'aient été les coups de la Révolution, quelques plaies qu'ils aient ouvertes, et quelque trace douloureuse qu'elle ait laissée de son passage, je crois, mais je n'oserais

le dire qu'à vous, que toute cette époque, après que le temps écoulé l'aura mise à son véritable point de vue, imposera aussi à la postérité, et qu'elle reculera et élévera encore la gloire du nom français. Je pense à l'effet que produirait cette opinion sur l'esprit de certaines gens, si je m'avisais de la mettre au jour. Mais ce n'est pas à ceux dont le cœur, et peut-être encore plus la vanité, ont souffert, que je l'adresserais. Elle aurait l'air d'être inspirée par un intérêt qui n'est pas en vérité celui qui m'anime, et j'espère que je ne me trompe pas, mais je sens que j'aurais encore cette opinion, quand même ma destinée ne m'aurait pas appelée à profiter des nouveaux événements.

Cette espèce de profession de foi que je vous fais vous prouvera qu'en vous écrivant je ne fais que penser tout haut. Je vous dirai qu'elle est la suite de certaines altercations que j'ai eues hier avec des personnes qu'un peu de mécontentement, de vanité, rend quelquefois injustes, et que vous reconnaîtrez, peut-être, à ce trait. J'ai reconnu dans cette discussion, comme dans quelques autres, que c'est surtout dans les temps de partis que la raison n'est pas soufferte; car, pour cette fois, sans tirer à conséquence, je me renfermais dans les bornes

de la plus sage modération, et je me suis trouvée battue et atterrée par une foule d'expressions si vives et si animées, que je n'ai pu me défendre, quoique, en vérité, j'eusse toute raison. Lorsqu'on oppose des sentiments aux opinions, vrais ou faux, les premiers ont toujours l'avantage, et c'est ce qui arrive dans des temps comme ceux-ci.

XXIII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, lundi 16 floréal, an XIII
(6 mai 1805).

Je pars demain pour Sannois, mon cher ami, et, ce soir, avant de me coucher, je veux vous dire adieu. Ma mère a pris les devants aujourd'hui avec le petit, et, moi, j'irai le rejoindre demain accompagnée de *mon fils*, que je vais faire courir et promener afin que vous le trouviez à votre retour grandi et encore embelli. Je ne sais pourquoi je me suis mis en tête que ce retour tant désiré sera dans le mois de juin. On bourdonne autour de

moi que le voyage sera moins long qu'on ne l'avait pensé; je me laisse aller volontiers à cette douce espérance, Dieu sait de quel prix elle est pour moi !

Je passe pour le moment les amusants détails que vous me donnez sur les théâtres italiens pour dire avec vous : *Tenons à nous*, et pour répondre par un assez long détail sur ce que vous me dites de Charles et de son instruction. Il faut que je commence par vous avouer, cher ami, que notre fils vient d'être un peu malade, mais il est si bien aujourd'hui, que, pour faire nos adieux à Paris, nous avons été ce soir nous amuser, lui et moi, au *Barbier de Séville*, qu'il désirait vivement voir.

Je n'ai point été inquiète, mon ami. Malheureusement j'ai trop l'habitude de ces sortes d'incommodités; mais j'ai été un peu tourmentée par les conseils de tous ceux qui m'ont fait acheter leur intérêt, par l'ennui de m'accabler de leurs avis. Tout le monde s'est réuni pour me répéter que cet enfant travaillait trop, et qu'il fallait encore sacrifier, pendant quelques années, son instruction à sa santé; que, puisque Bigot[1] pensait quelquefois

1. Médecin ordinaire de la famille.

que ces accidents tenaient au cerveau, il fallait ménager ce même cerveau; que cette croissance extrême du corps devait le fatiguer, et que cet épuisement moral et physique, ou plutôt cet exercice, l'usait et l'affaiblissait. Dans les premiers moments, j'ai pleuré de toute mon âme, de dépit et de chagrin, et je souffrais de la pensée que les soins que je donne si exactement à mon fils pouvaient être la cause de son mal. Je ne me rassurais point contre les discours des autres, quoiqu'en calculant le travail de Charles, je fusse loin de le trouver excessif. Halma lui-même, qui est frappé de son application, de sa facilité à se soumettre au travail, et de son intelligence, veut qu'on l'arête au lieu de le pousser. Il m'a fait ma leçon pour la campagne; il voulait d'abord qu'on laissât tout là, et qu'il s'y occupât seulement à courir. Mais je m'y suis opposée, parce qu'un mois entier d'oisiveté aurait détruit l'ouvrage de plusieurs années, et que je ne puis imaginer qu'un peu de travail nuise à la santé d'un enfant. J'ai promis de ne pas le faire travailler longtemps, de me contenter de le ramener sachant ce qu'il a appris, et rien de plus. Quand je vous reverrai, mon ami, nous causerons amplement de cet aimable petit,

qui me rendrait, il est vrai, trop heureuse, s'il ne me donnait pas cette sorte d'inquiétude. Bigot dit et répète que son tempérament se fortifiera, qu'il est au fond très bon, et que ces légers accidents ne l'empêcheront pas d'être à vingt ans un très bel homme. La vérité est qu'il grandit trop, et que je suis convaincue qu'à votre retour vous en serez frappé.

XXIV.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Sannois, mardi 17 floréal, an XIII
(7 mai 1805).

Il est juste, mon ami, que je commence par la santé de Charles. Il est à Sannois depuis hier; et, dans ce moment, il saute de si bon cœur sous mes fenêtres, que je voudrais pouvoir vous transporter un instant à ma place, afin que vous ne conserviez aucune inquiétude. Le temps est superbe depuis trois jours seulement, et cet enfant retrouve ses couleurs et ses forces avec le soleil, ainsi que toutes les autres productions de la nature, dont il n'est pas le plus médiocre ouvrage.

Vous sentez bien que, de l'humeur dont je me trouve, je ne suis pas revenue dans cette chère vallée sans émotion. Hier, en faisant route avec mon fils, qui s'amusait assez de la conversation d'Augustine[1] pour me laisser la liberté de rêver, je me suis plu à repasser toute ma vie, dont la seule moitié, dont je conserve le souvenir, a été si délicieusement remplie par les sentiments que tu m'as inspirés. Je songeais à tout ce que j'éprouvais, le jour où je fis cette même route pour venir habiter Saint-Gratien, la première fois. Vivement peinée sans doute de la séparation où cet exil nous condamnait, affligée de nos malheurs présents, inquiète sur notre sort futur, cependant je sentais au fond de mon cœur se mêler à tous les sentiments un secret mouvement de joie, en songeant que mes jours allaient s'écouler près de toi. Mon cœur prévoyait, dès lors, l'intimité où la solitude et le malheur allaient nous engager. Je me rappelle que le cœur me battait en me disant : « Demain et tous les autres jours, et pendant des années peut-être nous serons ensemble ! » Cependant j'étais sans projets. A l'âge que j'avais alors, on n'a pas besoin de

1. Femme de chambre.

plan arrêté pour concevoir un avenir heureux; mais, quoique je fusse encore bien éloignée d'arrêter ma pensée sur le nœud qui nous a unis depuis, dès ce moment je t'aimais, sans être ni embarrassée ni repentante de mon amour. Je ne sais quel pressentiment secret le légitimait à mes yeux. Enfin, il me semblait, dès lors, qu'en te donnant mon affection, c'était te donner ton bien. Mon ami, quelle différence pour moi, si tu ne nous avais pas suivis à cette époque! Combien cet exil, qui m'affligeait sans me déplaire, m'eût, dans ce cas, paru long et pénible! Peut-être je ne t'aurais plus revu, et je dois à ces premiers malheurs le destin de ma vie entière. Hier, en repassant à Saint-Gratien, je cherchais avec soin à reconnaître les lieux, où tu m'as fait éprouver souvent de bien douces émotions, sans t'en douter quelquefois. Mon ami, à quel point le souvenir de ce qui nous a fortement touché le cœur est en possession de nous émouvoir encore! Dix ans se sont passés, et ma mémoire fidèle a conservé toutes ces impressions. Je t'étonnerais par le récit de tous les détails. Je suis bien sûre que ton amitié, toute tendre qu'elle est, a oublié la plupart des choses qui sont encore si présentes à

mon cœur. Je ne m'en plains, ni ne vous en gronde. Vous avez, cher ami, plus d'une fois peut-être, éprouvé ces sortes de jouissances, même avant d'avoir songé au bonheur de ma vie; mais moi, moi, je n'ai jamais aimé que toi, pensé qu'à toi, et tu entres dans le souvenir de tous les jours de mon existence que je puis commencer à compter.

Quel charme ce pays a pour moi, cher ami, et que j'ai de plaisir à y passer quelque temps! Dans toute autre campagne, j'aurais joui du plaisir de mon fils; mais, ici, mon cœur trouve aussi son compte. Je n'y pense pas plus à toi, c'est impossible, mais du moins les lieux, les champs, semblent répondre à ma pensée, et te retracer sans cesse à mon imagination. J'ai, de plus, le plaisir de parler de toi tout à mon aise, et d'y trouver des cœurs qui m'entendent. Madame d'Houdetot t'aime et t'apprécie; elle me répond bien aussi, de même que nos amis Chéron qui veulent que je te parle d'eux.

Madame de Lalive-Fezensac[1] et M. de Neny

1. Madame de Lalive, mère de mesdames de Vintimille et de Fezensac.

sont venus dîner ici; nous avons causé, même un peu disputé, car c'est là le bon, et nous nous sommes amusés. On a parlé beaucoup des *Templiers*, qui vont se donner vendredi[1]. Avant mon départ, j'ai été à la dernière répétition, et je vous dirai que j'ai trouvé de grandes beautés dans cet ouvrage, de grands et nobles caractères, un beau style bien soutenu, un dialogue serré, et bien à l'effet, des personnages bien tracés, un Philippe le Bel point trop odieux, ni trop faible, et un Jacques Molay, ferme et vertueux, sans arrogance. Je serais étonnée que cela n'eût pas un grand succès, et c'est un ouvrage qui, de plus, doit plaire à l'empereur. J'y ai trouvé plus d'intérêt que je ne m'y attendais, et, malgré la froideur et le désordre d'une répétition faite en plein jour, ou plutôt dans l'obscurité, sans pompe, le cahier en main, et entremêlée de tous les bavardages de ces héros en déshabillé, j'ai été souvent émue, et, un moment, jusqu'aux larmes.

Zéphirine[2] est enfin accouchée d'un garçon qui

1. La tragédie des *Templiers*, par Raynouard, allait obtenir un grand succès quelques jours plus tard.

2. Zéphirine était madame de Vogué, plus tard madame de

rend toute sa famille la plus heureuse du monde. J'ai été bien touchée de la tendre reconnaissance que m'a montrée madame de Damas en m'apprenant cette heureuse nouvelle. Elle était toute en larmes, et répétait sans cesse : « C'est à vous que je le dois! » avec l'accent le plus aimable. Elle est déjà toute grand'mère, occupée de ce maillot, qui est au reste assez joli. Je vous jure que l'univers est concentré pour elle dans l'intérieur de la maison. Le bonheur est le meilleur calmant pour les passions violentes. Il a été question d'elle encore à Brienne, et avec une chaleur qui m'inquiète, et qu'elle ne mérite plus d'exciter. Elle veut que vous parliez d'elle à l'impératrice, et que vous lui disiez que sa première pensée, après la délivrance de sa fille, a été pour celle dont l'inépuisable bonté ne l'a jamais abandonnée.

Adieu, cher ami, le jour me fuit, et le papier va me manquer. Adieu donc, je t'embrasse ou je vous embrasse, car je remarque que mes lettres sont un vrai salmis de *tu* et de *vous*. Quand je cause tout simplement, une certaine convenance me fait dire *vous;* mais, quand le cœur

Chastellux. Sa mère, madame de Damas, a été exilée par l'empereur. V. les *Mémoires*, chap. XI.

s'en mêle, alors le *tu* arrive sans que j'y pense. Prends tout cela comme tu voudras, car cette manière me plaît assez, et je garderai ce désordre à la condition que tu me tutoyeras toujours dans tes lettres. Adieu, je n'y vois plus, et je vous salue. Tu sais si je t'aime.

XXV.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Sannois, mercredi 18 floréal, an XIII
(8 mai 1805).

Mon ami, je viens vous dire un petit bonsoir cette après-dînée. Ceci n'est que de provision, car cette lettre ne partira que demain au soir; mais, enfin, il ne sera pas dit que j'aurai passé la journée entière sans vous témoigner qu'aujourd'hui comme hier, comme demain, j'ai pensé à mon ami, et trouvé plaisir à le lui dire. Que j'ai de chagrin de ne pas vous voir témoin du bonheur que vos enfants trouvent à la campagne! Comme vous parta-

geriez avec moi leurs amusements et leur joie. Ils ressemblent l'un et l'autre à de jeunes plantes qui ont été privées longtemps de la clarté du soleil, et qui se raniment et se colorent à la douce chaleur de ses rayons. Quel bien cela leur fait, et comme ils sont contents ! Mon ami, en les voyant, je regrette bien vivement de n'avoir aucun moyen de leur faire passer ainsi toute la belle saison aux champs ; je tourne et retourne dans ma tête mille plans qui, malheureusement, sont bien difficiles à exécuter, et, fortune à part, ce qui est cependant la pierre d'achoppement à tous les projets, je ne vois pas comment nous pourrions allier les devoirs de nos places, et les jouissances de ces chers enfants, à moins cependant que nous ne trouvassions du côté de Saint-Cloud quelque petite chaumière où nous pussions les déposer. Quand je songe à tout cela, je tourne de tristes regards vers Saint-Gratien, que je n'ai pas assez regretté, et dont le souvenir m'est pourtant si cher. Cette jolie habitation qui a vu les premiers pas de mon Charles, où j'ai passé les plus doux moments de ma vie, se peut-il que nous ne la revoyions jamais ! Je ne sais pourquoi je ne puis me défaire de l'idée que quelque petit coin de terre de cette vallée nous appar-

tiendra un jour encore, et, maintenant que je n'y suis que passagèrement, je ne puis m'y regarder comme étrangère. Je le sens, jamais, quel que soit mon avenir, cette jolie vallée ne me sera indifférente; j'y reviendrai tant que je pourrai, et, si le ciel le permet, j'y vieillirai près de toi.

Ne croyez pas, mon ami, que Charles perde ici son temps; je le fais travailler, mais je le ménage pourtant, parce que tout le monde me le recommande. Halma m'a fort engagée à ne pas le presser. Il lui trouve une tête bien organisée, il m'assure qu'il se fait fort de lui apprendre le grec et le latin tout à fait à fond. Mais il croit qu'il faut arrêter son intelligence plutôt que la presser, et il m'a positivement interdit de lui faire faire autre chose, ici, que de repasser ce qu'il sait. Conséquemment, je me borne à lui faire apprendre un verbe latin par jour, à étudier de petites phrases latines qu'Halma veut qu'il sache par cœur, et décliner, en écrivant, un substantif en grec et en latin. Hier, M. Chéron a été le promener avec les enfants et il est revenu étonné de la manière dont Charles était avancé sur la grammaire latine. Il l'avait questionné assez sévèrement, m'a-t-il dit, et le petit a répondu à tout. D'après cela, et ce que j'ai

cru remarquer de mon côté, la méthode d'Halma me semble bonne. Il ne passe pas à autre chose jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'on l'ait entendu. L'enfant ne se fatigue point, sa leçon ne l'ennuie pas. Ce matin, il est venu de lui-même me dire qu'il était l'heure de la prendre, et, quelque temps qu'elle se prolonge, il semble plutôt s'en amuser. Mon ami, cultivons mais ménageons ces heureuses dispositions. Il est si jeune! Fortifions, avant tout, sa santé. A votre retour, il faudra que nous nous occupions sérieusement de lui faire faire plus d'exercice chaque jour. Il est peut-être trop développé pour son âge, et surtout trop grand. Vous serez frappé de sa croissance, car moi-même qui le vois sans cesse, je la remarque, et un travail moral trop fort, joint à cet accroissement, serait trop de fatigue à la fois pour sa nature. Le ciel nous conserve cet aimable et cher enfant! Il fait, avec vous, tout le bonheur de ma vie.

Ce jeudi matin.

La vie que nous menons ici me plaît, et me convient sous tous les rapports; le corps s'y agite peu et c'est l'esprit qui se charge de l'exercice. Nous

sommes peu nombreux, *mais choisis;* la conversation est toujours soutenue et souvent animée, et les sujets ne sont point du tout des bagatelles. Il y a régulièrement une dispute par jour, dont madame Chéron fait les principaux frais, que ma mère excite, et que, moi, je soutiens. Avant-hier, c'était sur le mérite de l'ancienne Académie prise avant la Révolution, comparée à celle-ci, où nous ne trouvons pas de grands désavantages. Hier, c'était bien plus important encore : la supériorité d'Alexandre sur César. Nous voilà, quittant les ouvrages de nos littérateurs modernes, pour lire Plutarque, et le morceau de Montesquieu sur Alexandre. Madame Chéron, qui n'aime pas les conquérants, veut que celui-là ne soit qu'un fou heureux, et nous de nous récrier, de parler d'Alexandre, de l'*Iliade,* des pleurs versés par les Perses à sa mort, etc. Ce matin, le curé de Sannois s'avise de dire que M. de Bonald vient de faire paraître un ouvrage qui prouve authentiquement l'existence de la langue innée, et qui renverse le système de l'abbé de Condillac. Aussitôt, nous nous réunissons contre lui, une discusion de controverse s'élève, nous voilà tous dans la métaphysique la plus profonde. C'est à

qui dira le plus de raisons; nous crions tous, pour prouver qu'on peut penser sans parler. Madame d'Houdetot essaye, en vain, de faire entendre sa voix; le ménage Chéron crie, pour cette fois, à l'unisson; le déjeuner est oublié, le curé sent qu'il va être accablé; mais, en habile homme, il conserve sa meilleure arme pour le moment où il se voit forcé, et nous accable tous, en disant que l'Église veut qu'on croie comme il dit. Alors chacun se tait, en murmurant entre ses dents de ne pouvoir répondre; on se glisse furtivement quelques mots à l'oreille qu'on n'oserait plus risquer, et le curé, maître du champ de bataille, se promène en long et en large, tout fier d'avoir imposé silence à la logique un peu trop hardie de la nièce de l'abbé Morellet[1].

1. La nièce de l'abbé Morellet était mademoiselle Belzi, qui avait épousé M. Chéron.

XXVI.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Sannois, samedi 21 floréal, an XIII
(11 mai 1805).

C'est vraiment une maladie que cette manie d'écrire sans cesse et sans fin, sans avoir rien à mander. C'est folie de trouver du plaisir à redire la même chose, bien souvent de la même manière, et de croire, de plus, que cette répétition continuelle va donner du plaisir à une personne bien occupée, bien affairée, qui est à deux cents lieues, et entourée d'objets nouveaux, et d'occasions de distractions. Quelque déraisonnable que soit cette infirmité, et quelque déterminée que je sois à n'en pas guérir, pendant un mois encore, il suffit cependant; mon ami, d'un seul mot de vous pour la faire finir. Quand vous m'aurez dit que ce bavardage vous importune, ce que, je vous en avertis, je ne croirai pas tout de suite, je me tairai, et je vous attendrai en silence. Jusque-là, je continuerai, pour mon plaisir, à vous dire tous ces riens qui

composent ma journée, et il faudra que vous vous déterminiez à lire trois fois par semaine, que je me lève, je dîne, et me couche, sans jamais faire autre chose qu'un peu de causerie entre tout cela.

Le printemps est ici fort pluvieux. Je ne sais où vous en êtes là-bas. Hors quelques beaux jours qui apparaissent de temps en temps, il fait froid et humide. J'espère que vous êtes mieux traité à Milan, quoique je voie que vous ne profitez pas beaucoup de la belle saison, qui vous permettrait de courir un peu. M. Salembeni m'écrit que vous n'êtes pas assez curieux. Il regrette ces belles îles Borromées, où vous devriez bien aller faire quelques petites courses; il me parle du dôme de la cathédrale, où vous n'êtes pas seulement monté. Eh! que faites-vous donc, cher ami, tout le jour, et comment n'avez-vous pas employé le long séjour que vous avez fait sans l'empereur?

Je conçois le plaisir que vous aurez à le revoir, et le désir que vous en aurez éprouvé. Pour moi, malgré le bien que le repos et l'oisiveté font à ma santé, je souhaite ici son retour, qui me rende à toutes les agitations, si je puis m'exprimer ainsi, que cause, en fatiguant quelquefois, mais en intéressant toujours, la présence d'un grand homme.

En attendant, nous lisons ici la vie du seul homme qui puisse, je crois, lui être comparé, et vous ne vous figurerez jamais assez quels points de rapprochement je saisis continuellement entre lui et Alexandre, non seulement dans les grands calculs politiques, et les qualités importantes, mais encore dans les habitudes journalières de la vie, et toutes ces petites choses de caractère qui échappent au récit, et se retrouvent dans l'examen. Cette lecture de Plutarque que je n'avais pas faite depuis longtemps me plaît, au reste, et m'intéresse infiniment, et en tout. L'histoire, qui intéresse toujours, seulement par des côtés différents selon les époques de la vie, est bien curieuse à parcourir lorsqu'on est à portée comme moi de voir de quelle manière se font les choses que l'on a écrites, et ce doit être dans cette situation qu'on doit en juger le plus sainement.

A l'histoire nous joignons aussi, comme vous le pensez bien, quelque peu de littérature. Ce matin, madame d'Houdetot nous a dit beaucoup de vers de sa jeunesse, et je pense qu'il est fort rare d'avoir su allier tant de talent et tant de modestie. Ces vers, qui sont fort au-dessus, et pour la pensée et pour l'expression, de ceux de madame Deshoulières, non

seulement ne seront jamais imprimés, mais même encore n'ont jamais été écrits [1]. La vanité ne s'est jamais jointe au plaisir qu'elle avait à les faire; c'était pour elle et pour ses amis; mais, quelque pressantes solicitations qu'on ait pu lui faire, ils mourront avec elle; et elle nous a, même encore ce matin, refusé le plaisir d'en faire un recueil que je regrette d'autant plus, que je le crois très supérieur à tout ce que les femmes ont écrit dans ce genre.

Nous sommes ici peu nombreux : nous, M. et madame Chéron, les maîtres de la maison, M. de Blainville et Élisa[2]. Mardi prochain, Alix doit nous venir joindre. Dans huit jours, madame Chéron doit faire place à madame de Labriche et à ses enfants, et, le 1er juin, nous serons à Paris. D'après

1. On a imprimé quelques vers de madame d'Houdetot. Ce sont des pensées fines, agréablement tournées. Il y a même quelque force dans une pièce sur les crimes de 1793, finissant ainsi :

> Nos neveux ne pourront les croire,
> Et nous avons pu les souffrir !

2. Mon père avait un souvenir assez précis de ce voyage, quoique il n'eût que huit ans, et voici ce qu'il en dit : « J'habitais avec » ma grand'mère, au rez-de-chaussée à gauche du salon, sur » le jardin; ma mère était très loin de là, à l'extrémité d'un » autre corps de logis qui était comme une seconde maison,

ce que vous me faites espérer, mon ami, j'y attendrai votre retour, dont j'ai grand besoin; car enfin, quelque plaisir qu'il y ait à vous écrire, il y en a bien plus à vous voir, surtout débarrassé de toutes les affaires pour un petit bout de temps. Vos lettres sont aimables, mais vous l'êtes bien plus qu'elles, et elles sont un peu rares. Vous ne me ferez pas le même reproche, et vous ne me ferez pas non plus de remerciements. Quand vous êtes absent, je n'ai pas le choix du plaisir, et je n'en trouve qu'à me rapprocher de vous, du moins en imagination.

» donnant sur une seconde cour. Maison et jardin, tout est détruit. » M. d'Houdetot, vieillard d'assez bonne mine, gentilhomme de » bonnes manières, causait peu et devait avoir quatre-vingts ans. » M. de Blainville était aussi un ancien parent fort âgé, vivant là » dans l'intimité. M. d'Houdetot, le fils unique, commandait alors à » la Martinique. Il fut plus tard prisonnier des Anglais, ayant été » pris avec cette colonie en 1809. Il avait épousé, en secondes » noces, une belle créole de l'Ile de France, mademoiselle Céré, » dont il avait beaucoup d'enfants, cinq filles aimables, quelques-» unes très belles, sans compter les garçons. Frédéric, le pair de » France, était d'un premier lit; France, le général, était de ce » second mariage; Élisa, l'aînée des filles, vivait auprès de sa » grand'mère. Elle avait une belle taille, et elle aurait été très » bien, si elle n'avait eu les traits grossis et la peau rouge et » boursoufflée. C'était une personne excellente, sensible, affec-» tueuse, d'un esprit un peu subtil, sentimentale et romanesque. » Elle aimait ma mère, et j'ai eu beaucoup d'amitié pour elle; elle » est morte du choléra en 1832. »

J'ai vu Norvins[1], enchanté, transporté de l'amabilité de l'empereur à Brienne, et en particulier de ses bontés pour lui. Sa Majesté a daigné lui promettre une préfecture. Il me prie de vous dire que M. de Castellane quitte décidément celle de Pau, et que, lui la demande, et voudrait que vous en parlassiez. Dites-moi aussi si d'avoir dîné avec l'empereur à Brienne équivaut à une présentation, parce qu'il prétend que M. de Caulaincourt le lui a dit.

XXVII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Sannois, dimanche 22 floréal, an XIII
(12 mai 1805).

On est bien occupé, à Paris, des bonnes nouvelles de nos flottes, et des espérances que cela inspire

1. Marquet de Norvins de Montbreton, d'une famille de finance, vivait dans le faubourg Saint-Honoré. Il avait peu de fortune, une situation précaire, et une grande envie d'en sortir. Un peu parent de madame de Brienne, il cherchait à se ratttacher au gouvernement. Il est mort octogénaire, dans le département du Gers, en 1848, après avoir exercé des fonctions publiques. Il a fait une histoire de l'empire qui semble oubliée aujourd'hui, mais qu'on lisait beaucoup, il y a trente ans.

pour l'avenir; maintenant les plus opposés sont obligés de convenir de la force de calcul qu'il a fallu, pour former et exécuter des plans dont on ne pouvait recueillir les fruits qu'à la longue. On se récrie, non seulement sur les flottes, mais encore sur l'armement de Boulogne, et sur l'habile diversion dont il a été la cause. En attendant, la cause de Pitt paraît perdue, la paix faisable; l'admiration renaît, et les partis les plus opposés se trouvent forcés au silence. J'ai su tout cela par madame de Vintimille et M. Pasquier, qui sont venus dîner avec nous, aujourd'hui, et qui, tout pleins de l'effet que toutes ces nouvelles produisent à Paris, nous ont apporté ici une partie de leur admiration. L'empereur doit être véritablement content, parce que ces événements sont pour lui une gloire toute nouvelle, qui est le résultat de calculs politiques longtemps médités, au milieu des opérations sans nombre qui l'ont assiégé depuis deux ans. On annonce ici son retour prochain, et son voyage à Boulogne. On attend de grandes choses, on espère la paix, enfin on est content, et vous jugez ce que mes sentiments, tout patriotiques, éprouvent dans cette circonstance, et combien jouit ma haine pour les Anglais.

Madame de Vintimille nous a beaucoup parlé du mariage d'Alexandre de Laborde avec madame de Gilbert qui se fait mardi. Elle est fort contente de sa future cousine, qui est, en effet, l'une des plus jolies femmes de Paris. *Les Templiers* n'ont pas encore été donnés ; c'est aussi, je crois, pour mardi. Voilà tout ce que je sais, et je crois qu'il est temps de finir. A demain, mon ami ; je n'aurai pas beaucoup d'autres choses à te raconter ; mais j'ai toujours en réserve l'inépuisable fonds de ma tendresse, dont je prétends que tu ne t'ennuies pas, et sur lequel je suis bien loin d'avoir fini.

Ce lundi.

Hier a fini, et le jour a commencé, sans que rien de nouveau nous soit arrivé, si ce n'est qu'il fait aujourd'hui le plus beau temps du monde, et que nos enfants en ont bien profité. Enfin, voici le printemps dans tous ses charmes, et d'autant plus agréable qu'il s'est fait longtemps attendre. Ce matin, après les leçons de Charles, j'ai été voir madame d'Houdetot dans son petit cabinet. Elle m'a trouvée digne de m'admettre à de petites confidences sentimentales, que j'ai d'autant mieux reçues que ma pensée habituelle tournée vers toi,

et devenue un peu mélancolique par l'absence, me rend très accessible à entrer dans toutes les émotions de cœur. Elle m'a montré des vers qu'elle avait faits pour son ancien ami[1], m'a fait voir trois portraits qu'elle avait de lui, et m'a parlé de ses jouissances passées, de ses souvenirs et de ses regrets, avec une sorte de naïveté, d'ignorance du mal, si je puis parler ainsi, qui la rendait touchante, et excusable à mes yeux. Mon ami, je suis convaincue que la société de cette femme serait dangereuse pour une femme faible, ou malheureuse dans son choix. Celle qui hésiterait encore entre son cœur et la vertu ferait bien de la fuir, cent fois plus promptement encore qu'elle ne s'éloignerait d'une personne corrompue. Elle est si calme, si heureuse, si peu inquiète de son sort futur! Il semble enfin qu'elle se repose sur cette parole de l'Évangile, qui semble, en effet, faite pour elle : « Beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. »

N'allez pas croire, pourtant, que ce spectacle d'une vieillesse paisible, après une jeunesse un peu égarée, dérange mes principes jusqu'à un certain point. Je ne me fais pas plus forte qu'une autre,

1. Saint-Lambert.

mon cher ami, et je sens surtout ma vertu bien forte parce qu'elle est appuyée sur le bonheur et l'amour. Je réponds de moi, parce que je t'aime et que je te suis chère. Douze années d'expérience m'ont assez prouvé que mon cœur t'était uniquement destiné, mais, ta sévérité dût-elle s'en alarmer, je n'aurais pas été si sûre si tu n'avais pas été mon mari, et peut-être, alors, tu serais devenu mon amant, en dépit de mes principes et de ma raison.

Je m'amuse ici à lire et à relire mon ami la Bruyère ; je le commente, je l'apprends par cœur, je le goûte, je l'aime enfin, plus je le lis. J'ai fini ce matin son chapitre *Du cœur;* je vous le recommande, d'un bout à l'autre. Il me plaît, il y a de certaines remarques si vraies et si sensibles, qu'on doute quelquefois que ce soit un esprit aussi critique qui les ait dictées. Quelques-unes pourraient avoir été écrites par Jean-Jacques. Entre autres, celle-ci : « Être avec les gens qu'on aime, cela suffit; rêver, leur parler, ne point leur parler, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal. » *Mais auprès d'eux*, dit la Bruyère ! Ce qu'il y a de plus pénible est d'être loin de ce qu'on aime !

M. d'Houdetot m'a chargée aujourd'hui de vous parler de lui, de vous dire qu'il trouvait du plaisir à témoigner, par ses soins, à moi et à nos enfants, le souvenir qu'il gardait de votre amitié, et de l'intérêt que vous avez pris à ses peines. Je voudrais que vous eussiez le temps de m'écrire quelque chose pour lui, et pour sa femme. Ils sont si bons pour moi, que je voudrais payer leurs aimables attentions par un souvenir, aimable aussi, de vous.

XXVIII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Sannois, mardi soir 24 floréal, an XIII
(17 mai 1805).

J'ai l'espérance de vous voir arriver plus tôt que je ne le croyais. Tout le monde s'accorde à dire et à répéter que l'empereur regagnera Paris après son couronnement. Vous ne vous représenterez jamais combien les nouvelles maritimes ont jeté d'éclat sur lui, et l'impression qu'elles causent. Cette nation qui, revenue de

toutes ses illusions, ne se livre maintenant qu'à regret à l'enthousiasme, est cependant forcée de rendre justice aux qualités éminentes de celui qui la gouverne. Si ces heureux commencements ont une aussi heureuse suite, vous serez frappé du changement des esprits, et de l'intérêt national qui a semblé, enfin, vouloir se réveiller. — Ici, je vous souhaite le bonsoir, et je garde le reste de mon papier pour demain. Je l'ai pris plus petit qu'à l'ordinaire dans un mouvement d'humeur, que m'a causé mon désappointement de n'avoir pas une lettre de vous. Mais vous n'y perdez guère, car je n'ai rien à conter : la journée a été calme, douce, paisible comme hier, comme demain, et mon pauvre cœur dans le même état; mais, ce soir, je veux lui imposer silence, et vous n'aurez pas un mot de plus.

Lundi.

J'ai bien fait de ne fermer ma lettre qu'aujourd'hui. En voici une si aimable, que je suis *défâchée*. Elle m'apprend l'arrivée de l'empereur dont je vous félicite. Je crois que vous aurez été heureux de le revoir, et j'aime à penser qu'il aura été content de vous retrouver. Pourquoi ne senti-

rait-il pas aussi bien qu'un autre le plaisir de voir un homme qui lui est attaché? Quelque brillante que soit sa situation, les satisfactions du cœur n'y sont pas assez communes pour devenir tout à fait indifférentes.

Je vous avertis, mon ami, que *les Templiers* ont eu, hier au soir, le plus grand succès, et que le parterre en a jugé comme moi, sans nous faire tort à l'un et à l'autre. On a trouvé une belle situation, exprimée en beaux vers, et les applaudissements ont été unanimes et continuels. Je pense que l'empereur jouira de ce succès, et qu'il donnera à Raynouard quelques témoignages de sa satisfaction. Si vous lui en parlez, vous devriez tâcher d'appeler son attention sur M. Chéron, dont l'ouvrage a aussi beaucoup de succès, et qui attire grande quantité de monde. Vous pourriez faire valoir l'abbé Morellet, et les qualités de son neveu. Arrangez tout cela, et jouissez en même temps des plaisirs que cette sorte de ministère doit vous procurer.

XXXI.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Sannois, vendredi 27 floréal, an XIII
(17 mai 1805).

Je viens de finir les leçons de Charles, et me voilà maintenant, mon ami, causant avec vous pour ma récréation. Au plaisir près de vous voir et de vous entendre, il n'y en a pas pour moi de plus doux que celui de vous écrire; aussi, permis à vous de ne m'en savoir pas plus de gré que de raison, pourvu que vous aimiez le motif qui m'y fait trouver une si vive jouissance.

Vos enfants et moi, nous nous portons très bien; la campagne nous sied si parfaitement, que je regrette de n'y pas passer l'été, moins à cause de ma personne, qui y gagne pourtant, que pour ces deux petites créatures qui s'en trouvent à merveille. Après cela, je vous dirai que j'ai été à Saint-Leu[1], hier matin, que cette habitation deviendra l'une

1. Propriété de la princesse Louis Bonaparte.

des plus agréables, quant au jardin, par les embellissements qu'on y fait. Le prince Louis a acheté une grande portion de la forêt. Il a huit cents arpents de bois, dans lesquels on fait des routes charmantes, et, au milieu, une belle et grande rivière. J'ai dit à la princesse tout ce que vous m'aviez dit de son frère. Elle m'en a paru fort touchée, d'autant mieux qu'on l'avait attristée par des rapports bien différents. Son âme est pure de tous projets ambitieux, mais son cœur souffre des dangers et des écueils auquel son frère se trouve exposé, dans le rang où il est parvenu. Elle a causé avec moi, d'une manière bien raisonnable, sur les nconvénients et les jouissances attachés à sa propre situation. Quoique dans l'âge des illusions, elle me paraît ne se livrer à aucune, et peser solidement, et trop raisonnablement peut-être, les plaisirs qu'on rencontre pourtant sur la route un peu épineuse de cette vie. Je lui ai parlé d'un mauvais propos qui est assurément très peu fondé, mais qui s'est ridiculement accru à Paris, et qui m'a été écrit par des personnes qui se disent instruites. Je veux vous le mander, quoique cela me paraisse bien absurde, mais, enfin, tel que cela est, le voici :

On a des preuves, dit-on, que les Polignac[1], et ceux qui étaient enfermés au château de Ham, faisaient des démarches pour s'enfuir, et qu'ils avaient des correspondances avec les princes, qu'ils dépensaient de l'argent, qu'ils ont cherché à corrompre des soldats, et qu'enfin le prince Murat les a fait transférer au Temple. Par suite, on prétend que l'impératrice n'a cessé de leur donner des marques d'intérêt ; on veut qu'il y ait d'elle des lettres qui peuvent la compromettre.

J'ignore jusqu'à quel point MM. de Polignac seraient capables de manquer à l'honneur par cette trahison. Dans un temps comme celui-ci, après la démoralisation qu'une révolution laisse après elle, il ne faut malheureusement se fier à aucune vertu; mais, outre l'absurdité de l'espèce de complicité qu'on prête à l'impératrice, vous savez, vous, et moi aussi, combien elle écrit peu. Je l'ai vue quelquefois recevoir madame de Polignac, avec cette bonté qui lui est si inhérente, et qui double toujours à la vue du malheur quel qu'il soit. Je ne pense pas qu'on lui fasse un crime de l'excès de

1. Le duc de Polignac et son frère, grâciés par l'empereur, avaient été enfermés dans la forteresse de Ham, qu'ils quittèrent bientôt pour la prison plus douce d'une maison de santé.

cette aimable qualité, et je ne conçois pas, si tout cela est vrai, qu'on puisse inventer une si absurde calomnie. Je ne suis pas maintenant à portée de l'éclaircir; je vous dirai même, mon bon ami, que je me trouve si bien du repos de la campagne, des douceurs de la vie paisible, et de n'occuper mon cœur que des sentiments que vous et mes enfants m'inspirez, que je repousse tout ce qui semble devoir me tirer de cette paix, animée seulement par l'affection. Je ne puis même m'empêcher de trembler un peu à l'idée de rentrer bientôt dans ce tourbillon, où le cœur est si souvent oppressé, l'esprit si agité, que j'ai à peine le temps de tourner ma pensée vers ces chères occupations, pour lesquelles je suis si bien faite. Les derniers moments de mon séjour dans cette cour ont été si orageux, si tristes! Je leur dois la perte de cette confiance avec laquelle on entre dans la société, et qu'on y perd toujours à regret. Il semble que ces peines dont j'ai été le témoin, ces querelles, ces intrigues, qui ont même noirci quelquefois jusqu'à la pureté de mes intentions, et, j'ose dire, l'innocence de ma conduite, aient déchiré le voile flatteur à travers lequel j'aimais à voir l'espèce humaine. Mon ami, c'est à vous, à ma mère, à de

bons et tendres amis que je devais cette disposition bienveillante, que la cour finira par m'enlever. Depuis mon enfance, nourrie d'attachement et d'indulgence, depuis que je me connais, heureuse par votre tendresse et par le calme dans lequel mes jours s'écoulaient près de vous, j'ignorais le mal, et surtout je ne croyais pas qu'il dût m'atteindre. Aussi, j'ai souffert, bien vivement souffert, lorsque j'ai vu que la méchanceté ne m'épargnait pas. Je n'ose plus marcher, pour ainsi dire, qu'avec crainte; je m'occupe tristement à trouver déjà les moyens de parer les nouvelles attaques qu'on dirigera vers moi ; je forme des plans pour l'avenir, et le premier de tous est de vivre le plus retirée possible, et de donner de cette manière le moins de prise aux accusations de l'envie.

Mais je m'aperçois que je me suis laissé entraîner à de tristes réflexions, et qui m'ont conduite loin de ce que je vous disais d'abord. Voyez, cher ami, ce que vous ferez de ce méchant caquet, qui me vient malheureusement de personnes sûres, et qui me paraît fait à bien mauvaise intention, quels qu'en soient les auteurs.

On parle beaucoup à Paris de la tragédie des *Templiers* et, par suite, des templiers eux-mêmes,

On dispute sur leur innocence et sur la justice, ou l'injustice, de leur procès. On commence aussi à attaquer M. Raynouard; mais l'opinion générale est pour lui. Je vous envoie un feuilleton du *Publiciste* qui me paraît impartial et juste. Je n'ai vu que des personnes contentes de cet ouvrage : M. Chéron, Alix, madame de Vintimille, M. Molé, tous convenant, pourtant, que la pièce manque un peu d'action. Enfin, voilà un ouvrage bien écrit, et français! On dit que cet auteur en a encore d'autres, tous tirés de l'histoire de France, ce qui me charme. Il essaye aussi un poème épique sur les Macchabées, dont nous entendrons quelques morceaux, si vous voulez, parce que Chaptal[1] veut absolument m'amener l'auteur.

Alix est ici seulement depuis hier. Nos quatre garçons[2], car je compte Henri, s'amusent et sont bien heureux; quand je les vois ainsi ignorants du malheur, insouciants de l'avenir, gais et contents, je me sens émue de plaisir, et pourtant le

1. Chaptal, né en 1756, était un savant distingué, d'abord professeur de chimie à Montpellier, puis membre de l'Institut, conseiller d'État et enfin ministre de l'Intérieur. Il est mort en 1832.

2. Les quatre garçons étaient : Charles et Albert de Rémusat, Étienne, ou, comme on disait à l'anglaise, Stephen de Nansouty, leur cousin germain, et Henri Chéron.

cœur un peu serré de peine, en même temps. Quel sort leur est destiné? Quel avenir ces temps d'orage leur préparent-ils? Aurons-nous épuisé, et pour eux et pour nous, les inquiétudes et les peines?

Vous voyez, mon ami, que mon humeur est aujourd'hui un peu mélancolique. Je le sens. Vous seul pourriez éclaircir ce petit nuage qui rend mes rêveries ce que madame de Sévigné appelle *gris brun*. Mais, quelle que soit ma disposition, vous n'y perdrez rien, et mon cœur n'est point susceptible de ces variations. Je ne sais même si cette mélancolie n'ajoute pas un degré à la tendresse, soit qu'elle en devienne un effet, ou qu'elle console et embellisse les noires réflexions causées par une méditation un peu prolongée sur les peines de cette vie.

XXX.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN

Sannois, dimanche 29 floréal, an XIII
(19 mai 1805).

Je ne sais rien. Il fait à Sannois le plus beau temps du monde, vos enfants courent, je me repose pendant ce temps, je lis, je cause, je travaille, et les heures passent avec une rapidité qui m'étonne loin de vous. Il n'en est sûrement pas de même à Milan, et vous ne devez guère trouver de moments à donner à cette paresse dont je fais mes délices. Mon ami, que j'aimerais à passer ainsi quelque temps à la campagne avec vous. Qu'une habitation, comme celle-ci seulement, me rendrait heureuse ! Je m'amuse quelquefois à faire des plans de retraite, de repos ; je place, dans ce cas, toujours ma demeure dans cette vallée. Après quelques mois d'hiver, nous allons à la campagne, nos places ne nous assujettissent pas assez pour ne pas nous permettre de vivre un peu pour nous,

pour nos enfants surtout, auxquels je sens que je m'attache tous les jours davantage. Cet aimable Charles, dont le caractère et l'esprit s'annoncent si heureusement! Dieu me le conserve! et me pardonne d'y mettre un si grand prix, si tant est que ce soit une faiblesse.

Il s'occupe bien, et vous le trouverez étonnamment formé. Pour tout ce qui regarde son rudiment, je me suis conformée aux vues d'Halma, et je le fais rapprendre et répéter sans cesse ce qu'il sait déjà, ce qui fait qu'il n'a plus la moindre peine à reconnaître les verbes des noms, et tous les temps des premiers. Sa petite tête me paraît bien organisée; il comprend vite, apprend en moins de rien, et retient d'une manière extrêmement sûre; avec cela il est doux et bon, il vous aime comme je le veux, ne parle guère de vous sans être attendri, et, quelque envie qu'il ait d'avoir une lettre de vous, lorsque je parle de votre paresse devant lui, il prend votre défense, et vous cherche des excuses. En vérité, il aurait mérité d'être récompensé.

Je ne sais si, tout paternel que vous êtes, vous ne sourirez pas de ce portrait que ma tendresse trace ainsi, mais je vous assure que je n'exagère rien, et,

si vous ne me croyez pas, consultez sa grand'mère. Elle a une partie de surveillance sur lui, ici, dont elle s'acquitte avec une exactitude qui ne doit vous laisser aucune inquiétude. Le petit couche près d'elle, et, excepté à l'heure de ses leçons où l'on me l'envoie, il reste près d'elle, ou dans le jardin, à jouer sous ses yeux. Il la réveille un peu matin, mais il me semble que cela l'amuse, et c'est ordinairement dans ce moment de la journée qu'elle lui donne ce qu'elle appelle *la leçon d'esprit*. En effet, c'est alors qu'elle le fait causer. Elle s'est imaginée de faire avec lui des dialogues des morts; Charles fait un interlocuteur, et ma mère un autre. Hier, le dialogue était entre Néron et Talma. Après avoir parlé de la tragédie, Charles, sous le nom du second, demanda à Néron s'il avait à Rome un premier chambellan chargé de ses plaisirs. Après avoir répondu, Néron questionne à son tour, et veut savoir quel était le premier chambellan des Français, pendant la vie de Talma. Alors, celui-ci vous nomme, et fait de grands éloges de vous. Après cela, il parle de votre famille, de votre femme qui est une bonne mère, et puis de votre belle-mère, et alors Talma ajoute, avec un air confidentiel :

« Seigneur, si vous voulez me garder le secret, je vous dirai qu'il a une belle-mère qui est tout à fait folle de son petit-fils. » Et maman de rire et d'être ravie, en me contant cela. Mais en voilà assez sur ce marmot, à qui j'ai demandé hier pourquoi je l'aimais tant, et qui m'a répondu : « Parce que je suis le fils de papa. » Qu'en dites-vous? Est-ce que je ne l'élève pas bien?

XXXI.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Sannois, lundi 30 floréal, an XIII
(20 mai 1805).

Mon ami, je reçois dans l'instant une lettre du 23 qui m'apprend le retour précipité de Salembeni. Je suis affligée et inquiète du peu de choses que vous me dites, parce que je crois démêler au travers de tout cela qu'il a eu des torts, et des torts qui doivent être graves, puisqu'ils entraînent une punition si prompte. Je me refuse, cependant, à me laisser aller à de trop sévères conjectures, jusqu'à

ce que je sois mieux éclaircie, et il m'en coûterait de douter de la probité et de l'attachement d'un homme auquel vous avez rendu tant de services. Ce n'est pas que je ne le croie très susceptible de vanité, et je vous avouerai que j'ai cru remarquer, dans le peu de lettres qu'il m'a écrites, que sa tête était plus vive que je ne l'aurais cru, et qu'il avait de la disposition à se blesser facilement; j'avais bien pensé que cette petitesse vous donnerait quelques ennuis; mais j'étais loin de m'attendre à ce que vous m'apprenez. Quoi qu'il en soit, je le verrai à son arrivée à Paris; il ne m'appartient pas d'être sévère au moment où il est malheureux. Je le questionnerai, et, s'il n'est coupable que vis-à-vis de nous, je ne me sens pas disposée à l'accabler encore. Je vous dois, ô mon tendre ami, par l'habitude des plus doux sentiments que vous m'avez donnée, une disposition à l'indulgence que je conserverai, j'espère, toute ma vie. L'ingratitude, qui me paraît pourtant le plus odieux des vices, m'inspire plus de pitié que de colère; et, dans cette occasion où, peut-être, Salembeni n'en est pas tout à fait exempt, je ne me permettrais guère de lui faire des reproches, s'il me paraît affligé, surtout en pensant à sa sœur, dont j'ai été fort con-

tente. J'ai eu l'occasion de la voir souvent, parce que son frère m'envoyait toutes ses lettres, qui étaient fort longues, si j'en juge par la grosseur des paquets, et très fréquentes. Peut-être ces lettres ont-elles été ouvertes? Peut-être contenaient-elles des propos indiscrets? Voilà ce que j'ignore. Jamais mademoiselle de Salembeni n'en a ouvert devant moi; elle se contentait de me dire que son frère se louait beaucoup de vous et de votre amitié, et, moi, je l'ai cru, parce que cela devait être, parce que tout ce qui connaît mon ami doit l'aimer, et l'apprécier ce qu'il vaut.

Je suis bien fâchée de cet événement. Pour moi aussi, il était très exact à me donner de vos nouvelles, et vous êtes trop occupé pour que j'en espère bien souvent. Vous êtes, dans ce cas, beaucoup moins à plaindre que moi : D'abord parce que, quoi que vous en disiez, vous avez bien moins besoin de m'écrire que moi de recevoir de vos lettres, et puis parce que ce qui vous occupe est le service de l'empereur, que vous aimez, et qui, ce me semble, est une distraction assez importante aux peines de l'absence. Cependant, cher ami, malgré l'obligation si douce de prouver ton zèle par ton assiduité, pense à ta femme, qui est

seule loin de toi, et qui n'a de plaisir que celui que tes lettres lui procurent.

D'après ce que vous me mandez, je vois que l'empereur est arrivé à Milan, comme vous l'aviez prévu ; que sa présence a produit son effet accoutumé, et que les Italiens ont été forcés à leur tour d'admirer le héros qui va les protéger. Il faut que je vous dise, à ce propos, que vous m'avez écrit deux fort belles pages, que votre sujet vous a inspirées. Je parierais presque que vous ne vous en doutez pas, tant elles sont écrites vite ; c'est que le cœur les dictait autant que l'esprit. Mon ami, ce que je dis là, répété tout haut, ne paraîtrait qu'une flatterie, et, entre nous, ce n'est pourtant qu'une vérité. Ici, dans la solitude des champs, je me plais souvent à repasser tous les maux que nous avons éprouvés. Ce pays, où je suis, me rappelle nos malheurs, et, quelque douloureux qu'ils aient été, vous savez quels sont les sentiments qui en adoucissent pour moi le souvenir ; mais, lorsque, après cette triste énumération, je reviens à la paix dont nous jouissons, à cette liberté réglée qui me suffit bien à moi, à cette gloire dont mon pays est couvert, à cette pompe, à cette magnificence même, que j'aime parce qu'elle est la preuve

que tout est accompli; enfin, lorsque je songe que cette prospérité est l'ouvrage d'un seul homme, je me sens pénétrée d'admiration et de reconnaissance. Cher ami, ceci est bien entre nous, car il est des personnes qui voudraient trouver à ces sentiments un autre motif que celui qui les inspire; et puis il me semble que les louanges données par le cœur sont moins pressées de se produire que celles dictées par l'esprit.

Pour achever de vous parler de tout ce qui est dans votre lettre, je vous dirai que, loin de vous remercier de tous vos achats, je suis presque tentée de vous en gronder. Mon ami, j'espérais que vous auriez meilleure opinion de moi; et je sais trop la médiocrité de notre fortune pour avoir osé souhaiter plus que vous ne pouviez faire. D'ailleurs, plus je vais, plus je me dégoûte de ces ornements extérieurs, qui plaisent plus par le prix qu'ils coûtent que par l'intérêt qu'on y attache. Vous, mon bien-aimé, vous seul. Que puis-je souhaiter encore en vous voyant près de moi? Revenez-moi bien portant, toujours tendre, satisfait de votre situation, voilà ce qu'il me faut, ce que je souhaite.

Ce mardi, 1er prairial
(21 mai 1805).

J'ai été bien touchée, ce matin, d'une proposition que m'a faite madame d'Houdetot, qui était tout à fait maternelle. Elle voulait qu'Albert passât l'été auprès d'elle, tant elle trouve que la campagne l'a fortifié. Quoique je n'aie pas cru devoir accepter cette proposition, je l'en ai pourtant vivement remerciée, et je me suis engagée à en profiter pendant l'été, de temps en temps. Cette excellente femme est d'une bonté toute particulière pour moi; elle m'a prise fort à gré. Cette année, elle veut que je la voie seule, le matin. Elle a besoin, dit-elle, de mes soins; elle m'aime comme sa fille, et elle se plaît à me parler de sa jeunesse, de ses sentiments et de ses opinions. Elle sait (et qui ne le sait pas quand on me connaît un peu?) combien je suis heureuse par vous, et combien je le sens; aussi, souvent, elle m'entretient de mon ami, qu'elle aime, qu'elle loue comme il mérite d'être loué. Les personnes sévères se récrieront en vain, mon cher ami. Les femmes qui ont beaucoup aimé seront toujours les seules vérita-

blement aimables. Jamais le sentiment du bonheur des autres n'inspire à madame d'Houdetot de regret aigre, ou de mécontentement; ses souvenirs viennent doucement se joindre aux plaisirs présents des gens qu'elle aime, et cela seul suffit pour qu'elle en prenne sa part, et qu'elle les partage tous.

Les Templiers ont toujours un grand succès. On s'accorde à dire qu'on n'a rien écrit de mieux, depuis vingt ans. Les avis sont un peu partagés sur le choix du sujet, et sur la vérité des caractères. On s'anime, dit-on, à Paris, sur Jacques Molay, sur Philippe le Bel, et chacun veut qu'ils soient plus ou moins coupables; le fait est que la tragédie attire un monde énorme, et qu'elle est sans cesse applaudie.

Cher ami, je reviens à ce pauvre Salembeni. Aurait-il écrit quelque sottise? Mais d'où vient qu'on ouvrirait ses lettres, que portent les courriers de l'empereur? Je crois plutôt que c'est quelques mauvais propos envenimés; enfin je penche à le trouver plus imprudent que coupable. Il me paraissait un si honnête homme [1]!

1. Comme il est parlé, dans les *Mémoires*, de M. Salembeni et des ennuis dont il fut cause, j'ai laissé tout au long ce récit qui

XXXII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Sannois, ce 3 prairial, an XIII
(23 mai 1805).

Mon ami, je suis paisiblement dans ma petite chambre, en contemplation du joli jardin de madame d'Houdetot, qui est en fleurs, avec mon Charles, qui fait son *extrait* à côté de moi, tandis que vous êtes aujourd'hui dans l'agitation d'une grande cérémonie[1]. Cet événement important a été, ce matin, presque le sujet de ma première pensée en m'éveillant. J'ai songé à vous, et tout de suite après à l'empereur. Puisse le Ciel bénir ce jour,

n'a d'autre intérêt aujourd'hui que de prouver, une ois de plus, combien la police de l'empereur était défiante et tracassière. L'imprudence de Salembeni avait été d'écrire, non sur la politique, mais sur la chronique scandaleuse de la cour. Les lettres étaient ouvertes, et il reçut l'ordre de partir. Il faut, en lisant toute cette correspondance, bien souvent penser que les indiscrétions de ce genre devaient toujours être prévues quand on écrivait.

1. Cette cérémonie est le couronnement de l'empereur à Milan, comme roi d'Italie, qui n'eut lieu que trois jours plus tard, le 6 prairial.

dont je voudrais bien apprendre promptement les événements ! Mais, malheureusement, il n'y a pas moyen d'espérer de détails avant longtemps. Vous êtes seul maintenant, très occupé, et il faut se résigner à la patience.

J'ai passé presque toute ma matinée avec madame d'Houdetot ; et nous avons eu une fort bonne petite conversation. Ma pauvre maman était dans son lit avec la migraine ; et nous n'étions que ma sœur, moi et M. Molé [1], qui s'était un peu humanisé. Vous imaginez bien que, dans trois heures de causeries, il a été question de Voltaire, de M. de Saint-Lambert, et puis de tous les philosophes ; ensuite, mon ami, de Jean-Jacques, que je mets toujours dans une petite place à part ; ensuite de gens de lettres plus modernes, et puis de nos gens d'esprit d'à présent ; et des ouvrages de chacun, et des caractères ; enfin, tout y a passé, et, à la fin de la matinée, nous nous sommes retirés, contents de nous. Au milieu de cette conversation, j'ai souvent pensé à vous, car vous vous y seriez

1. M. Molé avait alors vingt-cinq ans, et il était marié, depuis cinq ou six ans, à mademoiselle Caroline de Labriche. Il n'avait point d'enfants et s'en affligeait. Sa première fille est née en 1810. Il est mort, en 1855, au château de Champlatreux, à soixante et quinze ans.



plu, et vous y auriez bien tenu votre place. Il est maintenant deux heures. Peut-être, dans ce moment, le nouveau roi d'Italie est couronné. En jouissant, ce matin, du repos de la campagne, et du plaisir que j'y trouve, je pensais à lui, et j'étais tentée de répéter ces vers de Virgile que vous savez, et que je n'écrirai pas, parce que je les sais mal, et je vous les écorcherais. Ce sentiment de reconnaissance que nous lui devons tous, est si doux, qu'en vérité il me semble être un bienfait de plus.

J'ai été hier à Épinay[1], en voiture comme vous le pensez bien. Je me suis promenée dans deux jolis jardins, et, quoique j'aie été un peu fatiguée de cette course, cependant j'en ai moins souffert que je n'eusse fait dans le commencement de mon séjour à la campagne, qui m'a fortifiée un peu, par l'habitude d'un exercice modéré. Vous savez bien l'ancienne maison de madame de Brégy? M. Réca-

1. Épinay est, comme on sait, le lieu où habitait madame d'Épinay, lieu rendu célèbre par les Mémoires de celle-ci, par les Confessions de Rousseau, et par les récits des philosophes du XVIII[e] siècle. Saint-Leu était l'habitation de la princesse Louis Boparte, et Saint-Gratien celle de madame de Vergennes, avant le mariage de ses filles. Toutes ces maisons ne sont éloignées les unes des autres que de quelques kilomètres.

mier, neveu du banquier[1], et riche aussi, l'a achetée et arrangée à merveille. Le jardin est dessiné parfaitement; la Seine y forme les plus jolis points de vue; la maison est propre et élégante; enfin c'est une habitation charmante, et que j'aimerais à avoir, parce qu'elle est tout à fait dans la mesure de ce que je pourrais souhaiter. Lorsqu'il m'arrive, ainsi, de rencontrer des choses à ma portée, je m'amuse toujours à m'y placer, avec vous, en imagination. J'en jouis de cette manière autant que je puis, et sans que le moment qui me ramène à la vérité soit bien pénible, parce que j'ai, pour toute ma vie, des compensations toujours suffisantes à toutes les privations auxquelles mon peu de fortune me réduit, dans les jouissances de votre tendresse, et dans le bonheur que je vous dois, mon ami. Je le sens si vivement, que, pour rien au monde, je ne voudrais changer avec qui que ce soit.

Vous me dites que vous vous amusez aussi à reporter votre imagination sur nos douces années de Saint-Gratien. Ah! quoi que vous fassiez, ce souvenir chez vous n'est pas si pur que le mien, et je vois à travers la manière tendre dont vous

1. Ce banquier, oncle du Récamier dont il est question, était le mari de la célèbre madame Récamier.

m'en parlez, que vous trouviez aussi un petit plaisir de vanité à voir les progrès que vous faisiez dans le cœur tout innocent d'une pauvre fille sans défense, que vous conduisiez comme vous vouliez. Vous répondrez à cela, que c'était au bonheur, et j'en conviendrai bien sûrement; et, de plus, je dirai au seul que je pusse goûter, à celui qui m'était destiné, et vers lequel mon heureux sort m'a menée par la main. Cher Saint-Gratien! Hier, en passant devant ce petit château, j'ai donné une larme à ce doux souvenir. Je ne puis assez dire combien cette vue m'émeut; je n'ai pas pu encore aller m'y promener; je désire et je crains cette course. Il me semble que je donnerais bien des choses pour la faire avec vous, pour parcourir ensemble tout ce parc, où je retrouverais tant de chers sentiments. Nous verrions alors qui de nous deux a la mémoire la plus fidèle.

Comme j'écris à mesure que je lis votre lettre, avec le papier sous les yeux, imaginez que je me laisse assez aller à l'illusion de cette manière de causer, pour me surprendre déjà deux fois vous répondant tout haut. Et, quand je lis ces mots : « Peux-tu croire que je sache être heureux sans toi? » je m'écrie : « Non, mon ami, non, je ne le

crois pas ! » Non que je vaille assez pour penser que, moi seule, je suis en état de faire ton bonheur, mais parce que mon heureuse destinée a arrangé les choses si bien, que tu m'aimes malgré mes défauts, et que tu es assez bon pour moi, pour les oublier toujours, à la moindre lueur de bien que tu me découvres. Aussi cette affection, dont tu m'as donné tant de preuves touchantes, m'inspire-t-elle plus de reconnaissance que de vanité, et crois à ton tour qu'il faut que ce sentiment soit bien profondément gravé dans mon cœur, pour qu'une femme trouve tant de plaisir à l'avouer.

XXXIII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Sannois, samedi 5 prairial, an XIII
(25 mai 1805).

J'ai vu Salembeni hier. Je l'ai trouvé assez tranquille, se fiant à votre amitié et à son innocence. Son sentiment le plus vif est l'inquiétude de vous avoir causé quelque peine, et j'ai été touchée du ton avec lequel il m'a dit qu'il ne se consolerait

jamais de l'idée que le résultat de toutes les preuves d'intérêt que vous lui avez données, était pour vous du chagrin et de l'ennui. Je l'ai rassuré; et, en vérité, il m'a paru si sûr de lui, si paisible, si ignorant du mal qui a pu lui attirer les ordres sévères qui le ramènent ici, que je ne puis croire qu'il ait été autre chose qu'imprudent. A présent, cher ami, je voudrais bien savoir de vos nouvelles, et si vous avez eu quelque suite désagréable pour cette affaire. Vous ne me parlez point de l'empereur, et ce silence m'inquiète. Oh! combien de chagrins et de contrariétés l'absence entraîne après soi! Je ne la supporte qu'en vous sachant heureux et satisfait; mais, hélas! toutes mes lamentations n'y feront rien. Il faut attendre, et voir passer encore de beaux jours, avant de se retrouver auprès de son ami, et de causer avec lui à tous les moments de la journée.

Je vais aller dîner à Saint-Leu aujourd'hui, et y faire mes adieux, parce que je retourne jeudi prochain à Paris. Nous allons bien causer de notre aimable patronne, à laquelle je vous prie de parler de moi sans cesse, si elle est encore à Milan. J'espère que vous lui avez donné toutes mes lettres. J'ai mieux aimé vous les envoyer toujours, parce

que j'aurais craint qu'elles ne fussent perdues autrement. Dites-lui, mon ami, combien je lui suis attachée, combien je la souhaite heureuse longtemps, et que mon cœur l'a suivie depuis jeudi dernier dans toutes les émotions qu'elle a dû éprouver.

Salembeni m'a parlé de toutes ces belles choses que vous me rapportez, et je serais bien tentée de vous en gronder encore. Mon bon ami, vous avez fait des folies pour votre femme, dont vous voulez bien quelquefois louer la raison. J'étais loin d'en tant souhaiter, et vous n'aviez pas besoin de tant orner votre retour. Pour moi, je ne vous offrirai, en échange, que mes deux petits bijoux, Charles et Albert, et avec le même sentiment que cette Romaine, je dirai en vous montrant leurs jolis visages si aimables et si frais : « Voilà mon trésor, et avec eux le bonheur que je tiens de vous. »

Je viens de lire un article sur *les Templiers* qui est fort bien fait. Il est dans *le Mercure*, et c'est une réponse aux grossièretés dont Geoffroy[1] a ac-

1. Geoffroy, né à Rennes en 1743, avait succédé à Fréron dans la rédaction de *l'Année littéraire*, et dans la haine de celui-ci contre Voltaire. Il était alors rédacteur du *Journal des Débats*. Il est mort en 1814.

cablé M. Raynouard. Ce vilain journaliste s'est imaginé d'aller rechercher ses philosophes dans les défenseurs de l'ordre des templiers, et d'attribuer à l'auteur de la tragédie des projets insensés, en essayant d'attendrir sur leur sort. Il faudra que vous entriez un peu dans toutes ces dissertations, à votre retour; car vous savez qu'il n'est permis de rester neutre sur rien, et maintenant on se dispute sur Philippe le Bel et les templiers, presqu'autant que sur Gluck et Piccini. Il faut convenir que nous sommes une drôle de nation pour l'importance avec laquelle nous nous enflammons sur les petites choses, en laissant souvent écouler les grandes sans presque y regarder. C'est bien pour les Parisiens surtout qu'il serait bon de couper la queue de son chien, afin de les détourner. Mais, pour revenir aux templiers, *le Mercure* cite deux phrases de Pascal et de Bossuet qui les défendent, et dont l'autorité suffit, assurément, pour justifier le poète qui les a rendus intéressants : « Les templiers, dit Bossuet, avouèrent dans les tortures, et nièrent dans les supplices, on ne sait s'il n'y eût pas plus d'avarice et de vengeance que de justice dans leur exécution. » C'est dans un abrégé de l'histoire de France, que l'évêque de Meaux faisait

avec le Dauphin, qu'il écrivit ces paroles, malgré les ménagements qu'il disait s'imposer dans un ouvrage composé de cette sorte.

Voilà deux témoignages que Geoffroy ne peut pas récuser comme philosophiques, du moins à la manière dont il traduit ce mot.

XXXIV.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Sannois, mardi 8 prairial, an XIII
(28 mai 1805).

J'étais dans l'irrésolution de ce que je devais faire, et je croyais, mon ami, devoir résister à la tentation de vous écrire, lorsque j'ai reçu ce matin deux lettres de vous; il n'y a au monde que celui qui les a écrites qui puisse être mieux accueilli qu'elles. Elles sont aimables et tendres, elles répondent à tout ce que je sens; enfin, mon bien-aimé, nous nous entendons, quoique bien séparés, et, tant que durera cette intimité, ou plutôt cette unité de sentiments, j'oserai défier les contrariétés de la vanité de me causer des chagrins profonds.

D'après ce que vous me dites du couronnement et de la promptitude des courriers, je pense que je puis écrire encore, et je reviens à ma petite table avec une joie que je vous dois comme tou, ce qui me rend heureuse. D'ailleurs, mon ami mon cœur est si plein! J'arrive de Saint-Gratien; je viens de faire mon petit pèlerinage, et, malgré la nombreuse société qui m'accompagnait, j'ai trouvé le moyen de m'échapper, pour me livrer à mes chers souvenirs. En parcourant ce joli jardin, j'ai tout retrouvé, tout senti. Il me semblait que ces années de bonheur se renouvelaient toutes encore pour moi. Il y a de la peine et du plaisir dans ces émotions, que je sens d'autant plus vivement que je suis séparée de ce que j'aime, et que personne ne peut les partager avec moi. Tout ce lieu est comme nous l'avons laissé; seulement les années l'ont embelli. Mais ce sont les mêmes arbres, les mêmes bancs où j'ai tour à tour pleuré de tristesse et de joie. En arrivant à ces longues allées que vous connaissez, mon cœur battait comme au temps où j'allais vous y chercher, et où je balançais à y regarder, dans la crainte de ne pas vous apercevoir. Ces plantations, qui sont votre ouvrage, ont réussi de manière

à me désoler; elles sont charmantes, la première surtout. Madame de Labriche a beaucoup admiré celle que nous appelions l'Élysée. Elle s'est rappelé le plaisir que vous trouviez à dessiner ces éclaircies avec les deux bûcherons qui ne se doutaient guère de ce que vous leur faisiez faire. Elle m'a parlé de la différence de la vie que vous meniez alors à celle d'à présent, et de cette douceur inaltérable de caractère qui sait vous rendre propre aux plaisirs calmes de la campagne, comme aux agitations de la vie des cours. « Hélas! madame, lui disais-je, c'est bien une autre espèce de *fourré*, formé quelquefois par des épines bien plus aiguës, et des ronces plus piquantes. »

Vous me paraissez bien sévère dans la manière dont vous jugez Raynouard, et la pièce fait bien plus d'effet que vous ne le pensez. Hier, toutes les loges étaient louées pour la sixième représentation, et on se battait à la porte. Elle est loin d'être aussi froide que vous le croyez. Je n'ai vu que des personnes qui ont pleuré, et qui disent avoir éprouvé même de ces émotions que Corneille seul nous cause. Des vers touchants et simples, des sentiments généreux, sans enflure, tels qu'en inspire la religion, de l'adresse dans le dessin du ca-

ractère du roi, et, enfin, un intérêt soutenu pendant cinq actes, sans amour, sans événements et sans machines, voilà ce qui justifie le succès de l'auteur. Vous en jugerez à votre retour, et moi, j'irai voir cette pièce aussitôt que je serai à Paris.

A propos de théâtre, je me trouve tout à coup frappée de ce mot de Mazarin que vous citez, mon ami. Qu'est-ce que cela veut dire? et quel est donc le sentiment qui vous a inspiré ce souvenir? Cela, et certains mots de votre lettre, ont pénétré mon cœur. Le ton mélancolique dont vous m'écrivez ne vient pas seulement du chagrin d'être séparé de ce que vous aimez; il semble que vous me cachez quelque peine secrète. Mon ami, j'ai le droit de tout partager, et je veux la moitié de vos inquiétudes[1]. Au reste, peut-être ce que je crois entrevoir n'existe-t-il que dans mon imagination que votre absence rend plus sombre, et qui le serait encore bien plus sans le sentiment dans lequel je puise toutes mes consolations.

Mon ami, c'en est fait, je crois que je deviens

1. Cette inquiétude est expliquée plus loin dans une lettre portée par Corvisart. Le mot cité de Mazarin est celui-ci : Quand on lui recommandait un homme pour un emploi, le cardinal demandait toujours : « Est-il heureux? »

dévote, et cette dernière solitude a développé les dispositions qu'avait fait naître notre séparation de l'année dernière. Que cela ne vous inquiète pas pour les changements que peut en éprouver mon caractère; ils seront tout à mon avantage, et nous y gagnerons tous deux. Je sens déjà que cette étude de la religion à laquelle je me livre, ces méditations que me causent de pures et pieuses lectures, me rendent et meilleure, et plus tendre. En revenant souvent à l'idée de Dieu, je me trouve portée à l'offenser le moins possible. Mes pensées se tournent tout naturellement vers lui, et vers vous; et c'est alors, pour ainsi dire, en présence de la Divinité que je renouvelle le serment de vous aimer et de vous rendre heureux. Adieu; ne souriez pas en lisant ces dernières lignes, et laissez-moi jouir de tous les biens que la religion me procure.

XXXV.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, dimanche 20 prairial, an XIII
(9 juin 1805).

Hélas! oui, mon ami, je vous attendais, je vous espérais, et je ne vous écrivais plus; j'en laissais échapper toutes les occasions, sans presque les regretter; je ne me souciais plus de mon écritoire, je dédaignais le plaisir qu'elle m'avait procuré; je comptais vous revoir bientôt, et même, depuis deux jours, j'étais assez insensée pour épier à la porte et sur les boulevards quelque mouvement qui m'aurait annoncé votre arrivée. J'ai été bien punie de cette folle espérance, ce matin, en recevant votre lettre. En la voyant si longue, j'ai pressenti un nouveau chagrin, je ne l'ai lue qu'à demi d'abord, et j'ai fondu en larmes à la dernière page. Oh! mon ami, il faut donc renoncer à l'espoir de te voir d'ici à bien longtemps! Tu ne quitteras pas l'empereur, et son voyage, dit-on, doit durer en-

core trois mois. Quels longs jours vont encore se passer sans toi! Et que vais-je faire, en perdant cette espérance qui me soutenait? Sans doute, je suis flattée, touchée même des bontés de l'empereur pour toi; j'aime qu'il récompense ton zèle, par une préférence que tu mérites. Assurément, ce n'est qu'à lui dans ce monde que je puis consentir à te céder; mais, enfin, il faut que je vive ici sans toi, il faut que je sois tracassée à tous les moments par mille inquiétudes, qui m'assiègent sans cesse. On se plaît à répandre ici des bruits sinistres. Si ma raison essaye de les repousser, mon imagination les accueille tous, et puis ta santé qui ne résistera peut-être pas à tant de fatigues, et ces maladies qui ont infesté cette Italie toute l'année dernière! Enfin, que sais-je? Quel tourment que l'absence! que je le sens dans toute son étendue! que je souffre! Et cependant, combien je perdrais à ne pas tant souffrir, puisque toutes ces peines viennent d'un sentiment qui fait le bonheur de ma vie.

Ce qui m'afflige encore, c'est que je n'ai point écrit depuis longtemps, et que vous vous inquiétez peut-être de ce silence. Je voudrais que cette lettre pût voler à l'instant même; je l'écris ce soir, après

avoir reçu la vôtre, mon bon ami, il y a quelques heures, et je vais reprendre cette exacte correspondance, que vous avez la bonté d'aimer tant, et qui est mon unique consolation. Mille grâces vous soient rendues de votre bonne et tendre lettre, qui m'a fait mal à recevoir, et qui m'a fait plaisir à lire! Elle est aimable, elle est toute d'épanchements, elle m'est bien chère, et, entre toutes les autres qui sont aussi mes amies, elle sera la favorite, et elle me tiendra compagnie. Je les ai toutes sous la main, ces chères petites lettres; je les lis et relis, je leur réponds; quelquefois, j'en montre quelque chose à Charles, et nous nous attendrissons tous deux. Ce pauvre enfant est affligé de ne pas vous revoir de sitôt; il y comptait, nous y comptions tous. Voilà bien une occasion pratique de résignation!

La nomination du prince Eugène[1] ne m'a pas surprise. On la disait ici depuis plusieurs jours, et madame d'Houdetot me l'avait mandée hier. Elle avait vu la princesse Louis, qui lui avait appris cette nouvelle en pleurant, et qui lui avouait qu'après avoir donné sa première pensée à la bonté de

1. Le prince Eugène de Beauharnais venait d'être nommé vice roi d'Italie, le 18 prairial.

l'empereur pour elle et son frère, la seconde avait été tout de suite pour le chagrin d'être séparée de lui. S'il est encore avec vous, offrez-lui, mon ami, tous mes vœux et mes hommages. Je souhaite du fond de mon cœur, que son bonheur soit égal à sa gloire. J'écrirai à l'impératrice, dont le cœur maternel doit être, tour à tour, et content et serré. Les pauvres mères, les pauvres femmes payent bien souvent de leurs larmes la prospérité de leurs fils et de leurs maris. Ma sœur est maintenant dans cette position. M. de Nansouty vient d'être nommé pour commander toute la cavalerie de l'armée de réserve, et il va accompagner le prince Louis. Quelque honorable que soit cette mission, et quelque satisfait qu'il soit, Alix n'y voit qu'une séparation, et peut-être de nouveaux dangers, et elle pleure. Les bruits de l'expédition d'Angleterre sont ici plus forts que jamais. On en parle comme d'une chose sûre; on dit qu'à son retour l'empereur ira à Boulogne. D'autres parlent, au contraire, d'un congrès à Bruxelles; enfin, chaque jour voit naître une nouvelle qui est presque toujours remplacée dès le lendemain.

J'ai été aux *Templiers*. J'en ai été fort contente ; et j'y ai beaucoup pleuré. Il y a dans cet ouvrage

quelques grands défauts, mais beaucoup plus de grandes beautés, qui attachent assez pour qu'on ne s'aperçoive des premiers qu'après la réflexion. Il attire bien du monde, les Français sont pleins, comme aux beaux jours d'hiver, et la onzième représentation a produit quatre ou cinq mille francs. On a donné à votre spectacle, avant-hier, *Madame de Sévigné*[1], qui n'a eu qu'un médiocre succès. C'est un mauvais ouvrage, dans lequel, en faisant dire à madame de Sévigné en trois quarts d'heure tout ce qu'elle a écrit en vingt ans, on a trouvé moyen de la présenter comme la personne la plus précieuse et la plus recherchée. J'ai encore vu le ballet d'*Acis et Galathée* composé par Duport, et qui est fort joli. Voilà mon cours de théâtres fini, car il commence à faire trop chaud pour aller s'enfermer dans une loge. Je vais me tenir chez moi, et passer le temps comme je pourrai. Dites-vous bien, mon ami, que toutes ces émotions, ces regrets que vous peignez si bien, je les éprouve, je les sens tous, qu'il n'est pas une de mes pen-

1. *Madame de Sévigné* est une pièce en trois actes de Bouilly, l'auteur des *Contes à ma fille* et de *l'Abbé de l'Épée*. Le rôle principal est l'un des derniers de mademoiselle Contat. Michot et mademoiselle Mars eurent quelque succès à côté d'elle.

sées, une de mes actions qui ne m'y ramène, et que je ne puis que me résigner à votre absence, sans m'y accoutumer jamais.

XXXVI.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, lundi soir 21 prairial, an XII
(10 juin 1805).

Eh! bien, mon ami, me voilà revenue à cette écritoire que je dédaignais! Il y a deux jours, je la repoussais, maintenant j'y reviens toute honteuse, toute triste; je lui demande de me consoler encore, et je lui promets que je ne la quitterai plus, que lorsque vous-même me l'ôterez des mains. Je vous ai écrit hier soir, bien tristement. J'ai été si désappointée! Quelque répétées que soient mes plaintes, croyez que je vous en cache encore une bonne partie, et que, par exemple, je n'ai aucun moyen de me calmer, lorsque ma pensée s'arrête sur cette *petite circonstance*, que vous partagez mes regrets, et que votre cœur répond à tous mes sentiments. A cette idée, le mien se serre

et s'inquiète même. Mon ami, la mélancolie ne vous convient pas aussi bien qu'à moi. Les femmes peuvent se livrer à toute la tendresse de leurs affections; elles peuvent se donner le plaisir des douces rêveries, et même celui des larmes. La nature les a formées pour ces émotions, qui ne leur font aucun mal, ne nuisent à aucune de leurs qualités; peut-être même quelquefois ajoutent-elles à leur charme. Mais les hommes ne pleurent pas aussi impunément; leurs chagrins, quelque légers qu'ils soient, la contradiction même, les rendent sombres, taciturnes, et quelquefois injustes. Leurs larmes obscurcissent pour ainsi dire l'horizon qui les entoure, et les empêchent de se bien diriger. N'allez pourtant pas croire, d'après cela, que je veuille que vous cessiez de penser à nous qui souffrons tant de votre absence. A Dieu ne plaise! Laissez-moi seulement la plus grande part de ces regrets que je ne voudrais pas ne pas éprouver, tout pénibles qu'ils sont.

Je n'attends guère de lettres de vous pendant cette course dont vous me parlez[1], et je m'en con-

1. Cette course était le voyage de l'empereur à Vérone, Mantoue, Bologne et Gênes.

solerai en pensant que la promptitude avec laquelle vous la faites, vous empêche d'écrire. Pour moi, qui ne bouge guère de ma chambre, j'aurai tout le loisir de vous parler sans cesse de vous, de moi, de nos enfants; ce sera là l'unique sujet de ma correspondance. Je ne vois ici presque personne, hors Bertrand et l'abbé Morellet, qui ressemblent, dans cette ville déserte, à deux ombres errantes. De société, aucune, si ce n'est notre famille, qui est toute réunie à Paris, et dont les prochains mariages vont nous rapprocher. Mon oncle nous a écrit à toutes trois, à Sannois, de petites lettres bien entortillées, pour nous faire part; alors nous avons répondu, et puis nous lui avons fait une visite; il chante les louanges de ma mère à présent, et brûle, dit-on, de se réunir à nous. Il marie aussi son fils aîné, je ne sais encore à qui. Je vois beaucoup M. et madame de Ganay[1], qui sont bons et aimables pour nous. Ils se louent sans cesse de la grâce et de la complaisance de certain

1. M. de Ganay avait épousé récemment mademoiselle de Virieu. L'*oncle* dont il est parlé ici est le baron de Vergennes, frère de mon arrière grand-père. Il avait trois fils : Alexandre, Alphonse et Louis. Le second a épousé sa cousine Gabrielle de Vergennes, petite-fille du ministre de ce nom; l'aîné s'est marié, la même année, avec mademoiselle de Saint-Julien.

voyageur qui a passé à Autun, il y a plus de deux mois.

Vous aimez donc les petites histoires de votre fils? Vraiment vous avez bien de la bonté. Vous pouvez d'autant mieux vous livrer au plaisir qu'elles vous font, que je n'y ajoute rien, et que je me ferais même un cas de conscience de vous tromper, en bien, sur son compte. Quand je vous dis qu'il est *aimable*, c'est que je le crois, et, en vérité, c'est qu'il l'est; je puis l'affirmer avec la même confiance. Ce qui est bien entre tout naturellement dans sa tête, sans qu'on se donne aucune peine pour l'y mettre. Je lui reconnais quelques petits défauts, mais je ne lui vois le germe d'aucune mauvaise qualité. Quelque aveuglée que je puisse être, je l'examine avec trop d'attention pour que cela m'échappât toujours. Il ne me quitte guère de toute la journée, et je sens qu'il me deviendra pénible de changer ce train de vie, qui lui est à peu près tout dévoué. Il est l'objet de mes pensées, de mes prières, de mes occupations. Je m'éveille la nuit, quelquefois, pour m'occuper de lui, je fais des plans pour son éducation, je m'examine sévèrement pour voir si je ne manque pas, dans ce soin, à quelque point important. Votre

absence me rend plus sévère envers moi-même, et beaucoup plus défiante. Il est à l'âge où les choses commencent à se graver, où tout commence à se développer et à paraître, et il est des points sur lesquels je sens mon insuffisance, et surtout une certaine faiblesse que j'ai bien de la peine à vaincre. Si nous avions à nous notre avenir, tout serait bien plus facile, parce qu'on se ferait une sorte de grand plan dont on ne se départirait pas; mais, dans la situation où nous nous trouvons, je n'ose rien arrêter, parce que je pense que rien ne peut durer. Il faudra que vous pensiez un peu à régler et ranger les choses, quand vous reviendrez. Entendez-vous mon ami? Quand vous reviendrez! Comprenez-vous ce qu'on sent, en écrivant ce mot-là?

Pour revenir à Charles, ou plutôt pour y rester, je l'ai mené aux *Templiers*, qu'il se mourait d'envie de voir, et j'ai été charmée de la manière dont il a écouté et entendu cette pièce. Je ne puis nier l'intérêt qu'il y a pris, quelque extraordinaire qu'il soit à son âge, puisqu'il y a pleuré plusieurs fois. Dans un moment où le jeune Marigny se dévoue à la mort, en soutenant l'innocence des templiers, j'ai demandé à votre fils ce qu'il ferait à sa place.

Il m'a répondu : « Si je les croyais innocents, je le dirais. » Depuis cette représentation, il cause de cette tragédie, il en a retenu des vers, il les joue, enfin les sentiments nobles et élevés dont elle est remplie ont fait une grande impression sur son esprit. Ses leçons n'ont pas cessé depuis que nous sommes à Paris. Vers le soir, quand nous n'avons personne, ce qui arrive assez souvent, nous causons tous trois, nous faisons, à tour de rôle, des histoires, des synonymes quelquefois. Vous pensez que nous ne sommes pas difficiles sur les derniers, ou bien des extraits de nos lectures, ce que le petit aime beaucoup. Nous lisons, un peu, des Vies de Plutarque, et puis, avant de nous coucher, nous dansons quelques contredanses ; car vous saurez qu'il a pris grand goût à cet exercice depuis qu'il a dansé, avec succès, au *bastringue* de Sannois, et qu'il se fait une fête de donner de petits bals à quelques-uns de ses camarades, cet hiver. Ce qu'il aime le mieux, avec la danse, c'est le grec, pour lequel il a plus de goût que pour le latin. C'est quelque chose de remarquable que la facilité avec laquelle il s'est formé à écrire ces caractères particuliers. Son maître lui fait chaque jour décliner un adjectif grec et latin dans les trois genres et

les trois nombres, et il n'y a jamais de faute dans le premier, qu'il écrit avec une extrême rapidité. Avec cela, il fait un thème ou une version, de l'*Appendice* avec lequel vous m'avez formée, et puis il explique, par écrit, tous les mots, ce qui lui prend assez longtemps. Ce petit insolent s'est avisé de me dire ce matin (parce que je lui représentais qu'en commençant, j'en faisais beaucoup plus long que lui), que cela n'était pas étonnant, parce que c'était au temps de mes amours. Voilà bien ce qui s'appelle un bavardage maternel!

Avant de vous quitter, je vous dirai qu'on parle ici beaucoup du mariage de Philippe de Ségur avec mademoiselle de Luçay[1]. Je ne sais ce qui en est, parce que je n'ai vu sa mère que rarement. De toutes mes collègues, la seule que j'aie un peu soignée, c'est madame de Talhouët, qui est bien heureuse. J'ai embrassé de tout mon cœur le gé-

1. M. Philippe de Ségur, fils du grand maître des cérémonies, et plus tard général et membre de l'Académie française, a épousé, en effet, mademoiselle de Luçay, qui mourut jeune, pour s'être evée pendant la rougeole, afin de lire, près de la fenêtre, une ettre de son mari. Celui-ci est mort, il y a peu d'années, laissant des mémoires intéressants sur l'Empire. Il a eu de ce mariage trois enfants : l'aîné est mort à vingt ans ; le second est M. Paul de Ségur, ancien député sous la monarchie de juillet. Sa fille a épousé le marquis de Bonneval.

néral Lagrange[1] qui est en route pour Milan. Sa femme est arrivée à Paris, le lendemain de son départ; mais elle me disait, ce matin, qu'elle avait été si malheureuse, qu'il lui suffisait maintenant de le savoir *à terre*.

XXXVII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN

Paris, jeudi 24 prairial, an XIII
(13 juin 1805).

J'ai passé, hier, une assez bonne journée, à causer, de vous surtout, avec de véritables amis. Nous avions à dîner l'abbé Morellet, Gallois et Bertrand; après, est arrivé M. Devaines, qui soigne notre solitude, et qui gagne à être mieux connu. Nous avons causé jusqu'à minuit. Il y a si peu de monde à Paris, que ces pauvres hommes ont beaucoup de temps à eux, dont ils ne savent que

1. Le général Lagrange était gendre de madame de Talhouët. C'est le père de M. Frédéric de Lagrange, ancien député sous le second empire, et fort connu par son écurie de courses, et de mesdames d'Istrie et de la Ferronnays.

faire. Gallois, tout désœuvré, va promener en Suisse ses rêveries.

Madame de Souza (et c'est sans à-propos, s'il vous plaît) est arrivée à Berlin, où elle est fêtée et caressée par la reine et toute la bonne société. Sa réputation littéraire l'avait devancée, et lui a procuré le plus gracieux accueil. Il ne paraît plus aussi sûr que son mari aille en Russie; on dit qu'il se pourrait bien plutôt qu'il terminât sa carrière diplomatique, et qu'il prît le parti de vivre pour lui. Hier, vous pensez bien que nous avons causé un peu de cette ambassadrice, et cela à cause du *Dictionnaire de l'Académie*. L'abbé Morellet prétend que ce sont les ouvrages des femmes qui le gênent le plus pour la signification des mots et la manière de les employer. Notre amie, madame de Sévigné, le désole, et, comme il ne fait pas grand cas de tous ces riens de sentiment dont les compositions féminines tirent leur plus grand charme, il consentirait volontiers à les brûler toutes, et à nous interdire d'en essayer jamais. Gallois, en galant chevalier, nous a défendues. Il a soutenu que la littérature perdrait une branche importante, en interdisant aux femmes le droit d'écrire, et il prétend que les né-

gligences de style ne sont que des manières plus heureuses d'exprimer leurs pensées. Pendant cette discussion, je me disais à moi-même, que je me soumettrais à cette interdiction, pourvu qu'on me laissât répéter à mon ami que je l'aime de toute mon âme ; et que, si je faisais un dictionnaire j'y multiplierais, autant que je pourrais, les manières de lui exprimer ma tendresse, que je ne puis jamais parvenir à lui peindre aussi vive que je la sens au fond du cœur.

Ce vendredi.

J'ai été interrompue à cet endroit, par l'arrivée de mes deux petits amis qui sont venus me souhaiter un bonjour, que je ne retrouverai qu'à votre retour, et, de toute la journée, je n'ai pu reprendre ma lettre. D'abord les leçons de ce garçon, que je ne manque sous aucun prétexte que ce soit, et dans ce moment, c'est moins pour lui que pour le plaisir de faire avec exactitude ce que vous souhaitez. D'ailleurs, maintenant qu'il commence à savoir quelque chose, Halma devient plus exigeant ; je m'aperçois que le petit s'effarouche un peu de tout ce qu'il faut qu'il sache, et qu'il comprenne. Pour s'en débarrasser, il essaye d'avoir

l'air d'entendre; le maître y est pris, mais non pas moi qui connais mon Charles; et je le rattrape toujours en faisant le rôle de répétiteur, qui soulage Halma, et qui, d'ailleurs, n'a pas besoin d'être aussi sévère. Pour n'être pas troublée dans cette occupation, je me renferme jusqu'à trois heures; mais, si alors je fais ou reçois quelques visites, et que j'aille le soir au spectacle, comme hier par exemple, la journée passe sans que je puisse retrouver le moment de faire ma petite causerie.

J'ai vu le ministre de la police[1] à qui je fais de petites visites de temps en temps, pour obtenir de petites grâces, et pour entretenir l'amitié qu'il paraît avoir pour nous. Il a causé assez longtemps, et toujours à sa manière, c'est-à-dire spirituellement. Il n'a pas voulu me dire, ou peut-être ne le sait-il pas, quand reviendrait l'empereur. Il s'est amusé aussi à me faire des contes sur vous, et sur les distractions que vous vous êtes permises à Milan; j'en ai plaisanté d'aussi bonne grâce qu'il a voulu. Mon ami, loin de moi toute défiance! Votre cœur m'est connu, j'interroge le mien, et je suis tranquille.

1. Fouché.

Je ne suis pas sortie d'aujourd'hui, et je me suis amusée à mettre ordre à vos livres. Hélas! je m'en occupais de bien meilleur cœur, il y a quelques jours, car, alors, je parais cette chambre où je vous espérais bientôt. Maintenant, j'y trouve encore le plaisir de m'occuper de vous, mais c'est avec tristesse. Je suis si poursuivie par cette pensée habituelle de votre éloignement, qu'elle se mêle à tout ce que je fais, à tout ce que je dis; elle est comme le refrain de tous mes discours, et revient tout naturellement se mêler à ma conversation. Nos amis savent si bien ce que je sens, ce que je pense, qu'ils me parlent de vous dès que je garde le silence, et alors ils me répondent toujours juste. Tout le monde, *vous-même*, auriez pitié de ce ballottage continuel d'espérances et d'inquiétudes, qui m'agite sans cesse. Je questionne avec la crainte d'une triste réponse, je cours après les moindres indices de la route que vous suivez, et je tremble de la savoir longue et dangereuse. Dans la même journée, on m'assure que je vous reverrai dans un mois, d'autres disent que ce ne sera qu'au 1er vendémiaire... Que puis-je au milieu de tout cela? Si ce n'est pleurer, souvent à l'instant même où j'écris, et m'aider après, s'il est

possible, d'une résignation dans laquelle, quelques efforts que je fasse, je ne suis guère avancée.

XXXVIII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Ce samedi 26 prairial, an XIII
(15 juin 1805).

Mon ami, j'ai reçu deux lettres de vous dans la journée : l'une que Corvisart m'a envoyée ce matin, l'autre que je viens de lire dans le moment. Vous comprenez facilement quelle surprise m'a causée la première. Je garde pour moi les réflexions qu'elle m'a fait faire, et mon cœur m'est témoin que vous avez été ma première pensée, ma première inquiétude à son sujet. Je suivrai votre avis, je verrai celui que vous me conseillez[1].

1. J'ai imprimé dans une note des *Mémoires* la lettre de mon grand-père envoyée par Corvisart, et qui montre d'une manière frappante les misères et les ennuis du service de l'empereur. Il s'agissait d'une dénonciation sur l'intimité de ma grand'mère avec madame de Damas, et de plaisanteries qu'on les accusait d'avoir faites sur le voyage en Italie et sur les frères de l'empereur. Comme cette réponse-ci devait être envoyée par la poste,

Quant à la personne dont vous me parlez, je ne lui ai fait que trois visites, depuis votre départ : l'une pour l'accouchement de sa fille, dont elle était alors uniquement occupée ; l'autre, le soir, au milieu des préparatifs d'une petite fête qu'elle lui donnait pour ses relevailles, et à laquelle je n'ai pas assisté, parce que je m'y ennuyais, et enfin pour prendre congé d'elle, lors de son départ pour la campagne. Voilà tout. D'après cela, vous vous imaginez ce que je pense, et je me hâte de quitter un si triste sujet de conversation.

Nous avons été frappés, comme vous, du discours de l'empereur à l'occasion de Gênes[1]; il est bien remarquable, et en tout digne de lui. Cette réunion fait généralement plaisir, et j'entends dire à tous les Provençaux que je connais qu'elle ne peut faire aucun tort à Marseille. Quel empire, mon ami, que cette étendue de pays jusqu'à Anvers! Quel homme que celui qui peut le contenir d'une seule main! Combien l'histoire nous en offre peu de modèles! Cette réflexion vient à la suite de

elle n'éclaircit pas complètement cet incident. La personne que mon grand-père conseillait de voir, pour s'en expliquer, était le ministre de la police.

1. La réunion de l'État de Gênes à l'Empire français.

celles que me fait faire la lecture de l'histoire, au travers de laquelle je me suis jetée, pour occuper mon oisiveté. C'est surtout après une révolution comme la nôtre, qu'on peut la lire avec fruit et avec intérêt. De combien de faits brillants, qui nous éblouissaient d'abord, cette expérience ne nous fait-elle pas revenir, tandis qu'en même temps elle nous en fait apprécier d'autres sur lesquels nous glissons. Que d'événements et de caractères elle explique! Que d'actions elle justifie! Enfin, c'est une sorte de dédale dont on est parvenu à connaître la construction. Je crois qu'il serait très utile de faire ainsi, à un âge de raison, une seconde lecture de tout ce qu'on a lu dans sa première jeunesse. Avec cette précaution, on ne courrait pas le risque de conserver toujours les impressions de cet âge, où l'on ne juge que ce qu'on sent, et l'on n'estime que ce qu'on aime. Heureuse, heureuse jeunesse, qui fuyez si rapidement, et que nous prodiguons sans prudence! Que vos illusions sont douces, et qu'elles sont déjà loin de moi! Mon ami, que de grâces j'ai à vous rendre! Sans vous, sans tous ces sentiments qui me rappellent au bonheur et que je vous dois, je crois que je ne pourrais me défendre d'une mélancolie

un peu sombre, à chaque mécompte de la vie.

Il faut que vous vous résigniez aux inconvénients attachés à ma correspondance, et qui sont aujourd'hui dans tout leur jour. Je ne sais rien, je ne vois personne, ma vie est la plus uniforme du monde. Vous voulez, pourtant, malgré ce vide d'actions, que je vous écrive tous les jours. Il faut donc vous entretenir de mes pensées, et prendre en patience la tristesse où je m'abandonne quelquefois. Je ne suis pas toujours également maîtresse de me vaincre, et je cède au noir qui me gagne, surtout lorsqu'il faut ajouter à mes ennuis de nouveaux chagrins sur lesquels je ne comptais pas. Quels qu'il soient, votre retour seul les peut dissiper, et, alors, ils ne seront pas aussi maîtres de moi, car la place sera prise par les sentiments de la plus douce joie.

Je ne sais si je vous ai dit que le succès des *Templiers* avait échauffé tous nos génies tragiques, Lemercier seul excepté, parce qu'il donne décidément dans le poème épique. Il travaille sur le plus bizarre sujet. La scène est en enfer; les diables, pour s'amuser, se donnent la comédie; ils représentent sur un théâtre les différentes scènes de la vie. Il y aura sans doute quelque chose de

diabolique dans le style, et j'ai peur que le tout ne vaille pas le Diable [1].

Ce dimanche

J'ai terminé ma soirée hier par *les Templiers*, auxquels j'ai mené ma mère, qui ne les avait pas encore vus. Elle a été fort contente de cet ouvrage, et y a pleuré comme moi, non de ces larmes de tendresse, mais de celles qu'excite la grandeur d'âme. L'intérêt est assez fort pour qu'on ne s'aperçoive des défauts de la pièce qu'après la représentation. Cependant on admire, on est ému et tout passe. Elle va être imprimée, et subir par conséquent un examen plus rigoureux. On s'y porte toujours, en attendant, avec empressement; hier, la salle était pleine, et c'étaient des applaudissements redoublés. Il y a une belle application qui est la seule, et toujours saisie d'une manière remarquable, c'est lorsque Philippe dit en parlant du roi d'Angleterre :

1. Il s'agit de *la Panhypocrisiade*, poème de Lemercier qui justifie entièrement le jugement rendu dans cette lettre, et qui n'a été publié qu'en 1817. On sait que Lemercier a été remplacé à l'Académie française par M. Victor Hugo, qu'il avait devancé dans la voie des réformes littéraires, et qu'il combattit comme plus réformateur que lui.



La terreur de mon nom le poursuit dans son île.

Saint-Prix est fort beau dans le rôle du grand maître, le premier, le mieux écrit de la pièce; Talma[1] joue bien aussi; cependant sa manière se sent un peu maintenant du mauvais état de sa santé. Il est malade, dit-on, et il a de fréquentes attaques de nerfs qui le rendent souffrant. *Madame de Sévigné* s'est un peu relevée; mais on n'en fera jamais qu'une mauvaise pièce, qui prouve que l'auteur a les moyens d'en faire une autre, sur un sujet plus heureux.

J'ai été ce matin voir une bien belle maison appartenant à M. Crawfurd[2]. C'est l'ancien hôtel de Monaco qu'il a acheté et meublé avec une magnificence remarquable : les plus beaux tapis, les tentures les plus recherchées, une profusion de porcelaines, et, par-dessus tout, la plus belle collection de portraits de grands hommes et de femmes célèbres, depuis Henri II jusqu'à nos jours. Tout

1. Talma jouait le rôle de Marigny. Il a plus tard, après la mort ou la retraite de Saint-Prix, eu le plus grand succès dans le rôle du grand maître.

2. M. Crawfurd, ami de M. de Talleyrand, était un homme d'esprit qui a écrit, en français, des ouvrages de littérature imprimés pour ses amis.

le siècle de Louis XIV par Mignard! Vous vous imaginez, mon cher ami, le plaisir de ma mère en retrouvant madame de Sévigné avec madame de Grignan, et puis madame de Montespan et madame de la Vallière. J'ai passé près de deux heures à admirer toutes ces belles choses, en faisant seulement la triste réflexion que ces chefs-d'œuvre finiraient par passer en Angleterre, aux héritiers de ce riche particulier; et je vous avoue que j'étais un peu piquée de voir cette collection rassemblée chez un Anglais. Au reste, on parcourt cette maison comme un palais enchanté, sans y rencontrer une âme. Le propriétaire en sort pour la laisser aux étrangers. Sa femme, madame Sullivan[1], la mère de madame d'Orsay, se cache, et on va, on vient, on regarde partout, sans que personne vous demande ce que vous faites. Cet homme est un des plus riches particuliers de l'Angleterre. Il a perdu ici cent mille livres de rente, il ne s'en est pas seulement aperçu. Cette maison lui a coûté un million à arranger,

1. Madame Sullivan était, en effet, la mère de madame d'Orsay, dont le fils est ce comte d'Orsay, célèbre, il y a quelque trente ans, par l'élégance de ses vêtements. Il avait épousé la fille de lady Blessington.

et cela dans l'espace de deux ans, sans que sa fortune en ait été embarrassée un seul moment. Il aime la vie de Paris, il reçoit bien, dépense noblement son argent, et passe joyeusement son temps. Il ne m'en faudrait pas tant, mon ami, pour être heureuse, et nous saurions bien, n'est-ce pas? mener une bonne vie à moins de frais. Ce serait ici le cas de faire un bel éloge de la médiocrité; mais je ne dirais rien de neuf, et, quoique plus j'aille et plus mes goûts me rapprochent d'une vie paisible et simple, cependant je ne m'amuserais pas à vous redire ce que j'ai si souvent senti, au milieu des magnificences dont mes yeux ont été éblouis; et je crois, en somme, que je les crains presque autant que les chaumières.

Vous me dites que l'impératrice a la bonté de trouver que je ne lui écris pas assez souvent? Mon Dieu, c'est que j'ai peur de l'importuner. Je me la représente si occupée, si agitée, si accablée, que je crains d'arriver mal à propos. Je lui écrirai pourtant dans quelques jours, et je vous adresserai ma lettre, parce que je ne saurais où la trouver.

XXXIX.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, mercredi 30 prairial, an XIII
(19 juin 1805).

Je ne suis pas encore accoutumée au plaisir de recevoir de tes lettres. C'est toujours, quand elles arrivent, une émotion, une surprise, une sorte de tremblement qui me décèlerait à tous les yeux, si cette correspondance n'était pas légitime. Je la saisis dès que je l'aperçois; si j'ai du monde, je m'enfuis, car il faut être seule pour bien lire une lettre de son ami. Avec quelle précipitation je l'ouvre! Avec quel empressement je la parcours, sans pouvoir obtenir de ma raison de la lire posément! Quel chagrin quand j'arrive à la fin, et quel plaisir de relire encore! Pendant ce temps, Charles tourne tout autour de moi : « Comment se porte papa? Quand revient-il? Parle-t-il de moi? » Alors, je lis tout haut ce qui peut lui convenir, et s'il y a quelque chose pour lui, nous nous atten-

drissons tous deux. Je ne me souviens pas si je vous ai déjà mandé qu'il m'avait dit, une fois, que, le matin, en s'éveillant, il avait souvent envie de pleurer, en pensant qu'il ne vous verrait pas de la journée, et qu'il était obligé de penser sur-le-champ à autre chose. Il a eu hier un petit succès auprès de M. Bertrand, qui l'a interrogé sur son grec et son latin, et qui a été fort content de lui, et surtout des sauts et des cabrioles qu'il faisait à chaque explication, et qui paraissaient l'occuper autant que les réponses satisfaisantes qu'il donnait et les éloges qu'il recevait.

On dit ici, et même madame de Serrant[1] l'a écrit, que l'impératrice revient avant l'empereur. Je suis étonnée que vous ne le sachiez pas, et cela m'en fait douter. Dans ce cas, elle irait à Plombières, et moi avec elle, si Corvisart le veut. Je ne l'ai pas encore vu, et je lui ai écrit ce matin pour l'en gronder. J'ai une petite inquiétude, qui est la suite de cet arrangement. Il ne me manquerait plus, pour me gâter tout mon été, que de partir au

1. Mademoiselle Louise de Vaudreuil, veuve du conventionnel Valady, avait épousé en secondes noces le comte de Walsh de Serrant, émigré. C'était une personne en grande réputation d'esprit et de beauté, dame du palais de l'impératrice.

moment de votre arrivée! Cependant, j'aimerais à vous emmener aux eaux pour vous reposer, et pour vous voir aussi un peu tranquillement.

J'ai eu, ce matin, une visite de la petite Patrat[1] qui est venue, en pleurs, me prier de la recevoir. Elle m'a paru très affligée. Mademoiselle Contat la déteste parce qu'elle n'a pas applaudi les débuts de sa fille[2]. Elle l'a appelée *impertinente*, et l'a menacée de la faire chasser. Je l'ai calmée de mon mieux. Elle se recommande à votre justice, et je lui ai promis de vous l'écrire. Vous trouverez à votre retour, pour vous désennuyer, assez de querelles et de discussions dans votre *tripot*. Je ne les sais que confusément, parce que je ne vois personne de vos sujets, excepté mademoiselle Lachassaigne pourtant, qui a été bien agitée pour la représentation qui aura lieu aujourd'hui. Nous allons revoir *Olympie*, et nous en donner avec Geoffroy sur Voltaire. Je vous conterai, demain, ce

1. Mademoiselle Patrat était fille d'un homme de lettres peu connu, auteur d'une traduction d'une pièce de Kotzebue. Elle jouait les confidentes ou les secondes amoureuses au Théâtre-Français. Elle a terminé sa carrière dramatique à l'Odéon, sous la Restauration.

2. Mademoiselle Amalric Contat, fille de Louise Contat, qui avait épousé, sur le tard, M. de Parny.

spectacle, à mon retour de Saint-Leu, où je vais passer la journée.

Jeudi.

La représentation de mademoiselle Lachassaigne[1] n'a pas été brillante, mon ami, et cette pauvre fille n'aura pas eu beaucoup d'argent, car la salle était à moitié pleine. *Olympie* a mortellement ennuyé. Je ne connaissais point cet ouvrage qui m'a paru mauvais, et assez médiocrement écrit. La reprise de cet enfant de la vieillesse de Voltaire va donner à Geoffroy le plaisir de tomber sur lui de nouveau. Je ne crois pas qu'elle rapporte à la Comédie-Française, qui, cependant, va essayer de nous donner cette pièce pendant quelque temps. *Les Templiers* sont là ressource de vos acteurs pendant l'été. Maherault, qui a dîné hier chez moi, m'a dit qu'ils avaient déjà rapporté à l'auteur cinq mille francs, et que Gicquel et Michaud ont acheté pour cette même somme le manuscrit, pour un an seulement. Talma n'est point malade, mais

1. Mademoiselle Lachassaigne se retirait du théâtre, après trente-neuf ans de services. Sa représentation de retraite avait lieu à l'Opéra, et se composait des *Mœurs du temps*, de Saurin, d'*Olympie*, de Voltaire, et du *Retour de Zéphire*, ballet de Gardel. La recette fut de 10,000 francs.

il fait le malade pour obtenir un congé. Enfin Lemercier lit demain une nouvelle comédie. Voilà tout ce que je sais.

J'ai reçu de madame d'Houdetot une très aimable lettre sur le regret que lui cause notre absence, et qui renferme pour nous de tendres assurances d'affection. Je suis bien touchée de l'amitié qu'elle me témoigne. Elle dit qu'elle aimerait à passer sa vieillesse près de moi ; je lui consacrerai aussi bien tous mes soins, et je lui en rendrai autant que je pourrai, malgré toutes mes autres occupations. Je ne suis pas encore arrivée au point de perfection de M. de Serrant, qui, m'a-t-on dit hier, répondit à une personne qui lui faisait le reproche de ne plus voir ses anciens amis : *Cui bono?* Ceci est entre nous. J'ai reçu une aimable lettre de sa femme, remerciez-la pour moi. Je ne sais pas si je ne vous l'ai pas déjà demandé.

Je vais être seule pendant quinze jours. Ma mère part le 27 juin, et va passer ce temps à Auvers avec votre fils. Je crois que ces petites tournées champêtres doivent lui faire du bien, à lui, et je lui sacrifie le plaisir de le voir. Pendant ce temps, pour me consoler de toutes mes privations, je

redoublerai mes sermons, mes prières, mes lectures, je penserai solitairement à tout ce que j'aime, et à ces biens si doux, dont la Providence a daigné si bien parer la route de ma vie.

XL.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, vendredi 9 messidor, an XIII
(28 juin 1805).

Nous avons été tristement surprises, ces jours-ci, par la mort presque subite de ce pauvre Neny. Il a été frappé, dimanche soir, d'une attaque d'apoplexie; en deux heures de temps, il a perdu la parole et l'usage de ses membres, et, après une agonie de trente-six heures, il est mort sans s'être douté de sa fin. Cette promptitude avec laquelle la mort arrive, donne un peu à penser à une rêveuse comme moi. Que de tracas, que de tourments nous nous donnons pour en arriver là! Un peu plus, un peu moins de plaisir, et puis tout est

fini! Que sont alors tous ces petits mouvements de vanité, qui nous ont pourtant si fortement blessés? Je n'en dirai pas autant de ces jouissances du cœur, qui embellissent notre route, et qui doivent encore en consoler la fin. Si l'on conserve dans l'éternité un souvenir de quelque chose de cette vie, ce doit être sans doute celui du sentiment qu'on a éprouvé pour un ami, tendre, aimable, fidèle, à qui on a dû tout son bonheur. Alors, peut-être, si on a le droit de former des vœux, demande-t-on à Dieu de l'éprouver encore.

Cette pauvre madame Dupuis[1] vient d'éprouver un grand chagrin; son fils est mort, après une longue et douloureuse fièvre maligne. A son retour des eaux de Plombières, où elle avait accompagné la princesse Joseph[2], elle a trouvé son enfant malade. Il semblait qu'il n'attendît plus qu'elle pour mourir; elle l'a perdu peu de jours après. Mais c'est assez vous parler de morts, je veux tâcher de me tirer, si je puis, de la mélancolie où tout cela m'a jetée. Si je recevais une lettre de vous, cela me conviendrait bien dans ce moment,

1. Madame Dupuis, créole de l'île Bourbon, était femme de M. Dupuis, intendant des finances.

2. Joseph Bonaparte.

parce que j'ai de la peine à bien soutenir le noir de mes idées, et cette privation.

Paris est plus ennuyeux que jamais. Personne à y voir; les spectacles, qui ne tentent plus l'été, sont vides; d'ailleurs, aucune des jouissances de la saison, car il pleut sans cesse, et nous faisons du feu tous les jours. Ma mère et moi, nous sommes souvent seules, nous causons et nous lisons, et cette manière ordonnée dont mon temps est arrangé fait passer mes heures assez vite pour me prouver, en effet, que la véritable manière de faire passer la journée est de la régler. Je m'attriste d'être loin de vous; mais, à proprement parler, je ne m'ennuie pas : je lis, je pense, je rêve, et je trouve du plaisir à cette dernière occupation. Vous vous moqueriez si vous voyiez par combien de projets, d'espérances, et même d'illusions, mon imagination se plaît à remplir le vide où je me trouve. Tantôt, je fais pour nous des plans de toutes les couleurs; tantôt, j'ai des conversations avec des personnes intéressantes; je m'amuse à faire parler les interlocuteurs, à leur répondre, je compose, je conte, je disserte, et tout cela en me mettant dans mon fauteuil les bras croisés, ou dans mon lit, en attendant le sommeil, qui ne vient

plus si facilement. Ne va pas croire, d'après tout cela, que je ne m'amuse qu'à faire ce que l'on appelle *songer creux*. Il y a du bon, du solide dans mes rêveries. Je fais de la morale, de la raison ; je me fortifie dans les principes que je dois à l'éducation que j'ai reçue, et au bonheur que tu m'as donné. Je remplace, en soupirant, les belles illusions de ma première jeunesse qui vont fuir avec elle, par des vérités, que je me fais pourtant les plus consolantes possible. En apprenant, par une expérience que je ne cherchais pas, à me défier un peu des hommes, je tâche pourtant de ne pas cesser de compter sur de véritables amis. Enfin, je me répète que la véritable sagesse n'est pas dans une défiance qui déchirerait le cœur; et que le conserver pur, et se laisser tromper toujours avec une heureuse facilité, c'est peut-être recueillir sur la terre tout le bonheur qu'on y peut goûter.

XLI.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, lundi 12 messidor, an XIII
(1er juillet 1805).

Je vous écris, cher ami, avec l'ennui d'être interrompue à chaque moment. Depuis ce matin, il m'arrive du monde pour me consoler de ma solitude[1], je n'ose fermer ma porte, parce que les amis et les parents, sachant ma mère partie, se sont donné le mot pour venir me voir, et cependant le vrai moyen de me faire passer le temps, c'est de me laisser l'employer à causer avec vous. Quand je vous écris, mon ami, je ne regrette rien que vous-même. Aussi, je crois que, pour me consoler je vais pendant cette retraite avoir toujours sur mon secrétaire une lettre commencée à laquelle j'ajouterai quelque chose chaque fois que le chagrin me reprendra trop vivement. Vous pensez bien aussi que les sermons vont

1. Madame de Vergennes et son petit-fils étaient à Auvers, Seine-et-Oise, chez madame Chéron.

aller leur train. La grande réponse aux incrédules est ce besoin de la religion, où le malheur et la peine nous ramènent toujours. Pour moi, je sens que je lui dois des moyens de consolation, qui me manqueraient tout à fait sans elle, et pour tant je ne suis encore guère avancée, et je sens que je ne voudrais même jamais l'être jusqu'au point de préférer quelque chose à l'ami le plus cher de mon cœur.

Que faites-vous à présent? Que je crains que vous ne soyez fatigué de la chaleur et du voyage! Combien doit vous peser cette vie ambulante, où le corps est toujours agité, ainsi que l'esprit, et où seulement le cœur est en repos! Car, malgré tout ce que les revenants me content des beaux yeux italiens, je ne doute pas un moment que vous ne vous en détourniez au plus vite, plutôt que de manquer au serment de fidélité, que vous avez bien voulu prêter en mes mains, et dont je ne veux vous dégager sous aucun prétexte que ce soit. Cependant, je ne puis pas mettre Corvisart au nombre des admirateurs des belles dames de Milan. Il a porté là-bas cet ennui qui le consume partout, et il est revenu mécontent de tout ce qu'il a vu. M. de Tournon m'a paru

plus satisfait [1], et je le soupçonne d'avoir mieux employé son temps que notre Esculape. Il m'a assez amusée par le récit de la vie oisive et tracassée que vous menez là-bas. Il prétend qu'il demeure convaincu que le plaisir n'habite pas les palais. Hélas! je le crois; mais, comme je sens qu'il habiterait bien notre demeure, si nous pouvions nous livrer l'un et l'autre à ces doux sentiments dont tu as pour ainsi dire, ô mon ami, nourri toute ma jeunesse! Cet heureux temps de ma vie qui s'est écoulé si vite, aurait-il donc été le meilleur que je dusse attendre? J'en ai bien peur. Je ne sais si les années, en apportant involontairement la connaissance de la vérité, ne nous inspirent pas aussi la défiance de l'avenir, ou si, en effet, j'éprouve un secret pressentiment du sort qui nous attend; mais, enfin, je crains que notre existence n'ait pour jamais cessé d'être paisible. Loin d'être prodigue de mon temps et de mon bonheur comme il y a cinq ou six ans, j'en deviens avare. Je souffre de ce que j'en perds, je commence à m'apercevoir que le présent perdu

1. M. Camille de Tournon-Simiane, chambellan de l'empereur, préfet de Rome, puis préfet de Bordeaux, était né en 1778. Il est mort en 1833, après avoir publié des Études statistiques sur Rome. (2 vol. in-8°. Paris, 1831.)

ne se retrouve pas, et je souffre vivement en songeant, par exemple, que je suis destinée peut-être à être souvent privée de ta douce présence.

J'ai vu hier des personnes bien plus heureuses que nous, c'est Mollien et sa femme[1], qui ont acheté une petite maison de campagne, où ils passent leur vie. Tous les matins, le mari se rend à la Caisse d'amortissement, il travaille, et sert honorablement son maître et son pays. A cinq heures, il revient dîner et passer sa soirée dans sa famille. Il a mis tout son avoir à cette petite habitation, dont le parc a dix-sept arpents, qu'il s'amuse à planter, et dont il compte toutes les charmilles. Il est content de son sort; il en a beaucoup causé avec moi, il ne veut rien de plus. Ses appointements lui suffisent, l'empereur a confiance en lui, il a la considération des honnêtes gens, et il sourit, tout seul, de la crainte qu'il inspire à quelques ennemis ambitieux, qui se pressent de le haïr, tandis que, s'ils voulaient se donner la peine de le connaître,

1. M. Mollien n'était pas encore ministre du trésor; il dirigeait la caisse d'amortissement. Né en 1758, il est mort en 1850. Sa femme, personne attachante et distinguée, morte en 1880 à plus de quatre-vingt-dix ans, a conservé toute sa vie le souvenir de son mari, et de ces temps paisibles pour elle, si agités pour d'autres. Elle a été *dame du palais* de la reine Marie-Amélie.

ils verraient qu'il est trop modéré pour leur donner de l'ombrage. Pendant qu'il me parlait d'une manière intéressante de sa position, de son dévouement à l'empereur, de ses goûts modestes et tranquilles, je l'écoutais avec d'autant plus de plaisir, que je vous retrouvais dans ce qu'il disait de lui-même, et ce rapprochement, flatteur pour tous deux, prêtait un grand charme à cette conversation. Cet aimable ménage a paru content de notre visite, et je leur ai promis de la renouveler avec vous.

XLII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, mardi 13 messidor, an XIII
(2 juillet 1805).

J'ai été hier à Romainville, mon ami. On m'y boudait parce que j'en avais un peu négligé les habitants. Depuis votre absence, c'était la première fois que je m'y présentais, et madame de Montesson [1] m'a grondée de ce que je n'employais

1. Madame de Montesson dont il a été parlé plus haut, est morte quelques mois plus tard, le 6 février 1806. Elle était demi-sœur de madame de Genlis.

pas ma liberté à me mettre un peu plus dans le monde. En général, on m'a fait ce reproche, et je sens que je le mérite, sans vouloir pourtant me corriger. Loin de vous, ce que j'aime le mieux, c'est de passer mon temps entre mon fils et ma mère. L'un et l'autre me ramènent sans cesse à la pensée de mon ami, qui les aime tous deux comme moi. Cette bonne mère est bien aimable pour sa fille; elle veut bien se prêter à toutes ses peines conjugales, qui, ordinairement, blessent un peu les affections maternelles; elle entend tout mon cœur, et l'approuve. Je passe avec elle des heures qui me plaisent. Vous savez comme elle est aimable, comme elle sait animer la conversation. Quand nos opinions diffèrent, nos sentiments nous rapprochent, et, sans chercher ailleurs, Charles en est le lien. Mon cher ami, lorsqu'après avoir passé ainsi une soirée tête à tête avec elle, à causer, en travaillant, de vous et de nos enfants, je rentre dans ma chambre, et viens solitairement rêver à tout ce que je viens de dire, alors je ne puis m'empêcher, malgré quelques petites inquiétudes, de sentir vivement à quel point ma destinée est douce. Heureuse femme, heureuse fille, heureuse mère! Comment ne me trouverais-je pas la

force de repousser tous les chagrins qui ne viendront pas de ces causes de mon bonheur? C'est alors que, l'âme tout attendrie de cette pensée, je remercie du fond du cœur celui qui a si bien arrangé ma vie. Que je voudrais que ceux à qui j'ai pu inspirer quelques sentiments de défiance vinssent lire dans ce même cœur tout formé par vous, et que les passions attristantes et condamnables ne peuvent occuper un seul instant, tant il est rempli des douces affections que le bonheur y a fait naître! Mon ami, je suis sûre qu'on se tromperait moins dans les opinions qu'on doit avoir des individus, si on jugeait plus souvent de leurs sentiments par leur situation dans le monde. En effet, les passions douces doivent être la suite des vertus, que le bonheur a rendues faciles à pratiquer. Si la route est unie, le caractère reste doux et aimant; il s'aigrit à mesure que le chemin est plus semé d'écueils, et ce qu'il y a peut-être de plus rare dans le monde, c'est de conserver de la bienveillance pour les autres, lorsqu'on est poursuivi par le malheur.

Pour revenir à madame de Montesson, je l'ai trouvée souffrante et essayant de se distraire, en s'occupant des embellissements de sa maison.

Frappée de son changement et du contraste de cette destruction, avec l'élégance et le luxe dont elle s'environne, il me semblait lui voir orner son tombeau. Vous voyez que le fond de mon imagination est un peu tourné vers des pensées mélancoliques, que la solitude et votre absence font naître assez volontiers; mais je ne les repousse point, elles n'attristent véritablement que lorsqu'elles viennent à la suite d'une peine sans remède; et, lorsque l'espérance les précède ou les accompagne, elles ont un charme triste auquel j'aime assez à me livrer.

Je vous ai déjà dit, je crois, que je m'étais jetée au travers de l'histoire romaine, que je n'avais pas lue depuis l'âge de quinze ans. Cette lecture, qui plaisait tant alors à ma jeune imagination, m'intéresse encore aujourd'hui, mais d'une autre manière. Hélas! mon ami, je suis devenue vieille[1]. Ma tête ne s'exalte plus pour ces austères républicains, et nos malheurs m'ont désanchantée de ces vertus d'ostentation. Je suis fort contente d'un morceau de Saint-Évremond, que j'ai lu aussi à ce sujet. Il explique fort bien les causes de cette

1. Elle avait alors vingt-cinq ans.

rustique simplicité des premiers habitants de Rome, dont il ne veut point qu'on fasse une vertu, et qui n'était, à son avis, que la suite de l'ignorance qu'ils avaient d'une autre manière de vivre. « Malgré ce que la postérité a voulu nous faire croire, dit-il, leur vaillance n'était que de la férocité, et l'opiniâtreté leur tenait lieu de science. Loin d'être poussés par un besoin de supériorité, les Romains, dans les premiers temps de leur république, n'étaient que des voisins fâcheux qui voulaient, la force à la main, labourer les champs des autres[1]. » Au reste, je ne crois pas que vous retrouviez, maintenant, en Italie, des traces de ces manières d'agir, soit qu'elles fussent la suite de leur vertu, ou de leur ignorance, et il me semble qu'il ne faut rien moins que la présence d'un aussi grand homme que notre maître, pour tirer cette nation de la léthargie où elle paraît plongée, et qui faisait toujours dire à Duclos : *les Italiens de Rome*. Ce doit être un spectacle curieux et intéressant pour un esprit comme le vôtre, que celui de voir jusqu'à quel point l'éclat de sa gloire peut

1. Ce sont là seulement les idées et non les termes exacts de Saint-Évremond dans ses *Réflexions sur les divers génies du peuple romain dans les divers temps de la République*, p. 176, ouvrage qu'on ne lit plus guère, et on a grand tort.

parvenir à les réveiller. Tandis qu'en marchant, il crée pour ainsi dire de nouveaux peuples, on doit être bien frappé, d'un bout de l'Europe à l'autre, de l'état remarquable de la France. Cette marine formée en deux ans, après une révolution destructive, et qui prend enfin une attitude offensive, après avoir excité longtemps les railleries d'un ennemi imprévoyant; ce calme dans toutes les parties de l'Empire, tandis que son chef en est éloigné; enfin l'administration n'ayant souffert dans aucune de ses parties de cette longue absence! Voilà bien de quoi causer la surprise et l'admiration, voilà de quoi réchauffer des imaginations généreuses, et je sens que je ne suis pas encore vieillie pour cette sorte d'exaltation.

Mais voyez donc, mon ami, comme je parle, quand je vous écris! J'aime tant à vous mettre de moitié dans mes pensées et mes sentiments, que je finis par croire que je cause véritablement. Ma plume va vite, mon cœur s'épanche, et bientôt, pour me tirer d'une illusion qui devient presque complète, il faut que je fasse un effort, qui me ramène à une triste vérité. Elle n'est pas toujours aimable, la vérité, et je ne me pique pas de me donner de peine pour la chercher. Je ne sais plus

qui est-ce qui s'étonnait de m'entendre dire que je ne ferais pas un pas pour essayer de détruire les jouissances qu'on trouve dans cette vie, par la connaissance de leur peu de fondement, et que je pardonnerais qu'on me trompât, pourvu que je ne m'en aperçusse pas. Je crois que je puis ainsi, mon cher ami, vous dire mon secret, sans risque, et que vous en avez déjà bien tiré parti, ou, ce que je crois plutôt, négligé d'en faire usage.

XLIII.

MADAME DE REMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, mercredi matin 14 messidor, an XIII
(3 juillet 1805).

Hier au soir, en rentrant de chez ma sœur, où j'avais dîné, j'étais triste, et la fin de la lettre que je t'ai envoyée s'en sera ressentie. Aujourd'hui, grâce à ces deux petites lettres qui viennent de m'arriver, je me sens bien, et presque contente. Je ne suis plus seule, je les ai là sous mes yeux, souvent sur mon cœur, surtout cette petite qui est si aimable. Vous me conterez un

jour comment vous avez reçu ce cher paquet. Je me représente votre mine. « Quelle grosse enveloppe ! Qu'est-ce que m'envoie ma femme ? C'est quelque mémoire, quelque ennuyeuse brochure ! Mais non, c'est lourd ! Voyons, ouvrons. Eh ! c'est tout noir. Mais que vois-je ? Un portrait ! Ah ! mon Dieu, c'est Charles[1] ! » Et puis de pleurer un peu, de le baiser, malgré la dignité masculine qui, au fait, n'en est point du tout blessée; ensuite un petit souvenir à Clary, un tendre remerciement, que son cœur a entendu, malgré la distance, et peut-être, après cela, une journée douce et heureuse, comme celles que l'arrivée de certaines lettres lui procurent. Dites, je vous prie, mon bon ami, à l'impératrice, qui a bien voulu prendre quelque intérêt à cette jolie peinture, que j'ai vu chez Guérin un portrait d'elle qui n'a plus besoin que de deux petites séances, qui est le plus ressemblant, et le mieux possible. Il est réellement charmant. C'est toute la finesse de ses traits, toute l'expression de ses yeux; enfin, il est parfait, et je voudrais bien qu'il fût à moi. Remerciez-la aussi

1. Ce portrait est une jolie miniature de Guérin, représentant mon père, à huit ans, en costume de hussard, suivant la mode du temps. C'est le seul portrait de mon père dans son enfance, même dans sa jeunesse.

de la bonté avec laquelle elle veut bien accueillir mes lettres. J'aurais aimé, en effet, à recevoir un petit écrit de sa main, mais je n'ose pas trop y compter. Herbaut[1], que je viens de voir, m'a dit qu'elle va à Plombières directement. Irons-nous la rejoindre? Pourrez-vous avoir cette liberté?

J'ai vu, hier, mademoiselle Contat qui m'avait tant écrit, tant pressée de la recevoir, que je n'ai pas cru devoir toujours le lui refuser. Elle m'a appris que la maladie de Talma dégénérait en maux de nerfs qui étaient si excessifs qu'il avait quelquefois des absences. S'il est vrai, la pauvre Comédie-Française serait dans un triste état. Elle est maintenant sans aucune espèce de recettes ; les meilleures représentations n'attirent personne. Ce n'est pas trop la faute des comédiens, car les répertoires sont bons, et tous les acteurs jouent. Mais la saison est chaude, et les petits spectacles sont pleins. Ceux-ci donnent sans cesse des ouvrages qui piquent la curiosité, malheureusement trop souvent par leur extravagance, ou qui pis est, leur indécence, et Racine et Molière sont abandonnés pour les farces grossières des boule-

1. Herbaut, valet de chambre coiffeur de l'impératrice, a fait une fortune comme marchand de modes.

vards. Moi qui parle, j'en ai vu quelques-unes, la semaine dernière, avec maman, et j'ai eu beaucoup de peine à trouver des places dans des salles pleines de monde qu'attiraient *le Revenant de Bérézule*, et *la Guerrière des sept montagnes*[1]. Le pauvre Maherault est plus paralysé que jamais, parce que vos comédiens se plaignent tous de ne pas gagner un sol. *Les Templiers* seuls feraient de l'argent, et la maladie de Talma les interrompt. Aussi, on vous souhaite, on vous attend ; chaque jour, ils viennent demander votre retour, et, après vous avoir vu, et vous être donné bien de la peine, peut être ne seront-ils pas plus contents, car voilà les comédiens. J'ai pensé dire : voilà les hommes.

1. *Le Revenant de Bérézule* est un mélodrame représenté pour la première fois, à l'Ambigu, le 7 messidor an XIII (26 juin 1805). L'auteur nommé était M. François, et l'auteur véritable, madame de Bawr, raconte dans ses Mémoires que la chute en fut bruyante à ce point, que, s'étant enfuie à la fin du premier acte, elle entendait encore les sifflets, étant sur le boulevard. Sans doute la pièce s'est ensuite relevée. *La Guerrière des sept montagnes*, ou *la Laitière des bords du Rhin*, est aussi un mélodrame représenté, le 23 prairial, an XIII (12 juin 1805) sur le Théâtre des jeunes artistes.

XLIV.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, vendredi 16 messidor, an XIII
(5 juillet 1805).

Je reprends mon journal solitaire, cher ami, que je n'ai pu continuer hier, quoique j'aie passé la plus grande partie de la journée chez moi. Après avoir commencé ma matinée par penser à vous, comme de coutume, je me suis occupée de vous, et j'ai été acheter des fauteuils et des chaises pour votre chambre. Grâce à cette acquisition, et au rangement de vos livres, elle est bien à présent, et prête à vous recevoir. Je me pressais de l'arranger, comme si cela devait hâter votre retour. Du moins, c'était y penser, et partant presqu'en jouir. Après cela, je me suis amusée à ranger ce que j'appelle mes papiers, à relire toutes ces niaiseries de mon enfance, auxquelles j'attachais tant d'importance, et qui en ont tant acquis pour moi, par le temps heureux où elles reportent mon imagination. Cette

intéressante lecture et mes douces rêveries m'ont menée jusqu'à deux heures. Alors m'est arrivée madame de Ganay, avec laquelle j'ai fort bien causé; elle est aimable, elle me témoigne de l'amitié, je l'aime tout à fait. Après, j'ai vu Corvisart, qui m'a un peu impatientée sur ma santé, et qui m'a plu pour tout le bien qu'il pense de vous, et qu'il dit volontiers.

J'ai dîné solitairement, avec mon petit abandonné, qui est venu charmer mon repas par sa conversation. Madame Devaines, M. Siméon, l'abbé Morellet, Gallois, ma sœur, enfin MM. de Lacretelle, Desfaucherets[1] et Raynouard sont venus. Ce dernier, à qui j'avais écrit un petit billet en remerciement des deux exemplaires qu'il m'avait envoyés, m'avait fait demander la permission de m'être présenté. Je l'ai trouvé avec un petit accent provençal, qui m'a été au cœur, une manière simple, et de bon ton. Il parle de son succès avec modestie, de la bienveillance du public avec reconnaissance. Il ne s'aveugle pas sur les défauts de sa pièce; il désirerait fort qu'elle eût l'appro-

1. M. de Lacretelle, le jeune, ami de madame d'Houdetot, était membre de l'Académie française. — M. Desfaucherets est l'auteur de la comédie *le Mariage secret*.

bation de l'empereur [1], à qui il doit, dit-il, d'heureux conseils, lors de la lecture que lui en fit Fontanes. Il nous a récité de fort beaux vers des *États de Blois*, qu'il n'est pourtant pas pressé de donner, parce qu'il craint l'engagement que son triomphe lui a fait prendre vis-à-vis du public; il est prêt à céder son droit à d'autres auteurs, entre autres, à Legouvé, qui vient de finir sa tragédie de *la mort d'Henri IV*, à laquelle il attache une haute importance. Mon ami, j'ai été en somme contente de M. Raynouard. Nous avons lu, avec lui, un dernier morceau de Geoffroy contre lui et M. de Lalande. Il rend grâce au feuilleton de la célébrité que ses injures lui ont donnée, et il est déterminé à ne jamais y répondre, se souvenant de la considération que cette même conduite avait attirée à Fontenelle, et qui avait enfin forcé ses ennemis outrés, à intituler leurs pamphlets : « Réponse au silence de M. de Fontenelle. »

J'ai fini Saint-Évremond, dont je suis fort contente. Je lis maintenant la *Décadence des Romains*,

1. Il n'eut point cette approbation, si l'on en croit les Mémoires de M. de Beausset. « Il est probable, disait l'empereur, que, si Geoffroy, dans son feuilleton, n'avait pas dit tant de mal de la pièce, on n'en aurait pas dit tant de bien. »

et je dis, comme M. Bertrand, que Montesquieu a puisé beaucoup dans ce premier auteur, qu'on ne lit point assez. Souvent, mêmes opinions et, quelquefois, même manière de les exprimer. Ce que j'aime le moins, en résultat, de toutes ces lectures, ce sont les Romains eux-mêmes, si turbulents, si irritables. Malgré le courage et la ténacité de ce Sénat, dont je ne puis m'empêcher d'admirer la conduite pendant des siècles entiers, je m'avise de décider, avec beaucoup d'autres heureusement, que la monarchie convient mieux aux nations, et peut-être, en ma qualité de femme, je crois que je me sentirais un peu de goût pour le despotisme. Quand j'aurai fini Montesquieu, je prendrai Tacite, si vous m'en laissez le temps. Si j'en avais davantage, je l'essayerais en latin, auquel je vous avertis que je fais des progrès. Les leçons de Charles me sont très utiles, et c'est pour moi autant que pour lui que j'y assiste. Je sens que ce serait là mon étude favorite, soit que les beautés de cette langue me séduisent par elles-mêmes, soit que ma tête soit disposée à cette sorte de travail, ou, ce que je crois plutôt, soit qu'elle me rappelle un temps où vous m'en avez donné les premières leçons, et où je trouvais tant de charme

à tout ce qui nous rapprochait l'un de l'autre.

Je viens d'être interrompue par M. Dudemaine[1], qui est venu me faire ses adieux; il part lundi pour la Provence, où il espère l'empereur, parce qu'on lui a écrit qu'on enverrait à Sa Majesté une sollicitation d'y passer. Je n'ose pas prier pour son peu de succès, parce que je me sens à moitié Provençale, et qu'il paraît que notre pays a bien besoin de la visite de son maître. On dit qu'il est mécontent de son préfet; mais les hommes disent-ils jamais du bien de ceux qui les gouvernent, et leur vanité ne les porte-t-elle pas presque toujours à se venger, par le blâme, du pouvoir que l'autorité exerce sur eux?

XLV.

MADAME DE REMUSAT A M. DE REMUSAT, A MILAN.

Paris, samedi 17 messidor, an XIII
(juillet 1805).

Je commence à ne plus tant aimer mon écritoire, et l'espérance d'un bien autre plaisir me

1. M. Dudemaine était gendre de madame de Foresta, demi sœur de mon grand-père.

gâte un peu celui-ci. Est-il bien possible, cher ami, que je vous revoie bientôt? Cette pensée est déjà un bien pour mon pauvre cœur, si triste de votre longue absence. J'en jouis plus que je ne puis l'exprimer. Le temps ne me pèse plus, ma maison ne me paraît plus aussi triste : vous l'habiterez bientôt, elle recommence à me plaire.

Après ce doux épanchement, je reprends mon journal, qui ne doit pas vous paraître bien piquant, mais qui m'amuse à vous écrire. Hier, après avoir fini mon paquet, j'ai donné un fort bon petit dîner à mesdames de Ganay, Vannoise, Nansouty et à M. Bertrand. Ils ont été ensuite à l'Opéra, et moi je suis restée avec l'abbé Morellet, qui était venu me voir, et M. Pasquier. Je me suis un peu promenée avec ces deux compagnons, et la journée a fini. Ce matin, j'ai été déjeuner chez mesdames de Sainte-Aldegonde, qui ne sont autre chose que mesdemoiselles d'Aumont[1], mariées depuis quelques jours. Voici une lettre qu'elles vous

1. Mesdemoiselles d'Aumont étaient deux sœurs, qui témoignaient une grande amitié à ma grand'mère. Elle avait réussi à leur faire rendre des biens d'émigrés, comme on a pu le voir dans les *Mémoires*. Elles épousèrent, en même temps, deux frères Sainte-Aldegonde. L'un de ceux-ci a été député sous la Restauration.

prient de présenter à l'impératrice. Elles n'oublient point qu'elles doivent à Sa Majesté le bonheur dont elles jouissent, elles sont heureuses et reconnaissantes, ce qui est si doux, et pourtant si rare. Le reste de ma journée n'est pas bien remarquable : un petit dîner solitaire, et une visite chez l'archichancelier, qui a été fort malade, et qui vient de reprendre ses cercles. Il y avait un monde énorme ; on ne faisait que paraître et disparaître aussitôt. J'y ai trouvé madame de Lucchesini, qui m'a dit qu'elle vous avait vu souvent, que l'impératrice était belle le jour du sacre, que l'empereur était engraissé; elle m'a conté les fêtes qu'elle a trouvées fort belles. Pour achever ma soirée, j'ai été aux Français. On donnait *le Philosophe sans le savoir*, joué à merveille, et personne pour l'écouter. Cette désertion du théâtre désole vos acteurs, et la maladie de Talma les achève. Il est un peu mieux, mais il est tombé dans une mélancolie noire qui demande des soins, et ses camarades voudraient qu'il jouât, bien ou mal portant. Ce *Philosophe* m'a fait grand plaisir à revoir, et j'y ai pourtant bien pleuré.

Vous nous trouverez ici tous réunis; mais quand arriverez-vous? L'archichancelier me disait que

l'empereur ne le lui mandait pas. D'un autre côté, M. de Fleurieu[1] est parti pour Fontainebleau. Allez-vous à Marseille? Notre maître fera-t-il encore ce détour? Quelle activité! quelle force! Il semble qu'on peut lui appliquer ce vers de Boileau que vous connaissez :

Le ciel met sur le trône un prince infatigable.

Ce dimanche matin.

Je vais écrire, en attendant vos Bouffons que Picard va me présenter ce matin, et me faire entendre. On dit qu'ils ouvriront bientôt; mais ils ont désiré, avant, que je fisse connaissance avec eux, et je n'ai pas demandé mieux.

J'ai reçu tout à l'heure une lettre de Deschamps que l'impératrice a eu la bonté de lui faire écrire pour moi. Elle veut bien me faire dire qu'elle m'écrirait elle-même, sans le chagrin que lui cause la séparation de son fils. Je connais sa peine. Il n'est aucune douleur de cœur à laquelle le mien ne sache compatir. Les pauvres mères, les pauvres femmes ne payent que trop souvent de leurs larmes les jouissances de vos vanités, à vous autres; mais aussi,

1. M. de Fleurieu, ancien officier de marine, était intendant de la maison de l'empereur.

soit dit sans vous fâcher, cette sensibilité leur donne des plaisirs, dont vous ne vous doutez seulement pas; et cet avantage me paraît d'un si grand prix, que, malgré tous les inconvénients attachés à l'état de femme, et même enfin la délicatesse de ma santé, que je dois probablement à mon sexe, je ne voudrais pas changer. Quelle est la principale cause de cette préférence, mon cher ami? Je vous la laisse à deviner. En interrogeant votre propre cœur, vous en trouverez facilement la raison.

Je vais dîner chez madame Devaines, la mère, et puis faire quelques visites. Je me mets au courant pendant que je suis libre; mercredi, je reverrai mon petit écolier, et alors je n'aurai plus à moi que le peu de moments qu'il me laissera. Ma mère m'écrit que la manière dont il se porte à la campagne lui prouve de plus en plus qu'il faut qu'il y passe une partie de l'année pour affermir sa constitution. Je vous ferai part de plusieurs idées qui me sont venues sur ce sujet, et dont l'exécution ne me paraît pas très difficile. Voilà nos musiciens que j'entends, et quelques personnes qui viennent avec eux; adieu, jusqu'après le concert.

Dimanche soir.

Je suis toute fatiguée, d'avoir tant écouté et d'avoir été obligée de parler à tout ce monde que je n'entendais guère. Nous étions une petite troupe d'amateurs qui avons été assez contents de vos Bouffons. Cependant, il y a bien des choses à dire. Par exemple, rien à leurs figures. Elles sont jolies, fort jolies. La Crespy, car il faut bien dire comme elle, est bien, et sa voix me paraît fort belle. Madame Megliorruchi est usée; elle chante faux. Mademoiselle Sallucci a une belle voix, qu'elle ne sait guère manier. Le bouffon, je crois, nous fera un peu regretter Martinelli; mais vous savez que cette sorte de talent ne peut réussir dans une chambre. Il y a une basse-taille superbe, et une autre un peu vieillie, mais bonne. Nozzari est encore ce qu'il y a de mieux; il se plaint d'être seul ténor[1].

1. L'opéra Italien avait été ouvert à Paris, au théâtre Olympique, rue de la Victoire, en 1801, sous la direction de mademoiselle Montansier, qui, en 1802, le transporta à la salle Favart, abandonnée par l'Opéra-Comique, pour la salle Feydeau. En 1804, Picard fut nommé directeur de cet opéra, sous la direction du premier chambellan, et s'établit à la salle Louvois, où il joua concurremment avec les Comédiens français. C'est là qu'en 1808, débuta le ténor Garcia, père de mesdames Malibran et Viardot. Il

On dit que nous aurons une autre belle voix féminine. Voilà mon avis, que peut-être vous ne me demandiez pas. Vous vous y connaissez, monsieur, en jolies figures, et vous recevrez en arrivant ici des félicitations sur ces minois que vous avez découverts, chemin faisant. Sur ce, je vous embrasse, et vous dis adieu. Je m'en vais chez madame Devaines, après avoir baragouiné toute la matinée un mauvais italien, qui charmait pourtant ces pauvres femmes, parce qu'elles n'entendent pas le français.

n'est pas aisé de retrouver, dans les histoires du théâtre et les anciens almanachs, les noms des chanteurs qui sont ici nommés. Je trouve pourtant, dans la *Revue des Comédiens* de 1808, un grand éloge de la Crespy, qui commence ainsi : « Est-ce Vénus, est-ce Minerve, ou madame Crespy qui s'avance? La belle tête! les beaux bras! quelle souplesse! quelle élégance! quelle démarche noble et gracieuse!... Le moyen de dire maintenant que cette adorable Italienne n'a pas une méthode bien assurée, etc., etc. » Mademoiselle Sallucci était une cantatrice gracieuse et fine.

XLVI.

MADAME DE REMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A MILAN.

Paris, lundi matin 19 messidor, an XIII
(8 juillet 1805).

Je vous dirai, cher ami, que je suis ravie de Montesquieu, et que j'en ferais volontiers, comme la Fontaine de Baruch. Je n'avais jamais lu cette *Décadence* qu'en courant, et, cette fois que j'ai eu tout mon temps, j'ai lu avec profit. Cependant, je vous ai regretté. D'abord, je vous aime de tous mes plaisirs, de toutes mes occupations; ensuite, vous m'auriez expliqué des choses, redressée sur d'autres; enfin, j'y aurais gagné. Si je ne pensais pas que vous êtes bien occupé, je m'amuserais à vous dire tout ce qui m'a frappée dans ce livre. Ce doit être un excellent catéchisme pour ceux qui veulent ou écrire, ou *faire* l'histoire. Il semble que l'auteur ait été dans le secret de tous les mouvements politiques, tant il en devine bien les ressorts cachés. Ce qui m'a paru surtout remarquable,

c'est que, plusieurs fois, il semble qu'il ait prévu et expliqué notre révolution. En le lisant avec attention, on comprend tous nos malheurs, et tous nos triomphes en même temps. « Il n'y a point dit-il, d'État qui menace si fort les autres d'une conquête, que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde y devient soldat, et, lorsque, par la paix, les forces y sont réunies, cet État a de grands avantages sur les autres, qui n'ont guère que des citoyens[1]. » Qu'en dites-vous? Enfin je copierais tout le livre si je vous disais les *à propos* que j'y ai trouvés. Cette lecture qui m'a tant plu, m'a donné l'envie d'essayer de *l'Esprit des lois;* mais ce ne serait-il pas trop fort ? Je vous attendrai pour décider cela.

J'ai été ce matin déjeuner à Suresnes chez madame de Vaudémont. Elle habite une maison charmante. On ne s'y doute point du village ; tout y est simple et de très bon goût : un jardin plein de fleurs, un parfum, un gazon, une vue, enfin, tout m'a charmée, et tout m'a fait envie. C'est cela qui nous conviendrait bien ! A un quart de lieue de Saint-Cloud, tout près de Paris, et puis une habi-

1. Considérations sur les causes de la grandeur des Romains, et de leur décadence, chap. XI.

tation toute petite, à notre mesure. Je ne souhaiterais jamais rien de plus.

En rentrant, j'ai fait mes adieux à madame de Ganay, qui part demain. Je regrette fort son aimable société, qui nous convenait beaucoup à ma mère et à moi. Pendant son séjour, elle s'était liée, je ne sais comment, avec madame de Fontanes, qui lui a souvent parlé de nous. Elle lui a dit, entre autres, que Fontanes faisait un extrême cas de votre esprit, qu'il disait qu'il était toujours juste, souvent fin, et que vous y joigniez une instruction agréable et en même temps profonde. Si je ne craignais, monsieur, d'embarrasser votre modestie, je dirais qu'il vous a bien jugé, et que, pour moi, j'avoue (sans qu'on puisse m'accuser de prévention) que plus je vois le monde, et j'écoute les hommes, plus je vous apprécie. A propos de vous, hier quelqu'un s'est avisé de me demander tout à coup si vous étiez ambitieux? Cette question m'a étonnée d'abord, non que je fusse embarrassée d'y répondre, mais parce que l'expérience, qu'il faut bien que j'acquière malgré moi, me fait presque toujours chercher la cause des questions qu'on me fait, avant d'y satisfaire. Hélas! où est le temps où je les croyais toutes la suite d'un bienveillant intérêt?

XLVII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A STRASBOURG[1].

Paris, samedi 26 fructidor, an XIII
(13 septembre 1805).

Je voulais vous écrire hier, mon ami, mais j'étais fatiguée, et je me suis reposée. Aujourd'hui, je me porte à merveille. Croyez-le, je vous prie, et, dans une heure, je me rendrai à Saint-Cloud, pour voir l'impératrice. Or vous savez que je ne bouge que lorsque ma santé le permet. J'ai reçu avant-hier une petite lettre de vous, qui m'aurait véritablement affligée, si je n'avais pas pensé qu'au moment où elle m'arrivait, vous deviez être par-

1. L'empereur, revenu de Gênes à Paris, au mois de juillet 1805, partit dès le commencement d'août pour Boulogne, afin d'assister au départ de l'armée. La guerre venait d'être déclarée. Revenu à la Malmaison, peu de jours après, il se disposa à partir pour l'Allemagne, où il devait gagner la bataille d'Austerlitz, et son premier chambellan reçut l'ordre d'aller à Strasbourg, et d'y tout préparer pour le voyage de l'empereur et de l'impératrice. Celle-ci devait séjourner à Strasbourg pendant la guerre, tandis que l'empereur et une partie de sa maison se portaient plus en avant.

faitement rassuré. Il est vrai que j'ai souffert, la semaine de votre départ, mais moins que vous ne l'imaginez; et il ne serait plus question de tout cela, si votre tendresse n'avait exigé ce détail. Maintenant, cher ami, je le regrette. Je me porte bien; ne vous inquiétez plus, et ne joignez pas aux peines de l'absence, ce tourment qui ne serait pas fondé.

J'ai passé la soirée d'avant-hier à Saint-Cloud. Il y avait spectacle : c'étaient deux pièces de l'Opéra-Comique; un peu de langueur près, cela tait amusant, et l'empereur paraissait content. En sortant du spectacle, il est rentré chez lui, et je suis restée près d'une heure chez l'impératrice avec quelques autres personnes, et, entre autres, notre nouvelle compagne, madame de Canisy[1], qui avait été nommée le matin. Mon ami, elle est fort jolie.

Sa Majesté m'a dit qu'on jouerait probablement bientôt *les Femmes savantes*. Comme les comédiens sont avertis, la pièce est prête. Maherault,

1. Madame de Canisy était mariée depuis peu de temps à son cousin, écuyer de l'empereur. Elle était d'une beauté rare, dont elle a conservé des traces jusqu'en ses derniers jours. Elle a épousé sous la Restauration M. de Caulaincourt, duc de Vicence Elle est morte en 1876.

qui est venu me voir ce matin, me l'a dit; il prend des bains de Tivoli qui l'empêchent de vous écrire aussi souvent qu'il le voudrait. Il m'a chargée de vous dire qu'il avait proposé une punition contre mademoiselle Georges, que le comité s'y était opposé, parce qu'il paraît qu'elle n'est pas tout à fait dans son tort, qu'on s'était décidé à une amende, sur cette restriction que, si vous vouliez, on serait plus sévère. Maherault ajoute que le mot *prison* les a tous frappés de terreur. Il ne cesse de vous souhaiter, parce qu'il s'avoue trop malade pour être fort. Les comédiens se plaignent de mademoiselle Raucourt, qui est toujours à la campagne, et qui ne joue jamais. Votre commissaire vous écrira tout cela en détail, ces jours-ci. D'un autre côté, comme la lenteur est le péché mignon du commun des hommes, voilà Desfaucherets qui n'a pas encore fini ce mémoire; il m'écrit sans cesse des excuses et ne termine rien; je l'ai grondé de votre part et de la mienne; il assure que vous l'aurez bientôt.

Nous sommes ici mortellement tristes : Alix passe ses jours à pleurer son mari[1], et sa situation est

1. Le général de Nansouty était parti pour l'armée.

si pénible, que mes regrets se taisent devant sa douleur. De plus, nos amis Chéron partent après-demain, et ma mère les regrette vivement. Notre hiver sera triste, l'avenir est si brouillé, qu'on n'ose se fier à rien, et nous voilà retombés dans ces incertitudes dont nous commencions à sortir. Ce qui est remarquable, c'est que ces inquiétudes, auxquelles je ne puis me défendre de me laisser aller, disparaissent, à peu près, dès que je suis pourtant vis-à-vis de celui qui les cause. Avant-hier, au spectacle, en voyant l'empereur, en contemplant sa physionomie calme, je me sentais tranquille, et presque sûre de la paix, de notre avenir. En arrivant au théâtre, son visage était grave, mais point inquiet. A la fin, il riait assez souvent. et je me sentais tentée du désir de le remercier de sa gaieté, et d'en tirer un heureux augure pour les espérances qu'elle me permettait de concevoir.

Si vous voulez savoir une nouvelle, je vous dirai que M. de Rumford est revenu, et que tous les habitués de la maison Lavoisier[1] se sont envolés à son approche. Comme ils ne savent où

1. M. de Rumford, savant allemand, né en Amérique, faisait à madame Lavoisier une cour très assidue, qui s'est terminée par un mariage.

aller, c'est moi qui les reçois, sans leur reprocher leur assiduité en d'autres lieux. La coquetterie se plaint, l'amour souffre, et l'amitié seule jouit toujours sans amertume du plaisir du moment présent.

Vous ai-je mandé le nom des *dames* qui vont à Strasbourg? Je ne m'en souviens plus. En écrivant si souvent, cher ami, je crains de me répéter ; j'ai si peu de choses à conter! Je ne sors guère, je vois peu de monde, toujours les mêmes personnes, elles redisent les mêmes choses. Je lis, quand je suis seule, c'est ma ressource. Lorsque vous étiez en Italie, je vous entretenais de l'histoire romaine; à présent, je vous parlerai de l'histoire de France, dans laquelle je me suis jetée. Mon ami, elle n'est pas belle. Notre nation si vantée, si vaine, a toujours été aussi inconséquente, et bien souvent aussi injuste, aussi cruelle que d'autres. Il m'est arrivé de faire une petite réflexion : c'est que, d'après tous les excès au travers desquels elle s'est jetée, elle était moins faite que toute autre pour être gouvernée par des *idées libérales*. Je me suis avisée de dire cela à notre vieil ami[1]. Mais si vous saviez comme il m a

1. Ce vieil ami devait être l'abbé Morellet.

traitée, comme il m'a reproché d'avoir du goût pour le despotisme! Il ne s'en étonnait guère pourtant, parce que les femmes y avaient toutes du penchant. Cela me rappelle qu'un jour de cet hiver, faisant la partie de l'empereur avec deux autres de mes compagnes, celui-ci s'amusant un moment de ces petits caquets de société, qui composent le plus souvent les conversations féminines, disait en riant *nous autres femmes*, et j'avais bien envie de lui répondre *nous autres rois*. Mais voyez donc un peu comme je bavarde! Adieu, cher ami; je vais à Saint-Cloud, je vous retrouverai au retour.

Ce dimanche matin.

Bonjour, mon aimable ami. Je commence ma journée en pensant à vous, selon ma coutume, et j'ai aussi, de plus, le plaisir de vous l'écrire en m'éveillant. J'ai été à Saint-Cloud, hier; l'impératrice, selon sa coutume, toute bonne pour moi, m'a témoigné quelque désir de me voir davantage. Alors, je lui ai demandé la permission de passer quelques jours avec elle, à quoi elle a consenti avec un empressement qui a été droit à mon

cœur. Demain donc, j'irai m'installer dans ce palais des rois, qui, entre nous, m'a paru plus triste que jamais. Je ne sais, mais il semble que chacun y apporte chaque jour plus de défiance et de réserve. On ose à peine s'entretenir des choses les plus indifférentes; il semble qu'on ne s'entende plus, et pourtant, si on pouvait lire dans toutes les pensées, on y trouverait, je gage, un extrême rapprochement. Pour moi, je me glisse au travers de tout cela, sans rien prétendre, et, comme je ne suis sur la route de personne, on me traite fort bien, et on m'aime assez. Mon ami, si je n'aimais véritablement l'impératrice, je vous avoue que j'aurais eu de la peine à quitter ainsi ma mère et mes enfants, tandis que je suis loin de vous; mais je lui dois tant d'affection et de reconnaissance! et je ne puis guère les lui témoigner qu'en la soignant un peu. Ainsi, je ne dois pas me plaindre, puisque mon cœur est presque toujours pour quelque chose dans toutes les actions de ma vie.

XLVIII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A STRASBOURG.

Saint-Cloud, mardi 30 fructidor, an XIII
(17 septembre 1805).

C'est de Saint-Cloud que je vous écris, mon aimable ami. J'y suis arrivée hier au soir, et me voilà maintenant loin de tous les premiers objets de ma tendresse. Ma mère était triste de me voir partir, parce que je l'ai laissée bien seule. Nos amis Chéron sont en route pour Poitiers ; vous voyez quel vide c'est pour elle, et quelle privation pour Charles; aussi tous deux me quittaient-ils à regret. Mais l'impératrice est si bonne pour moi! et puis, son départ étant si prochain, je tenais à passer quelques jours auprès d'elle. Je l'ai trouvée fort heureuse du retour de la princesse Louis [1]; elles ont beaucoup pleuré en se revoyant, et elles ont eu une vraie jouissance de cœur, si rare dans le

1. La princesse Louis Bonaparte, ou reine Hortense.

pays où elles vivent, et peut-être rare aussi dans un monde moins élevé.

Le prince Louis m'a paru maigri, et faible; son fils beau et fort [1]. A huit heures, ils sont partis, et nous sommes restées, entre femmes, jusqu'au coucher. La conversation, comme vous le pensez bien, n'était pas très animée. Elle a un peu roulé sur le délaissement où vous nous laissez, messieurs de la maison de l'empereur, et nous nous demandions, sans pouvoir en trouver une bonne raison comme vous le croyez bien, pourquoi vous ne nous rendiez pas plus de soins. Après le coucher, l'empereur a fait appeler l'impératrice, et nous nous sommes retirées. J'ai vu, un moment, M. de Caulaincourt; je lui ai dit ce que vous m'aviez écrit pour lui; il croit le voyage pour le 1er ou le 2 du mois. Ainsi vous verrez prochainement Leurs Majestés, et nous retomberons dans notre solitude.

Ce matin, je m'éveille, et, en ouvrant les volets, la première personne que j'aperçois se promenant, c'est l'empereur, levé le premier, couché le dernier, toujours prêt, toujours actif. Le ciel l'accompagne, et veille sur lui! Vous pensez bien,

1. Il s'agit du fils aîné de la reine Hortense, qui est mort en Hollande.

mon cher ami, que ce sera là le sujet de ma prière du matin.

Vous êtes bien aimable avec vos détails alsaciens, et j'aime bien cette bonne famille qui apprécie mon ami. Comme je crois à toutes ces aimables assurances de tendresse! comme j'aime à les croire, et que ce sentiment est doux! Mon ami, notre affection me paraît comme un repos assuré au milieu des agitations de la vie; elle calmera tous les chagrins qui nous sont peut-être réservés, et elle embellira tous nos plaisirs.

Ma mère vous charge de remercier madame Dietrich [1] de son souvenir; elle dit qu'elle aussi était bien aimable, et qu'elle l'aime toujours. Adieu, pour ce moment; je vais me lever et descendre chez l'impératrice, je vous reviendrai après.

Ce mercredi.

Hier, je n'ai pas pu reprendre cette lettre de tout le jour; non que j'aie été bien occupée, mais vous savez comme le temps se passe ici, sans qu'on ait beaucoup de moments à soi, et sans qu'ils soient

1. Madame Dietrich était, je crois, veuve du maire de Strasbourg tué pendant la Révolution, et mère de madame Scipion Périer et de madame de Sahune.

pourtant employés. Le matin, l'impératrice a reçu beaucoup de monde, selon sa coutume, et, pendant qu'elle donnait son audience, et qu'elle écoutait les plaintes et les sollicitations de tout genre, moi, je travaillais dans un petit coin, pensant à vous, mon ami, à cette tendre affection qui fait le bonheur de ma vie, et qui me la rend si chère. J'étais avec madame de S***, et, sans méchanceté, je pourrais peut-être dire à quoi où *à qui* elle pensait; car, entre nous, elle ne dissimule point le sentiment qui l'occupe, ni le plaisir qu'il lui cause. Elle est très souvent ici, elle dit *tout haut* que Leurs Majestés aiment beaucoup sa société et sa conversation. Je le crois sans peine; mais, en le proclamant ainsi, elle excite beaucoup de jalousies contre elle, et elle oublie que le monde ne pardonne guère, et surtout aux femmes, que les succès qu'elles ont l'air d'ignorer.

Tout se prépare ici pour un prompt départ, et vous serez bientôt, cher ami, en mouvement, et moi en repos. Que je serai triste jusqu'au jour de votre retour! que le temps passé loin de vous est dénué d'intérêt!

Ce matin, me voici faisant le premier chambellan. L'empereur veut avoir *le Menteur*, demain,

à Saint-Cloud. J'ai écrit sur-le-champ à Maherault, je me suis occupée des décorations, enfin vous seriez content de tous les petits soins que j'ai pris pour cette représentation. Je voudrais que Sa Majesté retrouvât des traces de votre zèle dans la manière dont elle ira, et qu'elle se convainquît qu'entre nous, le besoin de lui plaire est un bien de communauté.

Ma mère m'écrit que son favori se porte à merveille. Je l'ai vue un moment, hier, à l'Opéra, où l'impératrice a été. On donnait *Don Juan;* cet ouvrage, tout beau qu'il est, n'a pas eu grand succès; ces Parisiens sont bien assez imitateurs pour se récrier sur le talent de Mozart, mais pas assez musiciens pour le sentir. Il est vrai de dire que cela n'était pas trop bien exécuté. L'empereur n'y a point été, il attendait le succès, et peut-être il ira faire ses adieux au peuple de Paris vendredi prochain.

Adieu, mon tendre ami; je vais me lever et descendre là-bas. J'attends cette pauvre Alix, qui est tourmentée de toutes les manières; vous comprenez bien pourquoi. Que de tracas, que de contrariétés dans cette pauvre vie! Mais aussi que de biens, que de plaisirs, lorsqu'on en fait paisiblement la route avec toi!

XLIX.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A STRASBOURG.

Saint-Cloud, mardi 1er complémentaire, an XIII
(18 septembre 1805)

Depuis hier, mon ami, j'étais bien tentée de vous écrire plusieurs choses que j'avais apprises, mais je n'osais guère *par la poste*; voici Hébert [1] qui part, et je me sers de ce moyen. Il s'agit encore de cette maudite Comédie. Hier, lundi, avant de venir à Saint-Cloud, j'ai donné à dîner à Desfaucherets, et voici ce que j'ai su par lui : Vendredi dernier, mesdemoiselles Duchesnois, Volnais et Bourgoin se sont rendues à Saint-Cloud. L'impératrice les a reçues. La première a demandé son congé, la seconde une part entière, la troisième je ne sais quoi. On s'est plaint de vous. L'impératrice a tout accueilli avec sa bonté ordinaire, elle s'est récriée sur l'injustice. Elle a fait appeler

1. Valet de chambre de l'empereur.

Auguste de Talleyrand [1], et lui a ordonné de délivrer un congé et *une part* à ces demoiselles. Auguste, confondu, a répondu qu'il n'en avait pas le droit, et qu'il ne le ferait que dans le cas où Sa Majesté lui en délivrerait l'ordre. Comme elle n'a pas jugé à propos de se compromettre à ce point, elle a renvoyé ces demoiselles, en leur faisant de belles promesses. Vous jugez du mauvais effet que cela a fait au Théâtre. Auguste de Talleyrand, en remontant chez lui, a conté le tout à Campenon [2], et il a ajouté qu'il ne savait pas ce qu'il y avait contre vous à la Comédie, mais que l'empereur avait dit, devant lui, que cela allait très mal au Théâtre. Ensuite, Desfaucherets m'a appris que Campenon reçoit journellement des lettres anonymes très menaçantes; on lui annonce des coups de bâton. On lui dit qu'on sait vos projets (par où, je l'ignore), et qu'on ne souffrira pas qu'un homme comme lui, qui fait peu de cas des comédiens, les gouverne.

1. M. Auguste de Talleyrand, cousin de M. de Talleyrand, était un chambellan chargé de l'Opéra-comique, et il faisait l'intérim du premier chambellan. Il a été ministre en Suisse, sous la Restauration.

2. M. Campenon, homme de lettres, plus tard membre de l'Académie française, était, ou allait être, commissaire impérial près l'Opéra-Comique. Il remplaçait Maherault, malade, au Théâtre-Français, et on pensait à l'y placer définitivement.

Enfin, Dazincourt a été le trouver, pour lui faire compliment, et lui dire du mal de Maherault. Voilà ce dont j'ai cru qu'il fallait que vous fussiez instruit. Vous ferez bien de terminer là-bas quelque chose, car tout cela est, ici, fort désorganisé. Pour moi, je parerai les coups tant que je pourrai, pendant le peu de jours que Leurs Majestés resteront ici, et, si je sais quelque chose de nouveau, je trouverai bien le moyen de vous en prévenir.

Mon ami, je voulais aussi vous parler de M. de Nansouty. Caulaincourt m'a dit que l'empereur avait annoncé tout haut qu'il avait reçu sa démission. J'en ai parlé au prince Louis, qui m'a paru y prendre le plus grand intérêt, mais qui blâme la démarche, et qui tâchera de la raccommoder. Peut-être ne pourrai-je rien savoir ici; mais, là-bas, vous aurez plus de moyens que moi, et vous nous écrirez ce qui en est [1].

Je suis si pressée, parce que Hébert part, que je vais finir. D'ailleurs, ces ennuyeux détails m'attristent, et ne me laissent guère le moyen de vous parler d'autre chose. Votre sagesse en fera ce

1. M. de Nansouty avait été nommé chambellan de l'impératrice, place fort insignifiante, qu'il quitta, sans pourtant encourir la disgrâce de l'empereur, qui le nomma premier écuyer.

qu'elle croira convenable, tandis que ma tendresse à moi ne peut que s'en affliger. Adieu, cher ami; je suis à Saint-Cloud depuis hier soir; on m'y parle de vous, mais cependant j'aurais mieux aimé en causer avec Charles.

L.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A STRASBOURG.

Ce jeudi 2e complémentaire, an XIII
(19 septembre 1805).

Je me trouve ce matin, cher ami, dans les agitations que vous avez souvent éprouvées, les jours de spectacle. Je voudrais bien que celui d'aujourd'hui allât, et plût à l'empereur, et, si cela n'est pas bien joué, je m'attristerai fort. J'ai eu un événement à la Comédie, à propos de cela, et c'est un peu ma faute. Ayant vu jouer, il y a un an, le *menteur* à Fleury, et le *valet* à Dugazon, j'ai écrit à Maherault pour lui demander ces deux acteurs. Dazincourt [1] est entré dans un violent chagrin.

1. Dazincourt a laissé au théâtre une réputation inférieure à celle de son camarade Dugazon.

Il m'a écrit que vous aviez partagé l'emploi des *valets* en deux, et que le *menteur* était dans ses attributions ; il ajoutait que si l'empereur l'ordonnait, il obéirait, mais qu'en même temps il donnerait sa démission. Comme Sa Majesté n'avait rien dit sur les acteurs, j'ai répondu à Maherault que je n'avais aucun droit à changer la distribution des rôles, et que ce serait M. Dazincourt qui jouerait. Voilà, mon ami, ce qui m'est arrivé de plus *conséquent*.

Puisque j'en suis sur *le tripot*, je vous dirai que les actrices que l'impératrice a reçues ont fait beaucoup de bruit de cette visite ; je l'ai dit à Sa Majesté, qui m'a dit de vous écrire qu'on avait beaucoup ajouté à ce qu'elle leur avait dit ; que, bien loin de promettre un congé à mademoiselle Duchesnois, elle lui avait répondu, que puisque vous, qui la protégiez, lui refusiez un congé, c'est que cela avait de grands inconvénients ; enfin qu'elle n'avait dit que ce qu'il fallait dire. Mais les broderies que ces actrices ont ajoutées à ses discours lui ont prouvé que ce qu'elle aurait de mieux à faire serait de ne pas les admettre près d'elle. A son arrivée à Strasbourg, vous pourrez, cher ami, beaucoup mieux que moi, expliquer vos

raisons pour refuser des congés. En tout, *croyez-moi*, il sera très urgent que vous trouviez un bon moment pour parler de tout ce que je vous ai écrit par Hébert.

Je suis très rassurée sur un sujet d'inquiétude dont je vous parlais aussi l'autre jour. L'affaire de mon beau-frère [1] a pris une bonne tournure. Ce que Caulaincourt m'a dit n'était qu'un ouï-dire. On a répondu, au contraire, qu'il fallait maintenant se battre, qu'on voulait le garder, et qu'au retour, on arrangerait les choses autrement. Alix est venue hier matin ici. L'impératrice l'a gardée à dîner et l'a traitée avec beaucoup de bonté. A cinq heures, nous nous sommes promenées avec l'empereur. C'était la première fois que je le voyais depuis mon séjour ici; il nous a demandé, à ma sœur et à moi, de vos nouvelles avec un ton fort bienveillant, et à Alix de celles de son mari d'une manière qui l'a rassurée tout à fait. Après la promenade, nous avons dîné, et, le soir, nous avons chanté et dansé avec la princesse Louis. L'impératrice était dans l'enchantement de son petit-fils qui avait été le plus aimable du monde avec son oncle. Cet enfant est vraiment gentil, il cause, dit de jolies petites

1. M. de Nansouty.

choses sans avoir l'air de les avoir apprises. Il a de la bonté de sa mère, dont je ne saurais trop répéter l'éloge. Il me semble qu'elle gagne tous les jours en raison et en grâce ; avec sa manière toute simple, elle a une dignité parfaite, et, avec la raison la plus éclairée, une indulgence qui ne se dément point. La princesse Borghèse est ici, moins souffrante, mais encore bien faible ; elle est toute jolie dans son grand deuil, et l'habitude de la douleur, et les réflexions tristes qu'elle lui fait faire, ont donné à toute sa manière une certaine mélancolie qui lui va bien. Elle est très polie, et, moi en particulier, je ne puis que me louer de la manière dont elle me traite.

Hier, j'ai eu des nouvelles de nos enfants, qui se portent à merveille ; je vais écrire à mon garçon. Si vous avez quelque chose à lui mander, écrivez-le-moi bien vite. Adieu, pour ce matin ; je ne fermerai cette lettre que demain, afin de vous donner des nouvelles de la représentation de ce soir. Auguste de Talleyrand est à la campagne, c'est M. de Viry[1] et *moi* qui nous mêlons de tout. A propos de lui, il me charge de vous embrasser pour lui, et moi pour moi.

1. M. de Viry était un Piémontais, chambellan de l'empereur. Il a été sénateur un peu plus tard.

Ce vendredi matin.

Mon ami, le spectacle a fort bien été, l'empereur a été content et *le Menteur* a été joué à la perfection. J'avais été jusqu'à sept heures dans les tribulations, comme vous. Après le dîner, je m'étais rendue au théâtre pour donner mon coup d'œil de chambellan. Les comédiens étaient arrivés, à l'exception de madame Talma[1]. A six, à sept heures, point de madame Talma ! Je me tourmentais comme quelqu'un de ma connaissance, d'autant que l'empereur voulait le spectacle de bonne heure, pour tenir le conseil après. Enfin, à sept heures et demie, elle est arrivée avec son mari qu'il m'a fallu calmer. Ils étaient venus, au pas, dans un fiacre, et, moins les chevaux allaient, plus Talma s'impatientait ; aussi était-il malade en arrivant, et je doute qu'il eût pu jouer, si on avait eu besoin de lui. Enfin,

1. Il s'agit ici de la seconde femme de Talma, mademoiselle Vanhove, femme divorcée de M. Petit, et fille de Monvel. Elle avait débuté dans les rôles tragiques, où elle était, dit-on, très touchante. Elle prit ensuite les premiers rôles de la comédie, où elle ne réussit pas moins ; elle passait même pour supérieure à mademoiselle Contat, dans ceux de ces rôles qui exigent plus de simplicité, de vérité et de décence que de coquetterie et d'éclat. Elle a épousé, après la mort de Talma, le vicomte de Chalot, en troisièmes noces.

tout a bien été, et vous vous seriez reconnu. Talma m'a dit que le ministre de la police avait parlé à l'empereur de ses intérêts, et que Sa Majesté avait répondu qu'elle avait eu le projet de vous entretenir de lui et de la Comédie, mais que vous étiez parti, et que ce serait pour plus tard.

Je crois, mon bon ami, que ce sera le dernier spectacle, et que le départ s'approche. Le cœur se serre quand on y pense, et les adieux seront bien tristes. Vous aurez cinq de vos chambellans. L'impératrice ne sait pas le monde qu'elle emmènera; elle a le désir de partir avec l'empereur, cependant on ne fait dans sa maison aucun préparatif. Pour moi, je songe à ceux que je vais faire pour ma retraite. A propos de cela, croiriez-vous que nous n'avons point nos dix mille francs, et que je commence à perdre l'espoir? Je ne sais plus cependant comme je payerai mes dettes. Si nos tentatives sont inutiles, il faudra là-bas que vous fassiez un dernier effort.

J'ai eu hier le plaisir de présenter votre fils à l'impératrice; elle l'a trouvé fort embelli, et elle m'a annoncé qu'il serait un fort bel homme. J'étais un peu fière, je vous l'avoue, de ce beau garçon que je promenais de chambre en chambre.

Il a baisé la main de Sa Majesté, avec toute la grâce que vous lui connaissez, et ensuite il s'est promené tout le jour. Lui et moi, nous nous sommes plaints de n'avoir pas de vos lettres depuis cinq jours. Vous ne direz pas la même chose de moi, car vous avez dû en recevoir une quantité.

LI.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A STRASBOURG.

Ce samedi, 4e complémentaire, an XIII
(21 septembre 1805).

Je viens à toi, mon ami, fatiguée de la sécheresse de ma matinée; j'ai besoin de parler à un cœur qui m'entende, et de mettre un peu d'affection dans ma journée. Depuis dix heures du matin, l'impératrice a reçu tant de monde, que je n'ai pas eu le loisir de la voir un moment; j'ai donc passé tout mon temps avec des visages inconnus, dont je ne me souciais guère, entre autres madame de Coigny[1], que je voyais pour la première fois, et

[1] Madame la marquise de Coigny (mademoiselle de Conflans),

qui m'a complètement étourdie par l'abondance de ses paroles et la manière criarde dont elle les lance. Elle me faisait l'honneur de m'adresser tous ses bons mots, mais elle n'aura pas remporté grande idée de moi, car j'étais si étonnée de sa manière, que je ne sentais aucune envie de lui répondre. Je ne sais comment l'impératrice a la patience d'écouter tant de monde. Pour moi, ce serait au-dessus de mes forces, et j'admire toujours la douceur inaltérable qui lui fait accueillir avec la même bonté la dernière comme la première sollicitation.

Pendant ce temps, l'empereur travaille avec une assiduité qui est au-dessus de la force humaine. Quelquefois, trop fatigué, il se couche à sept ou huit heures, pour se relever à onze. On dit ici qu'il va lundi au Sénat, et qu'il part après. Mon ami, quel départ! et qu'il m'inquiète! Il me semble voir s'éloigner avec lui tout le repos et le bonheur dont nous commencions à jouir. Puisse le ciel l'accompagner! Vous savez comme la tristesse me

mère de madame Sébastiani, était une femme d'esprit, à l'ancienne mode. Mon père l'avait vue dans sa jeunesse, et se la rappelait, disant des bons mots un peu affectés et piquants. Elle avait une grande réputation d'esprit, mais une grosse voix qui faisait dire qu'elle n'avait qu'une voix contre elle, la sienne.

ramène à des idées religieuses, qui seules me consolent. Quoique vous en disiez tous, cette disposition qui nous rappelle à Dieu, lorsque notre âme souffre, est un des plus beaux présents de sa bonté, et une grande preuve de son existence dans une vie si semée d'inquiétudes. Pour en revenir aux miennes, quand je descends au fond de mon cœur, je trouve qu'elles viennent d'abord de ce que je suis loin de vous, et de cette situation si contraire à mes sentiments, à mes goûts, à tout ce que je suis. Il me semble qu'alors tout est en moi plus disposé à voir en noir, et que je ne m'étonnerais ni d'un chagrin de plus, ni même d'un malheur. Mon ami, votre présence suffirait pour tout dissiper, et les assurances si vives et si tendres de votre affection me consoleraient des malheurs qui, peut-être, nous menacent. Pour nous autres femmes, les jouissances du cœur sont tout l'important de la vie; mais, pour la plupart des hommes, elles ne sont qu'un dédommagement. Cette réflexion qui arrive au bout de ma plume est pourtant loin de vous être applicable, et, dans quelque situation que nous nous trouvions jamais, notre tendre amitié nous consolera ou doublera notre bonheur.

Monsieur S***, qui est parti ce matin, voulait vous porter une lettre de moi, mais il était pressé et je ne pouvais remonter chez moi. Il vous dira au moins que je me porte bien, et cette lettre-ci arrivera peut-être aussitôt que lui. Ce pauvre garçon vous parlera peut-être de toutes ses agitations. Il ne sait où il en est. Tantôt il gronde sa femme, et l'accuse tout haut, tantôt il la caresse, et veut quereller tous ceux qui l'attaquent. On rit de son trouble et de ses inquiétudes, ses camarades, ses amis même, car, dans ce monde-ci, l'amour et les passions qu'il excite sont presque toujours un sujet de ridicule pour ceux qui ne l'inspirent ou ne l'éprouvent pas.

Je viens de recevoir mademoiselle Volnais[1]. L'impératrice est accablée de ses visites. Cette actrice m'a dit que vous lui aviez conseillé de

1. Mademoiselle Volnais descendait de Placide, danseur de corde. Elle a débuté à la Comédie-Française en 1800, et s'est retirée du théâtre en 1822. Elle avait une grande réputation de beauté, et passait pour supérieure dans les rôles doux et tendres, de tragédie ou de comédie. Elle a reparu avec succès, en 1833, dans le rôle de *la Mère coupable*. Mademoiselle Bourgoin, en grande rivalité avec elle, jouait aussi des rôles très divers, ou comme on disait alors, chaussait également le brodequin et le cothurne, prenait également les deux masques, comme on dit aujourd'hui.

solliciter un appui important, et que, si je vous écrivais que Sa Majesté la protège, vous feriez ce qu'elle désire vis-à-vis de la Comédie. Mon ami, je n'ai rien compris au galimatias qu'elle m'a fait; elle dit que mademoiselle Bourgoin est fort insolente et la rend fort malheureuse. J'ai promis, selon ma coutume, de vous l'écrire, et je le fais.

Voici une lettre de vous, bien aimable, un peu triste, au ton de mon cœur. Comme vous dites bien, cher ami, ce que j'ai senti pendant ce mois, et comme, en effet, tour à tour, il embellira et gâtera mon souvenir! Vous vous ennuyez donc? Quelque doux pour mon cœur que soient ces regrets que vous me laissez voir, je me sens mal à l'aise de vous savoir mélancolique. Il y a bien longtemps que je voudrais, dans ces absences; garder tout le triste pour moi. L'empereur me demandait avant-hier de vos nouvelles, et si vous me parliez des Alsaciennes, qui sont très jolies?

Nous voyons très peu Sa Majesté. Depuis lundi que je suis ici, je ne l'ai aperçue que deux fois. Elle travaille sans relâche; on pourrait bien dire d'elle comme on disait du roi de Prusse : *Voilà un roi qui se donne bien du bon temps!*

LII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A STRASBOURG.

Paris, dimanche, 5e complémentaire, an XIII
(22 septembre 1805).

M. de Caulaincourt veut bien se charger, mon ami, de te remettre cette lettre. Il te verra dans peu de jours. C'est au moment du départ que je me sens plus triste encore de ne pouvoir aller te rejoindre; car, enfin, il ne faut pas se flatter, je crois que je vais être bien longtemps sans te revoir. Ainsi que tous les autres, tu ne voudras pas quitter l'empereur, peut-être l'accompagneras-tu ou suivras-tu sa marche, et moi, pendant ce temps, je resterai seule, à peser tristement les jours et les heures et à me tourmenter sur les dangers dont il m'est impossible de mesurer l'étendue. Mon ami, ne cesse pas, je t'en conjure, de penser à tes enfants, à ta femme, ta femme qui n'aime de la vie que les jours passés près de

toi. Hélas ! comme ils sont troublés et rares, maintenant, et que l'avenir m'inquiète ! Mais je me sais mauvais gré de te laisser voir cette mélancolie, que je devrais mieux renfermer. Quand je serai retournée dans ma solitude, je tâcherai de la supporter, en m'occupant sans cesse de nos enfants; c'est pour moi le plus sûr et le plus doux moyen de penser toujours à l'ami que j'aime uniquement.

J'espère, au moins, que vous ne serez point saisi de cette ardeur martiale qui m'a fait trembler hier dans M. de Luçay. Il faut que vous sachiez que, pour satisfaire une grande partie de l'ancienne noblesse qui veut servir, et qu'on ne sait comment présenter à l'armée, l'empereur a imaginé de former une garde d'honneur dans laquelle entrera tout individu qui aura un peu de fortune. Ce corps, qui accompagnera Sa Majesté, est commandé par M. de Ségur; M. de Bouillé y entre, et aussi César de Choiseul[1], et M. de Luçay est venu, hier, me demander si je ne croyais pas

1. M. de Bouillé est celui qui est mort aveugle, laissant un fils, le marquis René de Bouillé, qui a été ambassadeur en Espagne, sous le gouvernement de M. Thiers. — César de Choiseul est M. de Choiseul-Beaupré, aide de camp de M. de Nansouty, et un peu son parent. Sa veuve a épousé le prince de Polignac.

que l'intention de l'empereur fût que toute sa maison entrât dans ce corps, et quel conseil je vous donnerais à ce sujet? Mon ami, à cette question je ne sais comment vous exprimer tout ce que j'ai éprouvé; je crois, en vérité, que mes cheveux se sont dressés, et j'ai senti au cœur une douleur réelle. J'ai cependant répondu que si vous aviez moins de trente ans, quelque peine que j'en ressentisse, je n'hésiterais pas à vous le conseiller; mais que, quoique jeune encore, il me semblait que vous ne l'étiez plus assez pour changer d'état, surtout étant marié et père de famille. Après cela, je l'ai quitté, et j'ai pleuré solitairement sans pouvoir m'en empêcher; j'étais si émue, que je vous parlais tout haut, comme si vous m'entendiez. Je regrette aujourd'hui ce que je disais hier. Mon bien-aimé, n'ajoutez pas de nouveaux chagrins à ceux de l'absence. Je souffre plus que je ne murmure de la vôtre, puisqu'elle est un devoir. Suivez l'empereur, servez-le dans la route où il vous a placé, mais pensez aussi à moi, qui n'ai plus de courage pour de nouvelles inquiétudes. Brisons-là, je ne puis m'arrêter plus longtemps sur cet article. Pour nous en tirer, écoutez ce qui nous est arrivé jeudi matin :

Nous étions, à déjeuner, sept à huit femmes : mesdames de Serrant, Savary et quelques autres. Tout à coup, l'empereur entre, nous salue gaiement. Il me demande de vos nouvelles, presqu'en même temps des nouvelles de madame Devaines. Je ne sais plus ce que je réponds, il continue : « Tient-elle toujours des propos sur nous, sur la cour? Dit-elle du mal des dames du palais? que leur devise est : *Courte et bonne?* Oui, mesdames, — en se retournant vers les deux que j'ai nommées, — elle conte des histoires sur vous. C'est une bien méchante langue. Cette vieille bavarde, qui ne peut plus s'amuser comme au temps de M. Turgot, s'en venge en vous calomniant. » L'empereur riait encore, mais c'était comme ces éclats de soleil qui brillent avant l'orage, et, d'ailleurs, la plaisanterie devenait forte. Madame de Serrant, en femme d'esprit, défendait madame Devaines; madame Savary pleurait de rage; le reste était fort embarrassé. L'impératrice, avec la meilleure intention du monde, soutenait madame Devaines, mais de manière peut-être à prolonger les accusations. Elle niait tout, nommait M. de Thiard[1], s'échauffait, assurait qu'elle ne pou-

1. M. Thiard de Bissy, né en 1772 et mort en 1852, a été chambellan, puis aide de camp de l'emperenr. C'était un ancien émi-

vait souffrir qu'on attaquât ses amis, et que, malgré les injustes préventions, elle ne cesserait point de les aimer. Enfin, elle a fini par tant s'animer, que l'empereur s'est animé à son tour, et la chose est devenue sérieuse. Il s'est exprimé alors de la manière la plus violente sur madame Devaines. Une fois, il m'a interpellée, en disant que je conviendrais qu'il avait raison, quoiqu'elle fût mon amie. J'avais bien envie de dire qu'elle ne l'était pas, mais cela n'aurait pas été généreux; je me suis jetée dans les généralités. L'empereur a dit qu'il fallait lui fermer les portes de Saint-Cloud; l'impératrice a affirmé qu'elle la recevrait, et tout cela a fini par une scène assez vive qui avait beaucoup trop de témoins. Après, madame de Vaux disait d'un ton doucereux : « Il est bien flatteur d'être aussi bien défendue par Sa Majesté l'empereur! — Parlez pour vous, madame, répondait madame de Serrant, mais, encore une semblable défense, et on ne doutera plus de rien [1]. »

gré, devenu libéral, et bientôt brouillé avec l'Empire, et exilé par l'empereur. Il a été député en 1815, puis impliqué dans la conspiration de Didier et détenu à l'Abbaye. Il est resté dans les assemblées de 1820 à 1848.

1. Madame de Vaux était une des jolies femmes de la cour, mère de madame de Montaran. Toute cette scène est contée dans les *Mémoires*. (T. II, chap. XIII, p. 168.)

Mais, mon ami, n'ai-je pas du malheur? Voilà une femme qui déplaît à l'empereur, que, pour mon compte, je n'aime point, et il faut qu'elle passe pour mon amie! Quand je vois ces choses-là, il me prend des envies de fermer ma porte à tout le monde, et je sens que, dans la retraite où je vivrais avec mes souvenirs, je serais bien souvent moins seule que dans certaines sociétés qui me détournent de cette douce pensée.

Ce lundi matin.

L'empereur va aller au Sénat; il a demandé son grand habit et ses diamants. Vous aviez emporté les clefs, il a fallu forcer les portes. Il paraît qu'on ne part que demain. Tout est bien triste ici, et, moi, je n'ose parler à personne, excepté à Caulaincourt pourtant. Je n'ai pas craint de confier mes inquiétudes et mes larmes à son amitié; il m'a promis de s'occuper de vous, avec une sensibilité qui m'a été au cœur. Au nom de tout le bonheur de ma vie, mon ami, soignez votre santé, et soyez bien sûr que, si vous étiez malade, en quelque pays que vous fussiez, dans quelque état que je me trouvasse, je vous irais joindre sur-le-champ.

J'ai conté à notre ami l'enthousiasme de M. de Luçay, il en a ri.

Mon ami, vous m'écrirez souvent, quatre mots seulement quand vous n'aurez pas le temps; mais, par grâce, que je sache de vos nouvelles! Vous jugez de l'état où je suis, et pourtant vous ne pouvez encore vous faire une juste idée des chagrins que je tâche de renfermer dans mon cœur. Vivre ainsi séparée de tout ce qu'on aime! Et la vie court, le temps fuit, le bonheur est détruit! Qui me rendra jamais tout celui que je vais perdre?

Si vous parlez à l'impératrice de la Comédie-Française, ayez soin de lui dire que c'est Maherault, et non pas moi, qui vous ai écrit les résultats de sa bonté vis-à-vis de ces demoiselles, et parlez-lui seulement de ce que je vous ai mandé de sa part. Elle a été parfaitement bonne pour moi, je la pleure aussi; la vie est douce auprès d'elle, et le cœur y est *bien*. Je vais aller retrouver ma pauvre mère qui vivra cet hiver entre deux filles bien tristes, et bien ennuyeuses. Elle m'écrit qu'elle ne se consolera jamais d'avoir fait deux filles si conjugales.

Voici le *mémoire* sur les spectacles[1]. Il me semble

1. Il s'agit d'un mémoire sur les spectacles demandé par mon grand-père à Desfaucherets, et destiné à mettre sous les yeux de

qu'il est bien. Lisez-le, mon ami, et servez-vous-en, car il est ressant de remédier au désordre qui augmente de jour en jour. Adieu, mon ami ; dans quelques heures, on part, et moi je retourne à Paris. J'espère que vous m'écrirez après l'arrivée de l'empereur, et que je saurai quel accueil il vous aura fait. Je vais embrasser vos enfants et me consoler près d'eux.

LIII

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A STRASBOURG.

Paris, ce mardi 2 vendémiaire, an XIV
(2 septembre 1805).

Me voici revenue à mon gîte, mon cher ami, auprès de ces chers enfants. Je m'y trouve mieux ; tout ici vous retrace à ma pensée et semble me rapprocher de vous. Hier, j'avais le cœur bien

l'empereur ses vues sur les réformes nécessaires à cette administration.

serré, en quittant Saint-Cloud, et les sentiments qui m'agitaient se retrouvaient sur toutes les figures. Je n'ai pu m'empêcher de pleurer, en embrassant l'impératrice. Je lui ai dit tous les vœux que je forme pour l'empereur, et je me suis enfuie après, toute en larmes. Quel moment! Et quel avenir nous prépare-t-il?

Paris est assez agité dans ce moment, à ce qu'il me paraît. On y est fort attristé de la guerre et du départ de tout ce qui y soutient le luxe et la dépense. La conscription, les levées, les gardes d'honneur, la garde nationale y occupent beaucoup, comme vous pouvez bien le penser. J'ai vu, ce matin, Louis de Vergennes, qui est fort content de ce dernier arrêté[1], parce qu'il va reprendre l'uniforme. Sans ses enfants, je crois qu'il demanderait à rentrer au service, et je vous assure qu'il en est bien tenté; c'est un bon Français, et une âme tout à fait reconnaissante.

Madame de Vannoise vous remercie de vos bontés pour son fils; voic une demande qu'elle vous fait pour lui : M. de Vannoise a écrit à Constance de mander à son frère qu'il fallait

1. Ce premier essai de garde d'honneur n'eut pas de suites. Louis de Vergennes était le second fils du ministre.

qu'il vous priât de le présenter à l'empereur, comme fils d'un homme qui montait dans les carrosses du Roi, comme militaire. Sa mère, avec juste raison, croit que ce motif est insuffisant, et qu'il n'est pas d'un grade à obtenir cet honneur. Mais afin de n'avoir pas l'air de mauvaise volonté vis-à-vis de son mari, il faut que vous répondiez là-dessus au jeune homme, et puis que vous m'en écriviez un mot que je dirai à Constance. N'oubliez pas cela, cher ami.

J'ai vu, ce matin, un courrier qui m'a dit que vous vous portiez bien. Puisse cette bonne santé vous demeurer; car, si vous voyagez, vous en aurez besoin! Je pense, pourtant, que vous aurez peut-être nécessité de faire un tour ici, à moins que vous ne trouviez le temps de régler vos comptes à Strasbourg. Voici la fin de l'année, et Osmont dit que M. de Talleyrand ne sait pas un mot des comptes, et que vous seul pouvez lui donner les éclaircissements dont il a besoin.

A propos de comptes, je n'ai point eu mes dix mille francs. J'en ai parlé à l'impératrice, je lui ai dit combien je me trouvais gênée et quelle pluie de mémoires me tombait; elle m'a promis d'en parler, et elle ne l'a point fait. Madame de la Ro-

chefoucauld[1] a écrit à M. de Talleyrand, en son nom et au nôtre. Le grand chambellan a répondu qu'il s'empresserait de finir cette affaire, mais pourtant elle n'est point finie; nous vous demandons toutes d'y donner un moment, et, pour moi, mon ami, je suis si tiraillée, que, si cela manque, je vais vendre mes châles et d'autres effets, pour payer mes habits de cour[2].

Nous allons mener une vie bien solitaire, avec deux ou trois amis que vous connaissez. Je sens que, loin de chercher à augmenter ma société, je la diminuerai encore, afin d'éviter tous les faux bruits qu'on va répandre, et dont la raison a peine à se défendre, lorsque le cœur est fortement intéressé. On a déjà commencé à me saluer de cette nouvelle : que les Russes avaient déjà passé à Vienne et quitté cette ville. J'ai fait faire silence, et positivement déclaré que je ne voulais croire que ce que dirait

1. Madame Alexandre de la Rochefoucauld était dame d'honneur de l'impératrice.

2. Les traitements des dignitaires de la cour de l'empereur étaient payés avec une négligence et une inexactitude qu'on ne s'explique plus aujourd'hui. Les alternatives de magnificence et de misère où l'on vivait alors méritent d'être relevées, et, tout en retranchant de ces lettres bien des détails d'intimité ou d'argent, j'ai cru devoir laisser quelques témoignages de cette étrange situation.

le Moniteur. Je l'aimerais tout à fait s'il allait me donner des nouvelles du premier chambellan. En parlant de ce premier chambellan, il faut que je lui dise que j'ai cru remarquer qu'il avait réellement des amis dans le palais, et qu'on disait volontiers du bien de lui, entre autres, M. de Viry, le général Caffarelli, M. de Canisy, qui est un bien bon enfant, avec son air un peu fou, et d'autres encore; tous ceux-là aussi se sont acquis des droits à mon affection, et M. de Caulaincourt, à qui je le disais, m'assurait qu'il devait être, en ce cas, au premier rang de mes amis, et je le crois.

Nos services sont réglés pour deux mois; l'impératrice a tout rangé à sa volonté. Je suis dans les mois de décembre et de janvier, de semaine, je crois, avec madame de Brignole[1], et de mois avec mesdames Ney et Marescot[2]. Je pense que Sa Majesté sera de retour à Paris pour cette époque; elle y sera moins seule qu'à Strasbourg, après le départ de l'empereur; sinon, il faudra bien que je passe mon service, puisque je ne pourrais faire le voyage.

1. Madame de Brignole était Génoise. Elle est la mère du Brignole qui a été ambassadeur de Sardaigne en France, et de la duchesse de Dalberg.

2. La maréchale Ney était mademoiselle Auguié, fille d'une emme de chambre de la reine Marie-Antoinette.

Alors, mon ami, vous savez d'avance ce que fera votre femme, et vous nous retrouverez probablement, mon fils et moi, très savants, car nous travaillons beaucoup. Je tâcherai de trouver, entre le grec et le latin, quelques moments pour commencer à lire un peu d'histoire avec lui. Si vous le voulez aussi, je lui donnerai une ou deux fois par semaine un maître d'armes pour le faire bien tenir; cette dépense pourrait d'autant plus se faire que, n'ayant point de toilette obligée, j'économiserais pour la payer. Cependant, je ne me dissimule pas, malgré l'ordre que je veux mettre, que les dépenses nécessaires iront encore très haut, et que nous ne sommes pas assez riches pour ce que nous faisons. La guerre, dit-on, augmente le prix de tout, les marchands se servent de tous les prétextes pour vendre plus cher, et, depuis que je me mêle de ménage, je n'ai encore vu aucun évènement qui fût un motif de diminution dans le prix des denrées.

J'attends ce matin la visite de madame de S***, qui vient me voir avant de partir pour sa terre. J'ai été fort contente d'elle ces jours-ci. Elle m'a toujours témoigné de l'amitié; elle était triste, et sa douleur, qui était l'objet des plaisanteries

de quelques-uns, m'a touchée. Tout ce qui souffre a des droits à mon cœur, qui, dans ce moment d'ailleurs si triste lui-même, répondait volontiers à toutes les peines qu'il comprenait. Cette pauvre femme souffrait donc, et je la consolais en la plaignant, sans chercher à surprendre ses secrets. Elle m'en a su gré, et me l'a témoigné d'une manière aimable : « La vertu, me disait-elle, est indulgente. — Quel droit aurait-elle d'être sévère, lui répondais-je, lorsque le bonheur l'a rendue si facile à pratiquer? » En effet, mon ami, où trouverais-je ailleurs les jouissances si douces, si continuelles, dont tu sais si bien parer ma vie?

LIV.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A STRASBOURG.

Paris, ce 4 vendémiaire, an XIV
(26 septembre 1805).

J'ai reçu, hier, une lettre de vous, cher ami, qui me prouve que vous étiez bien affairé, car elle est très courte. J'imagine que cette occupation n'aura

fait qu'augmenter jusqu'à l'arrivée de Leurs Majestés, qui l'a mise à son comble. Je suppose qu'elles sont maintenant à Strasbourg, et que M. de Caulaincourt vous aura remis un paquet dont je l'avais chargé. Vous m'écrirez bientôt s'il vous aura servi à quelque chose, et surtout ce que vous devenez. Je suis vraiment dans une incertitude de votre sort qui est bien pénible. Hier, M. de Talleyrand m'a dit qu'il croyait que vous accompagneriez l'empereur, et qu'il fallait que je vous envoyasse force flanelles. Sérieusement, auriez-vous besoin de quelques provisions d'hiver, et que faut-il vous envoyer? J'espère que vous aurez reçu la récompense de tout le tracas que vous avez eu à Strasbourg, en ayant tout arrangé au goût de Leurs Majestés. L'impératrice était prévenue sur l'incommodité de son appartement, mais n'était pas arrêtée par cet inconvénient; car elle souhaitait vivement d'accompagner l'empereur, et toute considération disparaîtra devant ce désir. Hélas! je l'entends bien, et sans doute le plus grand des maux est d'être séparé de ce qu'on aime.

Paris est dans une tristesse profonde; chacun vit chez soi, inquiet et incertain; les spectacles sont déserts; tout le monde gémit et attend dans

le silence l'ouverture de ces grands évènements. Le discours de l'empereur, si bien, si modéré, a généralement un grand succès; on fait des vœux pour lui, les uns de cœur, les autres par intérêt; car il a, comme vous savez que disait l'abbé Morellet, le beau titre de *l'homme nécessaire.*

Pour moi, je vais vivre bien solitaire. Ma pauvre sœur vient me voir tous les jours; elle s'inquiète et pleure sans cesse. Pourquoi donc êtes-vous des maris si aimables, et ne sommes-nous pas bien loties de ne pas savoir vivre sans vous? Alix croit que vous aurez plus de moyens qu'elle de faire parvenir ses lettres à M. de Nansouty, parce que la poste ne va pas à Pirmasenz[1]. Vous me répondrez sur cet article.

A propos de votre grand chambellan, il voudrait que vous eussiez à Strasbourg un spectacle pour l'amuser, et il vous en parlera. J'ai été très contente de la manière dont il m'a reçue; j'avais à lui parler de quelque chose qu'il vous contera et que je vous ai écrit par M. de Caulaincourt, relativement à la maîtresse de Sobek[2]. Je voulais qu'il

1. Ville de Bavière.
2. La maîtresse de Sobek est madame Devaines, et Sobek est un petit chien.



lui calmât la tête; il l'avait déjà fait. Il m'a assuré qu'il vous dirait que je vous aimais bien, et je lui ai répondu que je n'avais sur cet article rien de nouveau à vous apprendre. Il m'a parlé, à sa manière, de l'intérieur de notre cour; il dit que nous sommes un peu prudes, et que, quand nous nous agiterons, n'osant pas être coquettes, nous serons tout de suite galantes. J'ai trouvé cela assez juste, et, en effet, le désœuvrement et un peu de pédanterie nous exposent plus qu'on ne croit. Au reste, d'après cela, vous devez être assez tranquille sur mon compte, car je m'occupe beaucoup, et mon fils ne me laisse guère le temps de penser à autre chose qu'à lui, c'est-à-dire à vous.

Nous avons eu des nouvelles de nos amis Chéron[1]. Ils sont enchantés de leur route, et assez contents de leur nouvelle habitation; leur maison est belle, avec un beau jardin. On les a reçus avec beaucoup d'affection, et cela les a un peu consolés de ce qu'ils ont perdu. Le mari va chercher à faire du bien dans le pays; sa femme sera fêtée et courtisée, et ils seront contents l'un et l'autre. L'abbé Morellet est résigné à cette séparation;

1. M. Chéron venait d'être nommé préfet de la Vienne.

il jouit du bien qu'elle promet à sa nièce. M. de Rumford est revenu, et la maison de la rue d'Anjou s'est transformée en l'île de Chypre, à ce que dit maman. Tout y est parfumé, enchanté; le nouvel Adonis a amené d'Allemagne un homme qui joue du hautbois; on le place dans une petite chaumière, et, pendant qu'il fait entendre des sons ravissants, la déesse, mollement étendue sur un canapé, regarde tendrement l'objet de toutes ses pensées, et trouve dans ses yeux un nouveau feu qui revient animer les siens. On se demande s'ils sont mariés, s'ils le seront. On n'en sait rien, on ignore ce qui s'est passé, mais ils ont l'air contents. Ils vont voyager en France tout l'hiver, ce qui achève de désoler Bertrand.

LV.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A STRASBOURG.

Paris, samedi 6 vendémiaire, an XIII
(28 septembre 1805).

Toutes les fois qu'il se présente une occasion d'écrire à mon ami, je sens que je ne puis la négli-

ger. Voilà Herbault qui part; il m'assure qu'il vous remettra cette lettre, et je vais la lui envoyer. J'y joins une petite lettre de M. Salembeni qu'il a écrite au coin de ma table, et qui est un compte rendu des embarras que votre absence cause à Osmont[1]. Il paraît que, pour s'en tirer, ce dernier prend sur lui beaucoup de choses qui n'auraient peut-être point votre assentiment. Dans ce cas, ne pourriez-vous pas prendre sur vous de le faire venir à Strasbourg, si vous ne pouvez vous éloigner?

Je suis ici dans une incertitude qui me désole; j'attends avec impatience de vos nouvelles depuis l'arrivée de l'empereur, et je ne sais pas bien quel jour je puis les espérer; car vous serez sans doute bien occupé, et puis, ensuite, partirez-vous? Cependant, pour quoi faire? Voilà sur quoi mon imagination se fatigue nuit et jour; cela fait, cher ami, de tristes rêveries, auxquelles je ne puis échapper. Je suis bien sombre. Eh! mon Dieu, les jours de bonheur seraient-ils passés?

J'ai honte de vous laisser voir cette faiblesse,

1. Osmont était chargé d'une partie des affaires du grand chambellan, et, par conséquent, à quelques égards, des spectacles de la cour.

que, d'ailleurs, tout ce que je vois nourrit. La consternation est grande ici, et la malveillance cherche encore à l'augmenter. Elle est parvenue, depuis deux jours, à embarrasser les paiements de la Banque, par des demandes multipliées d'argent; il s'y est formé des attroupements que la garde a été forcée de dissiper. Les conscriptions tourmentent, l'avenir inquiète; enfin, mon ami, pour échapper à tout cela, il n'y a d'autre parti à prendre que de se renfermer chez soi, et de s'occuper seulement de ces deux petits garçons que vous connaissez; ils sont si heureux, si paisibles, si ignorants de tout, que leur calme finit par me faire trouver du repos.

Vous imaginez bien que les spectacles souffrent aussi de ce moment d'inquiétude; ils sont déserts, et aussi les acteurs se plaignent sans cesse. Si je les croyais, je verrais tous les jours les vôtres, qui m'ennuieraient à force de gémissements. Mademoiselle Volnais m'a écrit que la promesse que l'impératrice lui avait faite de la mettre à alterner avec mademoiselle Bourgoin lui causait beaucoup de tracasseries, et qu'elle avait besoin de me les conter; je lui ai répondu que je n'y pouvais rien, et qu'elle n'avait qu'à vous écrire. Elle prétend

que c'est vous qui lui conseillez cette démarche. Mademoiselle Contat m'assiège pour les mille écus qu'elle dit que vous lui promettez. Talma est très reconnaissant; il vous est fort attaché, il vous souhaite vivement, parce qu'il dit que tout croule et que Maherault n'est plus obéi. Cependant, on repète *Athalie*, il sait *Manlius*, il apprend *Catilina*, et il dit que, si la Comédie voulait, malgré la tristesse du temps, en travaillant, on attirerait.

J'ai eu hier une visite de Campenon. On le tracasse, il va m'envoyer une lettre anonyme qu'il a reçue. Il me paraît réellement aimable et fort dévoué à vous, monsieur, dont il fait un cas particulier. Il m'a dit qu'Auguste de Talleyrand lui avait paru souhaiter de vous remettre *Feydeau*, en disant que l'administration des spectacles n'irait bien que dans une seule main. A propos de ce nom, j'ai été réellement contente du ministre. Dans une petite audience qu'il m'a donnée, il m'a témoigné de l'amitié, à sa manière. Vous pouvez lui dire qu'il a été bien aimable, que je vous l'ai écrit. Cela ne fait jamais mal. Je lui ai dit en riant : « Aimez donc mon mari, cela ne vous donnera pas grande peine, et cela me fera plaisir. » Il m'a assuré qu'il vous aimait, et *je l'ai cru*. Il prétend

que nous nous ennuyons trop à la cour, pour ne pas devenir toutes un peu galantes : « Moi, dit-il, un peu plus tard que les autres, parce que je ne suis pas tout à fait bête, et que l'esprit est la plus sûre sauvegarde. » J'avais envie de lui dire qu'il n'en était pas la preuve, et que je sentais en moi une bien meilleure défense, qui est tout entière dans ce sentiment si doux, si exclusif que tu as su m'inspirer, et qui fait le bonheur de ma vie, même dans ce moment où il me cause de vifs chagrins.

Voilà tout, cher ami. Je vais fermer ce paquet et te l'envoyer. J'espère que tu ne te plaindras pas, et que je t'écris bien souvent. Si je ne craignais de te laisser trop voir ma tristesse, j'en écrirais bien plus long ; mais, quand j'arrive à certains articles, mon pauvre cœur saigne, et je m'arrête sur-le-champ. Quel bonheur quand je te reverrai, et comme je sentirai vivement le plaisir de te serrer dans mes bras !

Fais-moi le plaisir de parler de moi au grand écuyer [1], car je lui dois réellement une tendre amitié ; dis-lui bien que je tiens beaucoup à savoir

1. M. de Caulaincourt.

souvent de ses nouvelles, et que, s'il s'éloigne de toi, il faut qu'il t'écrive de temps en temps, afin que je sois informée de ce qu'il devient.

LVI.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A STRASBOURG.

Paris, lundi 8 vendémiaire, an XIV
(30 septembre 1805).

J'ai reçu hier une petite lettre de vous, mon ami, que j'ai trouvée bien courte. Le motif qui l'abrégeait m'a fait plus de peine encore que la chose même, parce que je sens que souvent vos occupations vous empêcheront de m'écrire longuement. Mais, cette fois, c'était bien le cas d'épancher tout votre cœur dans le mien. Je lisais avant-hier, dans la correspondance de la duchesse du Maine et de la Motte[1] qu'une lettre trop courte est pour celui qui la reçoit comme un rendez-vous

1. Les lettres de la duchesse du Maine à la Motte ont été publiées, par l'abbé Leblanc, sous ce titre : *Lettres de M. de la Motte pour servir de supplément à ses œuvres*. La duchesse est désignée par ses initiales : L. B. de B. (Louise-Bénédicte de Bourbon).

manqué. Je l'ai éprouvé. Cette petite page me donnait envie de causer, je la questionnais; mais, après deux ou trois réponses, elle s'est tue. Mon ami, quand vos lettres arrivent, tout est suspendu en moi, hors le sentiment du plaisir de m'entretenir avec vous; toutes mes idées se réunissent sur un seul objet. Mon cœur s'ouvre et attend. Hier, il n'a reçu que la triste impression du regret produit par cette feuille à peine remplie, et qui portait l'empreinte d'un sentiment pénible, que vous cherchez à me dissimuler. Ah! loin de me rien cacher, cher ami, laisse-moi toujours lire dans ton âme. A qui pourraient déplaire ces regrets, que tu exprimes si bien, d'être loin de ta famille et de moi? Ils ne nuisent en rien à ton zèle, à tes devoirs, et ces mêmes devoirs, qui t'appellent trop souvent loin de nous, te sont chers à plus d'un titre. Remplis-les, tu le dois, mais ne cesse pas de nous regretter, car on aime à vivre au milieu de ceux qu'on fait heureux.

Nous menons ici une vie assez triste, comme vous l'imaginez bien. Tous nos amis sont à la campagne ou à l'armée, et Paris est solitaire. Cette vie retirée me plaît plus que toute autre chose dans ce moment, parce qu'il faudrait acheter le

plaisir de la société par l'ennui d'entendre tous les mauvais bruits qu'on se plaît à répandre, et qui sont en grand nombre. L'esprit est trop inquiet, le cœur trop agité pour qu'on puisse les accueillir avec l'indifférence qu'ils méritent. Pour moi, je vous avoue que je ne puis m'empêcher de quereller tous ceux qui viennent me répéter les absurdités qu'on débite. Avant-hier, j'ai imposé silence, chez moi, à un de ces frondeurs des personnes et des choses qui me tracassait par des discours de ce genre. Vous auriez été surpris, mon ami, vous qui savez que je n'aime pas à me mettre en avant, quand le cercle est un peu grand, de l'air ferme, et pourtant aussi calme que j'ai pu, avec lequel j'ai dit que j'étais étonnée qu'on choisît ma maison, et ce moment-ci, pour répéter des propos qui devaient exciter l'alarme de chacun.

1. Le frondeur dont il s'agit était M. de Mézy, que ma grand'mère ne nomme point à cause des indiscrétions de la poste. Cette crainte perpétuelle explique un grand nombre des réticences ou des expressions de la correspondance tout entière. M. de Mézy était un fort galant homme, instruit, et ayant rapporté d'Angleterre un fonds d'idées qui le rendaient libéral, quoiqu'il ne l'ait pas toujours été sous la Restauration. Il avait fait ses études à Juilly, mais il était plus jeune que mon grand-père. Il avait épousé mademoiselle Véron, et il est mort pair de France. Son fils, que ma génération n'a connu qu'en ses derniers jours, était un homme du monde instruit, aimable et gai.

Vous devinerez bien, à peu près, à qui cette remontrance s'adressait, lorsque je vous dirai que c'est à ce mari d'une de nos plus chères amies, qui, comme vous dites assez souvent, a l'esprit *sic autem contra*. Il a été un peu étonné de ma manière, mais il s'est tu, et ma mère a trouvé que j'avais raison.

Ce qui a encore troublé cette bonne ville de Paris, c'est la disette d'argent qui s'y est fait sentir. Tout à coup, les paiements de la Banque ont été interrompus, l'inquiétude a été générale, on s'y est porté en foule, et, à présent, on fait queue, et on est obligé d'avoir des gardes pour empêcher le désordre. Cette mesure, qui rend les créanciers encore plus pressants, m'embarrasse beaucoup. A propos de cela, vous avez là-bas M. Estève[1]; il m'a dit encore, avant son départ, que nous pourrions toucher chez lui les appointements de nos mois sur notre signature, et pourtant Alix a écrit à son caissier qui a répondu qu'il fallait une autorisation de M. de Nansouty. Une petite lettre de M. Estève à son caissier suffirait, veuillez bien la lui demander pour ma sœur et moi.

Je vois journellement deux personnes si mal-

1. M. Estève était trésorier général de la couronne.

heureuses que je n'ai plus rien à dire près d'elles. L'une est notre cousine Vannoise, qui pleure tour à tour sur l'état de gêne où elle se trouve, sur sa fille, sur ses garçons, et cette pauvre madame de Grasse. Son fils est très malade, et à peu près condamné par les médecins [1]. Elle le garde et le veille, ses ressources sont toutes épuisées, et son courage ne la soutient plus qu'à peine. S'il vous était possible, cher ami, d'obtenir de l'impératrice quelque secours pour elle, vous chargeriez Deschamps de l'écrire à madame de la Rochefoucauld, et vous feriez une bien bonne action. Pour achever de chagriner cette malheureuse, il me paraît qu'elle est mal avec ses hôtes, et qu'elle souffre maintenant de leur devoir quelque chose ; les personnes qui obligent ne sauraient trop se répéter qu'il faut, en rendant service, avoir soin, pour ainsi dire, de toujours se faire pardonner ses bienfaits. J'ai été voir, une fois, leur vis-à-vis. La dame commence à se calmer [2]. Dans les premiers moments, elle voulait écrire de grandes lettres, brû-

1. Gustave de Grasse en a appelé de l'arrêt des médecins, car il est mort en 1858, à soixante-sept ans, après une vie fort active et agitée. Il a pourtant toujours été malade du foie.

2. Madame de Grasse demeurait rue Royale, chez sa cousine, madame de Sainte-Marguerite, en face de madame Devaines.

ler tous ses habits, renoncer au monde. « Je veux, m'écrivait-elle, me retirer dans un chalet. — Non, madame, lui répondais-je, mais vous resterez chez vous, au coin de votre feu, à recevoir vos amis. » Ce grand courroux s'est calmé, et il lui est resté une ferme volonté de se taire, qui durera tant qu'elle pourra. Je n'y vais guère, car, quoi qu'on en dise, ce n'est pas *mon amie.*

Joséphine part pour Nice, demain, avec son mari. Ils y vont passer l'hiver, pour leur enfant, qui est dans un triste état[1]. Nos amis Chéron sont établis, et dans toutes les occupations et les ennuis de l'étiquette de province. Norvins se désole et se recommande à vous. Si vous ne l'assistez pas, il mourra d'une ambition rentrée. Il me vient voir souvent, plutôt par désœuvrement que par goût, et sûrement pas pour mon plaisir. Que vous dirai-je encore? L'abbé Morellet vieillit et dort, Bertrand soupire, madame Lavoisier s'en va en Provence, ma sœur pleure, et ma mère dit du mal des sentiments conjugaux. Il ne tient pas à elle que nous n'employions plus gaiement le temps que vous nous laissez. Elle dit que nous serions bien plus

1. Joséphine est madame de Mézy. Cet enfant mourut jeune et n'est pas le Mézy que nous avons connu.

aimables. Elle l'est toujours beaucoup, avec ce fonds inépuisable de gaieté; sans elle, je ne rirais guère.

LVII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A STRASBOURG.

Paris, 10 vendémiaire, an XIV
(2 octobre 1805).

Point de nouvelles de vous, mon ami. Mon cœur en souffre, mais je ne m'en plains pas, car je pense que, depuis l'arrivée de Sa Majesté, vous avez eu peu de temps à vous; ainsi il faut prendre patience, s'il est possible. Vous concevez pourtant ce surcroît d'empressement, car je suis dans une ignorance de ce que vous allez devenir qui est très pénible. Suivrez-vous immédiatement? Où vous enverrai-je vos lettres? Êtes-vous encore à Strasbourg? Voilà sur quoi roulent incessamment mes pensées, sans que je puisse m'arrêter à rien. Dès que vous le pourrez, écrivez-moi un mot, je vous en prie. J'en ai réellement besoin. Pour moi, qui vous écris sans cesse, je n'ai rien de nouveau à vous apprendre. Nous nous portons tous bien, grand'-

mère, mère, enfants, tous compris; nous parlons de vous sans cesse, de cette triste guerre, et des séparations dont elle est la cause. Le matin, à déjeuner, ma mère et moi, nous commençons la journée en lisant *le Moniteur*, en suivant nos troupes et ces maudits Autrichiens sur la carte. Nous avons déjà vu et revu cent fois Meiningen et Stockach[1]. Alix survient, et, en soupirant, elle regarde Pirmasenz que, peut-être, son mari a quitté. Nous réunissons, toutes trois, nos vœux pour notre maître, et je vous avoue, cher ami, que je m'attendris toujours en pensant qu'il va exposer encore sa vie dont dépend le bonheur de toute une génération. Que je suis fâchée que ma santé ne m'ait pas permis d'accompagner l'impératrice! Je suis sûre qu'à Strasbourg, auprès des armées, au milieu des dangers qu'elles vont courir, vous êtes moins inquiets et moins agités que nous. Ici, on n'épargne rien pour troubler la paix, et la disette d'argent qui, tout à coup, est survenue, est un bon moyen d'exciter l'inquiétude que la malveillance n'a pas négligé. On est à la queue à la Banque, ce qui fait

1. Meiningen est la capitale du duché de Saxe-Meiningen, à dix lieues de Gotha. — Stockach, dans le grand duché de Bade, est proche de Constance.

que les paiements sont rares et peu considérables. Toutes les affaires sont arrêtées; on est pressé de toutes parts par des créanciers qu'il est impossible de satisfaire, et, si on voulait s'entendre, on assure que cet embarras cesserait bientôt.

Voilà tout ce que j'ai, cher ami, de plus nouveau à vous mander. Cependant, ne croyez pas que les Parisiens bornent à ce nouvel évènement l'occupation de leurs loisirs. Oh! nous savons diversifier l'emploi de notre temps, et, après avoir passé la matinée à parler, à tort et à travers, des causes de cette rareté du numéraire, de la guerre, du système politique de l'Europe, nous causons avec autant de chaleur du *Hullah de Samarcande*[1] qu'on vient de donner à Feydeau, du rhume subit de Martin[2], rhume pour lequel M. de Talleyrand lui a fait passer dix-huit heures en prison, et nous nous

1. *Gulistan, ou le Hullah de Samarcande*, est un opéra d'Étienne et Dalayrac, joué pour la première fois à l'Opéra-Comique, le 8 vendémiaire, an XIV (30 septembre 1805). Il paraît qu'un Hullah, ou Hulla, est un homme qui épouse, pour un jour seulement, une femme divorcée, afin d'autoriser, selon la loi turque, le premier mari à la reprendre. On a fait récemment une seconde pièce sur ce sujet délicat : *La Jolie Persane*, opérette de M. Lecoq.

2. Martin, petit-fils de l'inventeur du vernis Martin, né en 1768 et mort en 1837, a été, sous l'Empire, avec Elleviou, le plus renommé des chanteurs d'opéra-comique.

couchons très satisfaits d'avoir ainsi jugé et décidé de toute chose, sans nous embarrasser si la raison a accompagné ce jugement. Au reste, ces Pari siens, qui me paraissent plutôt la partie la plus aimable, mais non la plus estimable de la nation française, ont toujours été de même. Vous savez que, dans mon oisiveté, je me suis jetée dans l'histoire de France, et je les trouve toujours les mêmes à ces époques différentes que je parcours : aventureux, étourdis, souvent ingrats, ne se donnant jamais de peine, et exigeant que tout soit fait pour eux. Je viens de finir l'histoire de la Ligue, et je me suis mise en état de disputer cet hiver contre ou pour *les États de Blois*, si on les donne au théâtre.

Mon amie Joséphine est partie ce matin pour Nice. Ce voyage m'aurait bien plus affligée dans tout autre temps, mais, à présent, vous avez tous mes regrets, mon ami, et je ne puis penser qu'à vous. Quelle tristesse d'être si souvent loin l'un de l'autre! Que de temps pris sur la vie qui s'écoule de même, et qui emporte un bonheur qui ne reviendra plus! Pauvres insensés que nous sommes! Quel charme a donc cet avenir auquel nous n'arriverons peut-être pas, et à qui les hommes sacri-

fient toujours le présent? Nous souffrons tous de cette absence : Charles la trouve longue, et j'ai appris au petit à faire une certaine petite mine triste et un petit mouvement d'épaule en disant : « Ce pauvre papa est parti! »

Adieu, mon bien bon ami; aimez-moi, pensez à moi. Quelque tendrement, quelque fréquemment que ce soit, tu ne feras jamais que me répondre. J'espère que tu parles quelquefois de moi à notre aimable et bonne patronne; elle m'avait promis de te dire qu'elle m'aimait toujours beaucoup.

Au moment où je fermais ma lettre, la vôtre m'est arrivée; elle a calmé toutes mes inquiétudes, et j'en avais réellement besoin. Voilà César Choiseul qui se charge de ce paquet, et, comme il est pressé, je n'ai que le temps de vous dire deux mots. Je ne vous écrirai plus, cher ami, jusqu'à ce que j'aie reçu une autre lettre. Mais, si vous restez à Strasbourg, ne pourriez-vous pas faire un tour à Paris? Je ne parle pas de moi, mais la fin de l'année exigerait votre présence, surtout au Théâtre. Maherault est dans un extrême embarras pour le loyer et pour les retraites; d'ailleurs, on se moque de lui, et rien ne va.

LVIII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A STRASBOURG.

Paris, 15 vendémiaire, an XIV
(7 octobre 1805).

Mon ami, tu veux donc me rendre folle de toi, en m'écrivant de si bonnes et si aimables lettres. A la bonne heure, je me laisserai faire, et je t'avertis que je ne ferai rien pour empêcher le succès d'un pareil projet qui, entre nous, est, je crois, bien avancé. Que tu es bon de m'écrire aussi souvent, et tant de douces choses! Je te disais, dans une de celles qui courent maintenant la campagne, qu'une lettre trop courte est comme un rendez-vous manqué pour celui qui la reçoit. Mais, pour cette fois, je ne puis me plaindre; ma conversation a été entière, ton cœur et ton esprit m'ont répondu tour à tour; l'un et l'autre doivent être contents chez moi, et je vais tâcher de faire entendre raison au premier, qui ne veut jamais avoir de plaisir par-

fait loin de toi, et qui, si je l'écoutais, gémirait encore, malgré cette aimable épître.

Je viens à ce que vous me dites dans votre lettre sur les armées. Ce sentiment de confiance qu'elles inspirent est tout à fait partagé ici, même par les gens qui ne partagent rien, et qui, comme vous savez, sont en grand nombre à Paris. Quelle que soit l'opinion de chacun, personne ne doute de nos victoires, et cette opinion générale est sûrement l'hommage le plus flatteur et le plus juste qu'on puisse rendre à nos troupes et à leur guide. Je conçois votre admiration et toutes vos réflexions à la vue de ces belles troupes, marchant en même temps à la gloire et à la mort. Pour moi, si je voyais ainsi des armées prêtes à se joindre, je crois que ma première pensée serait pour ces pauvres mères et ces pauvres femmes, qui vont payer tous ces évènements de leurs larmes et de leurs regrets, et qui, sans doute, auront à pleurer le succès, comme la défaite. Mon ami, je sens bien que je ne serais pas bonne pour gouverner, car mon cœur vient trop souvent se mêler de ce que je fais ou de ce que je pense, et, avec tous ces beaux sentiments, je laisserais envahir nos provinces et bouleverser mes États.

Vous vous ennuyez donc à Strasbourg? C'est tout comme si vous étiez à Paris, car on s'y ennuie terriblement, et il est si vide de nouvelles et si plein de mauvais propos, que, pour y vivre sans trop de chagrins et de querelles, il faut, comme je fais, se réduire à un très petit intérieur et fermer la porte à tous ces oisifs de grande ville, qui se plaisent à inquiéter les esprits pour se donner de l'importance. On écrit ici que l'impératrice reviendra, et peut-être, sauf meilleur avis, ne feraitelle pas mal d'y passer l'hiver, pour ranimer un peu tout ce que la guerre fait languir. Je lui écrirai, puisque vous me le dites; mais, en vérité, je ne le faisais pas dans la crainte de l'ennuyer, tant je suis ignorante ici de tout ce qui pourrait l'amuser. C'est à vous, messieurs, à égayer ses journées. Malgré votre modestie, vous êtes assez aimable pour l'égayer un peu si vous voulez; et je serais bien tentée, mon ami, de vous gronder sur la sauvagerie dont vous me parlez, si cet aveu n'était pas accompagné de tant de tendresse et de choses si aimables, que je ne puis faire autre chose que de vous dire que chacune de vos phrases a été jusqu'à mon cœur, qu'elles y sont toutes gravées, et qu'enfin cette affection si vive dont je re-

çois à chaque instant les preuves les plus touchantes, assure à jamais le bonheur de ma vie.

LIX.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A STRASBOURG.

Paris, 18 vendémiaire, an XIV
(10 octobre 1805).

Votre dernière lettre a remonté mes espérances, en me faisant voir toutes les vôtres. Je crois sans peine, au travers de votre enthousiasme, à la vérité de tout ce que vous me dépeignez, et avec une telle armée et un tel chef, je ne doute pas plus que vous de cette victoire que vous m'annoncez. Selon ma coutume, j'ai suivi ce matin la marche de nos troupes sur la carte. J'ai vu l'empereur arriver à Stuttgard, puis à Ludwigsbourg, et entrer enfin dans la Bavière[1]. J'ai frémi pourtant, en remarquant la distance où il est de nous, et j'ai sou-

1. L'empereur avait quitté Strasbourg le 8 vendémiaire (30 septembre). Il avait passé à Ludwisbourg les quatre premiers jours d'octobre. Il était le 10 octobre à Augsbourg.

haité bien vivement de voir arriver le moment où il viendra se reposer à Paris de tant de fatigues et de dangers. Cependant, comme ces grands évènements remplissent, et en même temps abrègent la vie, l'esprit, toujours tendu vers l'avenir, voit sans le sentir le présent qui s'échappe, et va même jusqu'à souhaiter de hâter sa marche, pour arriver à ce qu'il attend. Cet avenir, à son tour, devient présent, et, tout de suite après, passé; la vie s'enfuit, et bientôt tout est fini. Mon ami, il n'est qu'un seul bien au monde qui embellisse véritablement tous les moments de notre existence. Ce bien, c'est l'affection que tu m'inspires. C'est là le sentiment qui pare toute notre vie, qui en fait apprécier les années, les jours, les instants, qui plaît même encore dans les chagrins qu'il cause, parce que c'est toujours le cœur qu'il émeut.

Mais, cher ami, que nous sommes tristes et désoccupés dans ce vilain Paris! Dites, je vous prie, à M. de Talleyrand que c'est une pitié. Pas le moindre caquet. Enfin, nous sommes aussi ennuyeuses que sages. Je ne sais pas trop lequel des deux est la cause ou l'effet, mais enfin je sais que je m'ennuie beaucoup. La solitude de cette grande ville est réellement remarquable, les spectacles

n'attirent point, je n'y vais guère, excepté pourtant aux *Bouffons*, qui deviennent tous les jours meilleurs, et qui sont assez suivis. J'ai entendu, lundi dernier, cette Fertendis[1] que je ne connaissais point. Elle prend assez; sa voix, quoiqu'un peu sourde, a de la sensibilité, et son chant de l'expression. Elle prononce l'italien avec une grâce qui en donne au récitatif. Elle est jolie à la scène, et enfin fort applaudie. Barilli est aussi très aimé. Ils ont joué l'un et l'autre dans un opéra appelé *la Mélomanie*, qui est joli et bien conduit, on s'y est fort amusé; et, moi, j'y retourne ce soir. On m'a dit qu'il était impossible de faire entendre aux deux premières dames qu'elles feraient bien de jouer ensemble, parce qu'elles tiennent, l'une et l'autre, à ne jouer jamais que les premiers rôles, et qu'on aurait besoin de votre autorité.

Halma est toujours content de votre fils; il me répète qu'il saura bien, qu'il a beaucoup d'esprit et de facilité, et un peu de paresse; je poursuis

1. Madame Fertendis était une cantatrice italienne, à voix de contralto, qui débuta à Paris dans *la Capriciosa pentita*. Elle était mariée à un très bon musicien, connu pour son talent sur un instrument, nouveau alors : le cor anglais.

ce dernier défaut, et je le force à apprendre avec plus de zèle. Recommandez-lui l'activité. Au reste, il est vraiment aimable, et puis il se porte à merveille, et il engraisse même beaucoup. Sa grand'mère est pour lui d'une bonté inépuisable. Pour l'amuser, elle joue avec lui des proverbes, et, moi, je fais l'assemblée.

LX.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A STRASBOURG.

Paris, ce 20 vendémiaire, an XIV
(12 octobre 1805).

Bonjour, mon aimable ami. Comment vous portez-vous? Que faites-vous là-bas, et que devenez-vous? Quel état contre nature, que cette ignorance complète sur ce qu'on aime le mieux au monde, et qu'il est difficile de ne pas murmurer, en voyant ainsi se perdre tout ce temps pour le bonheur! Mon ami, voilà qui est fait, je ne regretterai guère mes belles années; ces fréquentes absences les gâtent beaucoup, et je se-

rais toute consolée de voir arriver celles où nous nous tiendrons chaudement au coin de notre feu, à causer ensemble de nos petits-enfants, et toujours de notre tendre affection, qui aura changé de caractère, sans jamais perdre de sa force.

C'est bien pour satisfaire mon cœur que je vous écris aujourd'hui, car je n'ai rien du tout à vous mander. Il fait très froid pour la saison, ce qui fait que je me renferme; chacun probablement en fait autant, car j'ai passé ma matinée dans une parfaite solitude. Au reste, elle ne s'en est pas écoulée plus tristement pour cela, et, grâce à M. Charles, mon temps ne se perd guère. Que vous avez bien imaginé de me donner ce joli garçon, et que je vous en remercie! Il console mes ennuis; il me distrait, quand je souffre; il raccourcit l'espace qui nous sépare, en tenant sans cesse toutes mes pensées, tous mes sentiments suspendus entre vous et lui; enfin, je lui dois de douces jouissances que je rapporte toutes à son aimable père. Il est bien content aujourd'hui, parce que je vais, ce soir, le mener au Théâtre de la Porte-Saint-Martin voir *Robinson Crusoé*. C'est un mélodrame qui attire beaucoup de monde, et qui plaira extrêmement à mon fils. J'ai été, avant de l'y mener, reconnaître

les lieux, et je m'y suis amusée. Il y a des sauvages, un vaisseau, des matelots qui tirent beaucoup de coups de fusil, le bon Vendredi, le perroquet de Robinson qui parle; enfin vous vous figurez le plaisir qu'il aura. Il jouit déjà de tout celui qu'il espère, et il m'accable de caresses et de remerciements.

Voilà, mon ami, comme je tâche de divertir ces pauvres petits, mais je ne me dissimule pas qu'il me sera bien difficile de remplacer cet hiver les visites d'Henri; le petit Pastoret est loin d'être aussi aimable. C'est un bon enfant, mais habituellement souffrant, et partant mélancolique; il communique sa tristesse à Charles, sans rien prendre de sa gaieté. Ma mère, qui s'aperçoit de cela, est toute bonne pour ce petit garçon en s'occupant sans cesse de lui créer des plaisirs dont elle a l'air de s'amuser. Remerciez-l'en, je vous en prie; nous ne saurions trop l'aimer. Pour moi, mon ami, j'ai bien de la peine à secouer le noir qui m'environne. Loin de toi, les jours passent sans que je m'en soucie; ils commencent, ils finissent, sans que je les regarde. Ce grand appartement tout désert m'attriste, mon cœur se serre lorsque en le parcourant, j'y trouve à chaque pas des preuves de ton

absence. J'en sors avec ennui, j'y rentre avec tristesse, et je n'attache aucun prix à ces longues heures qui sont vides de toi.

Notre amie Chéron nous écrit des lamentations de Poitiers. La ville est triste, sa maison grande et démeublée, la société ennuyeuse, et, pour l'achever, elle est obligée de dépenser beaucoup. Son mari est plus content qu'elle, et cela est dans l'ordre. Les plaisirs de la vanité vous consolent un peu, vous autres hommes, des chagrins du cœur. Ils sont tous deux très contents de l'évêque. J'ai vu madame la princesse Louis, bien portante ainsi que ses enfants. Elle s'ennuie beaucoup de recevoir tous les lundis deux cents personnes qui ne se doutent pas au reste de cet ennui, tant elle est aimable et gracieuse dans ces grandes assemblées. Vous le direz à l'impératrice, avec laquelle vous parlez de moi quelquefois. En vérité, je n'ose lui écrire, tant je suis maussade et sotte. Il n'y a que vous, mon ami, qui puissiez supporter tout mon verbiage, et, malgré l'indulgence et l'intérêt que vous apportez à cette correspondance, je crains quelquefois que vous ne trouviez tout ce rabâchage vide et fastidieux. Que voulez-vous! j'ai une liberté dont je ne sais que faire, et les jours,

en se suivant, voient revenir pour moi, aux mêmes heures, les mêmes occupations et les mêmes pensées. Je lis beaucoup. Me voici maintenant dans l'*Essai sur les mœurs*, qui me plaît, malgré toutes mes préventions. J'ai entrepris, puisque j'ai bien du temps à moi, de repasser ainsi tout Voltaire, afin de savoir à quoi m'en tenir une fois pour toutes; et, quoique je ne sois pas disposée à me laisser aller à ses séductions, d'après ce que j'éprouve déjà, je commence, malgré moi, à trouver qu'il a raison plus souvent que je ne voudrais.

LXI.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A STRASBOURG.

Paris, 22 vendémiaire, an XIV
(14 octobre 1805).

Mon ami, quelle bonne nouvelle[1]! et que nous vous remercions tous de nous l'avoir écrite sur-le-

1. Il s'agit du combat de Wertingen, gagné le 17 vendémiaire, ou de la victoire remportée par le maréchal Ney sur l'archiduc Ferdinand, le 16.

champ! J'ai reçu votre lettre hier, à onze heures du soir. Aussitôt, me voilà partie. J'arrive chez Alix, je lui lis cet aimable journal, elle fond en larmes, je pleure avec elle, et tous les chagrins de l'absence sont oubliés. Ce matin, le canon a appris cet heureux succès à la ville de Paris; cela a produit un grand effet. On s'interrogeait tout haut dans les rues, on se félicitait; enfin, comme je le mande à l'impératrice, pour cette fois, les Parisiens étaient Français. Depuis ce matin, j'ai écrit vingt billets, et reçu toutes les visites de félicitations. Le prince Louis a envoyé chercher Alix pour lui dire à quel point l'empereur a été content de son mari, et lui et la princesse ont été pleins de bonté pour elle. Cela est arrivé d'autant plus heureusement pour cette pauvre sœur, que, depuis longtemps, elle n'avait pas de nouvelles de son mari. Elle craint que leurs lettres ne se perdent respectivement; elle vous prie de tâcher de faire parvenir celle que je joins ici, si cela vous est plus facile par quelque occasion.

Mais, mon ami, quelle belle victoire! Qu'on est fier d'être Français! Je n'en ai pas dormi de joie. Peut-être maintenant en savez-vous d'autres, et, quand nous nous réjouissons de la première, elle

a déjà disparu pour vous devant une seconde. Le ciel continue à protéger une si belle armée et un si glorieux chef! On avait besoin ici de ce succès, car ces tristes Parisiens commençaient à se plaindre. La solitude de Paris, la torpeur où tout est plongé, la rareté de l'argent qui continue à se faire sentir, donnaient aux malveillants de belles occasions d'exciter la plainte, et nos badauds prenaient à tout ce qu'on voulait leur faire croire. Je me demandais, ce matin, pourquoi, dans une nation où il y a si peu d'esprit national, il existe pourtant une telle unité d'action et de pensée dans l'armée. Il me semble que l'honneur entre pour beaucoup dans les motifs de cette différence, et qu'il tient lieu d'esprit public à des individus qui, dans les temps ordinaires, sont trop heureux, trop riches et trop insouciants pour s'intéresser à rien autre chose qu'à leur bien particulier.

LXII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A STRASBOURG.

Paris, 24 vendémiaire, an XIV
(16 octobre 1805).

Nous attendons ici des nouvelles avec impatience. Cet heureux début sera suivi, sans doute, d'autres faits encore plus éclatants, et je compte bien, cher ami, sur votre exactitude pour me les apprendre aussitôt que vous les saurez. Mais vous, au milieu de tout cela, qu'allez-vous devenir? M. de Chabrol [1], que j'ai vu hier chez l'archichancelier, m'a dit que, lors de son départ de Strasbourg, plusieurs chambellans se disposaient à aller rejoindre l'empereur. Étiez-vous de ce nombre? Si vous vous éloignez encore de moi, songez qu'il faudra me prévenir à temps, pour les lettres, et pour les moyens de vous envoyer ce

1. M. de Chabrol était alors auditeur au Conseil d'État. Il a été plus tard préfet de la Seine.

que vous demandez; par exemple, votre habit, s'il n'arrivait qu'après votre départ. Je ne sais si je dois souhaiter ou craindre cet éloignement. Il y a encore pour moi quelque chose de doux à vous savoir en France; mais mon cœur se serre à la pensée de vous voir entrer dans ces tristes forêts d'Allemagne, et je regrette presque maintenant que vous n'ayez pas suivi l'empereur dans sa route.

Toutes ces agitations, mon ami, rendent la vie bien triste et les jours bien longs; l'hiver me paraît couvert d'un voile sombre, quand je pense que je le passerai peut-être loin de vous, et cette idée fait couler mes larmes. Les journaux annoncent que l'impératrice passera l'hiver à Strasbourg. Croyez-vous que ce soit dans ses projets? Il me semble que l'opinion générale est qu'elle devrait revenir à Paris, qui a réellement besoin de sa présence. Tout y est mort; le commerce ne va point, et partout on est mécontent; chacun se renferme chez soi; point de dépense, point de luxe, et chaque maison est devenue, comme la mienne, une espèce de château où l'on s'occupe solitairement. Pour achever l'ennui de ce jour, il fait un temps affreux, une pluie continuelle, et il ne tiendrait qu'à nous de nous croire au mois de dé-

cembre. Les spectacles sont absolument déserts, excepté les petits. Vos pauvres *Français* s'évertuent en vain; ils jouent dans la solitude. Hier, j'ai été au *Festin de Pierre*, joué à ravir par Dugazon et Fleury, et pas cinquante personnes au parterre. Fleury m'a fait demander audience, et j'ai promis de le recevoir ce matin. Dans ces lettres perdues, je vous demandais un mot de réponse pour mademoiselle Contat.

Maman me charge sans cesse de vous dire qu'elle ne pense plus à vous; et moi, mon ami, moi, j'y pense à tous les instants de ma journée, et je vous aime tous les jours davantage. Que je serais heureuse si je pouvais vous le dire autrement!

LXIII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A STRASBOURG.

Ce mercredi 24 vendémiaire, an XIV
(16 octobre 1805).

Maintenant que toutes vos commissions marchent, et que j'ai le temps et la certitude que cette

lettre vous arrivera, je vais vous parler de votre Comédie-Française, à laquelle vous ne pensez pas, et à qui vous pourriez écrire, étant loin d'eux. Je soupçonne Maherault de ne vous point écrire tout le désordre, parce que sa faiblesse le creuse en partie. J'ai vu, ce matin, Fleury, qui a une petite pétition à vous présenter, dont je vous parlerai tout à l'heure. Il a causé longuement avec moi. Il gémit beaucoup de l'état de ce théâtre. Il m'a conté qu'il est dans un désordre excessif. Tout le monde y est maître; il n'y a pas de règlement suivi. Les acteurs sont tous à la campagne, et par conséquent les *doubles* jouent, et les recettes sont nulles. Mademoiselle Raucourt n'a pas paru une fois; mademoiselle Fleury[1], par un excès contraire, veut toujours jouer, et fait manquer les recettes. Avant-hier, on a remis *Tancrède*, qu'on n'avait pas joué depuis les débuts de ces demoiselles. On espérait que cet ouvrage attirerait. Mademoiselle Fleury, au mépris de son âge et de sa figure, a joué Amé-

1. Mademoiselle Fleury n'était nullement parente de Fleury. Elle était mariée à M. Cheffontaine. Elle avait débuté en 1791, se retira en 1807, et elle est morte le 28 février 1818. Elle passait pour avoir quelque talent. — Monvel a pris en effet sa retraite peu de temps après elle. Il est mort en 1812, à soixante-sept ans.

naïde. Son nom a effrayé, et personne n'y est allé, excepté moi. J'y ai ri de bon cœur, tant elle a été vieille, laide et mauvaise. Fleury dit que voilà la fin de l'année, qu'il y a beaucoup d'acteurs qui devraient être forcés de prendre leur retraite, et que cela les débarrasserait beaucoup. Il dit que mademoiselle Fleury est dans ce cas, qu'elle est usée, qu'elle gène pour la ligne de démarcation des emplois, et qu'il serait de votre bonté de les en débarrasser, ainsi que de Monvel et autres. Ne pourriez-vous pas écrire, non à Maherault, qui ne montrerait pas votre lettre, mais au comité, que vous êtes mécontent, que, vos projets de remettre l'ordre et la discipline dans la Comédie étant arrêtés par votre absence, vous attendez, du moins, que les Comédiens redoubleront de zèle, dans ce moment, et que les récompenses seront pour ceux qui en montreront le plus, que tous les petits intérêts doivent céder au besoin d'attirer le public par des ouvrages bien montés. Que sais-je moi? Enfin, une bonne lettre salée. Vous pourriez, si vous aimiez mieux, l'adresser à Fleury, et, moi, je me chargerais de la faire passer. Je suis d'autant plus affligée que vous n'ayez pas terminé l'affaire de Maherault avant votre départ. Ne pourriez-vous

pas faire, par lettre, ce que vous craignez par discours? Je crois que vous seriez très content de Campenon, et que, d'ailleurs, le besoin de se bien montrer, en commençant, soutiendrait ce théâtre qui va souffrir cet hiver. Voilà, mon ami, vous parler bien longtemps de ce tracas. C'est que je suis tourmentée de tous ces petits propos piquants qu'on commence à lancer sur cette faible administration, et même dans les journaux.

J'en viens maintenant à Fleury. Il a grand besoin de secours; vous aviez promis de le dédommager du congé qu'il n'a point eu, et qu'il sera obligé de redemander, si vous ne lui accordez pas d'argent. Son fils [1] est revenu très blessé des armées, et il se trouve, dit-il, pour la première fois, dans un besoin urgent. N'oubliez pas cette demande ; je vous en prie, ainsi qu'Alix, qui s'intéresse fort à lui, comme vous savez.

Ce jeudi matin, 25.

Le canon tire et nous annonce une nouvelle victoire. Les détails en sont dans *le Moniteur;* cette fois, c'est le maréchal Ney, et je vois que ce

1. Le fils de Fleury s'appelait Bénard, du vrai nom de son père. Il était marin, et il est devenu contre-amiral.

pauvre diable de Lacuée[1] a été tué. J'en suis triste; et puis aussi d'une pauvre mère qui est là, et qui vous demande en grâce de vous informer, s'il est possible, du sort de son fils. C'est madame de Fezensac[2]. Comme M. de Nansouty s'intéressait à ce jeune homme, il est possible qu'il sache s'il lui est arrivé quelque chose; et, en lui écrivant tout de suite, peut-être auriez-vous une réponse qui nous donnerait des nouvelles des deux. Alix n'en a point de son mari, et elle est dans un état à faire pitié. Écrivez à mon beau-frère, cher ami, de vous adresser ses lettres; enfin, soyez notre refuge et soignez-nous, car nous sommes inquiètes et agitées. Tenez-nous bien au courant, parce que toutes vos nouvelles seront rares.

Avant de fermer ce paquet, je reviens à vos théâtres, pour vous apprendre que le ministre de la police a arrêté que tout spectacle finissant par une banqueroute ne pourrait se rouvrir, et qu'il ne serait plus permis d'en établir de nouveaux.

. Le colonel Lacuée, aide de camp de l'empereur, a été tué à la bataille d'Elchingen, le 22 vendémiaire.

2. Madame de Montesquiou-Fezensac était sœur de madame de Vintimille. Son fils, Aimery, est le duc de Fezensac, qui a laissé des Mémoires, et qui est mort en 1860.

L'opéra est en pleine révolte contre M. de Luçay. Rolland, Nourrit et madame Branchu[1] ont donné leur démission, et on y déclare hautement qu'on ne veut plus reconnaître son autorité. Faites quelque chose, je vous en prie, pour votre théâtre. Il me semble que ce serait le cas qu'il allât mieux que les autres.

LXIV.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A STRASBOURG.

Paris, 25 vendémiaire, an XIV
(17 octobre 1805).

Vous savez quelle perte Aimery de Fezensac fait dans Lacuée, et vous vous représentez facilement l'état et l'inquiétude de sa mère. A-t-il échappé à

1. L'acteur Rolland est Rolland de Courbonne, qui est mort très âgé, et dont la femme a eu un salon assez brillant, à Paris, rue d'Anjou. — Nourrit est le père d'Adolphe Nourrit, qui a eu de si grands succès à l'Opéra, et s'est tué à Naples en 1837. — Madame Branchu (mademoiselle Maillard) avait débuté à l'Opéra en 1782. Elle était plus admirée pour l'expression dramatique, que pour le chant proprement dit.

ce feu qui a emporté son colonel? Voilà ce que nous voudrions savoir, et, peut-être, nous aiderez-vous dans cette recherche. M. de Nansouty s'intéressait vivement à ce jeune homme; les divisions des généraux sont si rapprochées que, peut-être, il est en position de s'informer, dans celle du maréchal Ney, de son sort. En écrivant à mon beau-frère, il pourrait vous répondre plus promptement qu'un autre, et rassurer cette pauvre mère dont les larmes m'ont fait bien mal. En la voyant pleurer, je pensais à mon fils, et je me sentais prête à pleurer aussi pour l'avenir, tant notre imagination se prête à tout ce qui doit nous émouvoir fortement. Voilà le triste côté de toute cette gloire, pourtant si brillante, et qui va relever encore l'éclat du nom français. Que je suis heureuse, dans l'agitation où je vis, d'être tranquille au moins sur vous, sur votre vie! Je ne supporterais pas cette inquiétude qui vient empoisonner le plaisir donné par toutes ces bonnes nouvelles. En apprenant ce dernier succès, ma sœur a fondu en larmes, et j'ai senti mon cœur serré de compassion. Cher ami, la véritable gloire des femmes, c'est le bonheur; le mien est de passer ma vie tout entière avec l'ami de mon âme, l'unique objet de mes plus tendres affections.

Nous passons ici notre temps, grâce à ces brillants succès, en visites de félicitations aux princes et princesses. Je vais ce soir chez madame Louis, demain chez le prince Joseph, et je leur porte de bien bon cœur un hommage dont ils doivent jouir. En effet, qui pourrait se lasser d'admirer le génie qui a ordonné ce beau plan de campagne, si l'empereur ne nous avait pas habitués, depuis longtemps, à ne plus nous étonner de lui? La joie est générale, la malveillance n'ose plus se montrer, et je vous avouerai que j'ai quelque plaisir à voir l'embarras où sont quelques personnes qui ont la sottise de ne pas se réjouir de cette gloire nationale. On se félicite de ces succès, dont en vérité pourtant on n'a pas douté. Puissent-ils hâter le retour de l'empereur! Mon ami, je dis comme notre amie, madame de Sévigné, et du fond du cœur : Que Dieu le conserve!

Je viens de voir Corvisart, qui me soigne beaucoup, avec une amitié dont je suis reconnaissante. Il me charge de vous remercier de sa part de l'accueil que vous avez fait à des chirurgiens envoyés par lui à Sa Majesté, et il dit que vous serez content du médecin qui les accompagnait, s'il est resté à Strasbourg, parce que c'est un homme

d'esprit. Il a assisté, il y a deux jours, à l'opération de la cataracte qu'on a faite à votre ami Portalis; elle a bien réussi aux deux yeux, et tout porte à croire qu'il verra. Votre fils me charge de vous écrire qu'il attend votre lettre. Il vous prépare, en réponse, une version dont vous serez content. Il fait des progrès et commence à moins s'ennuyer de ce latin; il en apprend beaucoup par cœur, ce qui lui donne un peu de peine, et à moi aussi, parce que je fais le répétiteur. Je suis heureuse de cette distraction que me donnent les soins que je lui rends. Il m'occupe bien le cœur et l'esprit, et, quand je le vois si calme et si heureux, je finis par me sentir plus paisible.

L'impératrice m'a fait demander le roman de Godwin[1], et Deschamps doit l'avoir reçu. Je ne crois pas que cet ouvrage lui plaise; il y a beaucoup d'esprit, mais une malveillance bien opposée au caractère de notre aimable patronne. Il voit et peint les hommes en laid, et moi, au risque d'être trompée, je ne veux pas me défaire de cette gaze jaune au travers de laquelle l'empereur dit que nous voyons la nature humaine dans la jeunesse. Cependant, il

1. Ce roman de Godwin doit être *Caleb Williams*, le plus célèbre des ouvrages de l'auteur.

y a du talent dans cet ouvrage, et il peut amuser votre oisiveté.

LXV.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A STRASBOURG.

Paris, 26 vendémiaire, an XIV (18 octobre 1805).

Ah! vous vous avisez de me gronder, tandis que j'écris sans cesse, par exemple cinq lettres depuis trois jours, et qu'il s'en perd sans que ce soit ma faute! Vous avez tort, mon ami, et vous parlez comme un vrai paresseux, tout fier de son exactitude. Puisque vous vous fâchez, je vais me plaindre aussi, et faire un petit relevé de tous mes sujets de gronderie, et ils seront plus fondés que les vôtres. Mon ami, vous m'écrivez des lettres très aimables, elles sont fréquentes, et font le bonheur de ma vie; voilà qui est bien et qui est vrai. Mais dans aucune de ces lettres vous ne répondez à mes questions, que je renouvelle sans cesse. Je ne sais point de détails sur le séjour de

l'empereur à Strasbourg; j'ignore si vous avez reçu le paquet de Desfaucherets, et je ne peux pas lui en faire un seul remerciement de votre part. Vous ne me donnez point de nouvelles de M. de Caulaincourt, que je vous demande continuellement; vous n'écrivez point à ma mère, qui n'en est pas trop contente. Que sais-je encore ?... Mais, en voilà assez pour une fois; justifiez-vous, si vous pouvez, et, pour m'apaiser, tâchez de nous donner fréquemment des nouvelles de M. de Nansouty, car sa femme ne reçoit point de lettres.

J'ai passé la soirée, hier, chez madame la princesse Louis; elle était heureuse des succès et triste des malheurs particuliers qui sont la suite des plus heureuses victoires. La mort de Lacuée l'affligeait, et elle disait avec un accent vraiment touchant: « En lisant les relations, je suis tout étonnée d'avoir envie de pleurer, même quand je suis si contente de tous ces succès. » Le prince Louis se désole de l'état de sa santé qui l'oblige à rester ici; il m'a longtemps entretenue de M. de Nansouty, et, dans cette occasion, il a été réellement bon pour toute la famille. Ces petites soirées chez cette aimable princesse sont agréables. Elle ne sort guère et reçoit un

petit cercle intime; on y cause doucement; le prince Louis y est, et, hier, j'y ai trouvé M. de Lavalette, dont vous savez que j'aime l'esprit. Ce soir, je vais aller chez le prince Joseph, qui reçoit, et, demain, probablement, je me transporterai chez la princesse Borghèse. Vous voyez que je remplis tous mes devoirs envers la famille. J'ai vu aussi la princesse Caroline[1]; mais, si les succès se suivent toujours avec cette rapidité, nous serons sans cesse en courses. Mon Dieu! mon ami, que je voudrais recommencer à faire celle des Tuileries, avec vous, et que je me sentirais le cœur et l'âme déchargés, si je savais l'empereur se reposant paisiblement dans son palais, et vous dans ma jolie chambre!

Votre fils a reçu une aimable lettre dont il vou remercie; il vous répondra demain, ou dimanche, en vous envoyant une version qu'il a faite, dont vous serez content. Il travaille assez bien, je le gronde; mais, de vous à moi, je suis contente de lui, et il fait des progrès. Mais savez-vous qu'il a réellement de l'esprit? Il s'amuse, le soir, à jouer des proverbes avec sa grand'mère et moi, et il se

1. La princesse Murat.

tire fort bien de ces petites scènes conçues sur-le-champ.

Voilà cette pauvre madame de Fezensac qui entre; elle pleure et croit son fils perdu. Si vous en savez quelque chose, vous la tirerez d'une angoisse affreuse. Madame Ney est partie pour Strasbourg; elle pourrait, à votre recommandation, écrire à son mari, qui a témoigné quelque bonté à ce jeune homme, et vous-même écrivez un mot à Aimery de Montesquiou. Voici la troisième lettre dans laquelle je vous parle de ce jeune homme; mais c'est que mon cœur entend bien toute la douleur de cette pauvre mère, et le vôtre n'est pas fait pour ne la pas sentir.

J'ai reçu le *bon* pour Fleury; il en sera bien content. Vous recevrez, lundi, une lettre où je vous parle de lui. Les Bouffons sont maintenant assez suivis; je vous en parlais avec détail dans quelques-unes de ces lettres perdues. Je crois que Picard désirerait que vous écrivissiez, pour exiger que ces deux demoiselles Crespy et Fertendis jouassent ensemble, parce qu'elles ne veulent pas entendre de cette oreille-là, et que ce serait un moyen de recette. Cette Fertendis a une voix touchante et une prononciation charmante. Malheu-

reusement elle a peu d'étendue, mais on l'aime à présent. Barilli est parfait et applaudi comme Duport. Que vous dirai-je encore, mon aimable ami? Cette triste guerre revient sans cesse à ma pensée et au bout de ma plume. Envoyez-nous de bonnes nouvelles, bien souvent; et ne me grondez plus; en vérité, je ne le mérite pas. Si je passe quelquefois des jours sans écrire, c'est que je me trouve dans des accès de tristesse dont je ne veux pas vous accabler; ces jours-là, ma tendresse est tout aussi vive, mais les expressions en seraient trop mélancoliques, et je ne veux rien ajouter à cette peine que vous me dépeignez avec tant d'affection.

LXVI.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A STRASBOURG.

Paris, 27 vendémiaire, an XIV
(19 octobre 1805).

Me voici encore dans ce petit cabinet, à ce secrétaire que vous connaissez. Je prends mon

papier, une plume... à qui écrirai-je? A l'ami de mon cœur. Mais je lui ai écrit hier, qu'ai-je encore à lui dire? Vais-je lui répéter que je l'aime de toute mon âme, que je m'ennuie loin de lui, que je voudrais ne jamais le quitter, enfin que je rayerais volontiers de ma vie tous les jours qu'il doit passer éloigné de moi? Les belles nouvelles à lui conter! Il faudra bien pourtant que vous vous en arrangiez, mon ami, car je ne sais rien autre, et, quand je vous aurai entretenu de mon petit ménage, ce sera tout. Une chose qui m'étonne dans cette monotonie de vie, c'est pourtant la rapidité des journées. Je ressemble aux religieuses qui trouvaient moyen de faire passer les heures, en les employant d'une manière uniforme et réglée, si bien que, pressées par la règle, elles n'avaient pas le temps de penser à l'ennui de leurs ocupations. Ainsi qu'elles, je m'occupe des mêmes choses, aux mêmes heures, et le temps va, à la vérité, sans que je m'en soucie beaucoup, puisqu'il ne m'est pas permis d'envisager l'époque de votre retour. Vous pensez bien que Charles entre dans presque toutes mes occupations, et, lorsque vous êtes loin, tout naturellement il devient l'objet de mes premières et de mes plus chères pensées.

Dans ce moment, il prend sa leçon de danse, et je vous écris en cadence, en m'interrompant souvent pour le soutenir par mes encouragements, car la danse l'ennuie beaucoup. Cependant il commence à prendre de la grâce, et l'espérance de quelques petits bals, pour cet hiver, le console.

J'ai été interrompue ici par Fleury, qui est venu recevoir le *bon* que vous m'avez envoyé. Il est fort reconnaissant de la lettre que vous lui avez écrite, et m'a paru vous être fort attaché. Nous avons encore parlé de cette Comédie-Française ; il me paraît avoir de fort bonnes idées, et je voudrais bien que vous fussiez à portée d'en causer avec lui.

Le Moniteur ne nous dit rien aujourd'hui ; on assure que nous aurons ce soir des nouvelles d'une grande affaire ; j'attends des lettres de vous, et le cœur me battra en les recevant. Quelle agitation ! quelle vie ! Pauvres que nous sommes, comme nous nous agitons sur ce morceau de sable, et trop souvent pour hâter le moment où tout sera fini ! C'est une belle matière à philosopher que cette gloire dont nous avons paré l'ardeur de se détruire, et, s'il restait encore quelque chose à dire sur un pareil sujet, je ne vous en ferais pas sitôt grâce, parce que je suis dans ce moment, à corps

perdu, à travers la philosophie; et, d'ailleurs, ayant beaucoup de temps à donner à la lecture, je me suis mise après Voltaire, que je relis avec un plaisir que je suis bien tentée de me reprocher. Ce diable d'homme a trop souvent raison, et il a tant de fois deviné les choses, que je crois que l'être qui l'a formé a dû quelquefois en être épouvanté. Pour moi, je le lis en me défendant de lui de mon mieux; mais, entre nous, malgré mes préventions et mes projets, je ne m'en tirerais guère, si je pouvais trouver pour mon cœur un remplacement à ce qu'il veut m'ôter. Voilà où échoueront toujours ces principes un peu secs et arides de la philosophie. Ils pourront plaire à l'esprit, quelquefois peut-être ébranler la raison; mais ils ne diminueront pas l'amertume d'une seule larme, et qui est-ce qui n'en doit pas répandre beaucoup sur cette terre de douleur?

Mon ami, si vous avez du temps à vous, vous devriez bien passer les soirées du mercredi avec nous. Je vous avertis que c'est notre jour; nous l'avons choisi, ma mère et moi, afin qu'on fût assuré, une fois par semaine, de nous trouver. Que j'aimerais à vous y voir arriver! Soyez bien sûr, monsieur, que je n'épargnerais rien pour vous

bien faire les honneurs de chez moi, et que je pousserais volontiers les devoirs de l'hospitalité aussi loin qu'ils peuvent aller.

Je souffre seule de notre séparation, car je n'ose parler de mes peines au milieu des alarmes de ces veuves et de ces mères affligées. Mais, s'il est bien douloureux de trembler pour les jours de ce qu'on aime, il est aussi bien pénible d'en être si longtemps et si souvent séparé.

Le général César Berthier [1] m'a dit que, si vous vouliez écrire au général Matthieu Dumas, qui est avec son frère, vous sauriez assez promptement, s'il est arrivé malheur à Aimery de Montesquiou, parce que c'est lui qui fait le relevé des morts.

1. Le général César Berthier, frère du prince de Wagram, et beaucoup plus jeune que lui, a servi avec distinction. Il est mort à Grosbois en 1819.

LXVII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A STRASBOURG.

Paris, lundi 29 vendémiaire, an XIV
(21 octobre 1805).

Nous sommes ici, mon ami, dans une grande inquiétude : point de nouvelles depuis le 20! Le télégraphe annonce tous les jours que vous êtes dans la même ignorance à Strasbourg. Que veut dire ce silence? et qu'il me trouble! On avait annoncé avec tant d'empressement l'affaire qui a dû suivre les deux premières, que nous l'attendions aussitôt. Mais, maintenant, tout se tait, vous-même ne m'écrivez point, et j'ai le cœur tout transi [1]. Tous les soirs, nous nous rendons chez la princesse

1. Le besoin d'avoir des nouvelles, et de sortir de la situation tragique où l'empereur, sans cesse, plaçait la France, rendait vraiment ses admirateurs mêmes un peu injustes, car peu de campagnes sont comparables à celle-ci : L'empereur, parti le 2 vendémiaire de Saint-Cloud, avait passé le Danube, le 14, à Nordlingen; pris, le 15, le pont du Lech; livré, le 16, les combats de Wertingen et de Aichach. Le maréchal Soult était entré à Augsbourg, le 17, et, le 18 et le 20, avaient été livrés les combats de Lands-

Louis. Là, on attend près d'elle ; le courrier arrive à onze heures, mais sans nouvelles ; on se regarde tristement, et on se dit adieu sans oser se parler. Ce matin, j'arrive de Neuilly; j'ai trouvé la princesse Caroline seule et rêveuse. Malgré les efforts qu'elle faisait pour se contraindre, elle semblait fort inquiète, et, les yeux fixés sur une carte, elle ne voyait plus que les dangers de cette belle position que nous admirions tant il y a quelques jours. Oh ! pouvoir de l'imagination, comme vous êtes prompt à vous emparer de nous ! comme vous agitez en tous sens notre pauvre machine ! Quand cette lettre vous arrivera, cher ami, peut-être serez-vous instruit et nous tranquillisés. En attendant, quelles heures, quels jours nous passons ! Est-ce là vivre ? Ma pauvre sœur est dans un état déplorable ; elle pleure sans cesse, et, depuis deux jours, elle croit tout ce qu'elle craint.

Mon ami, j'ai été forcée de quitter là ma lettre, et je la reprends pour vous conter ce qui l'a interrompue. C'est ce pauvre diable de Talma qui m'est venu voir, et qui est dans un tel état, que j'en ai été

berg et d'Albeck, et les Français étaient entrés à Munich. Le 21, l'empereur se portait devant Ulm, et, le 22, le maréchal Ney livrait le combat d'Elchingen. Enfin, Ulm capitulait le 25, et, un mois après, la bataille d'Austerlitz était gagnée.

attendrie jusqu'aux larmes. Depuis quelques jours, tous ses maux de nerfs l'avaient repris avec une telle violence, qu'il a fallu qu'il renonçât à jouer de longtemps, sous peine des plus graves accidents. C'est au point qu'il a fallu changer la distribution des *Templiers* et leur faire tort, à mon avis, en donnant à Baptiste le rôle de Lafond, et à celui-ci celui de Talma. J'aurais mieux aimé qu'on retirât la pièce pour l'hiver, mais ils ne l'ont pas voulu. Tout à l'heure, madame Talma arrive en larmes chez moi. Elle se jette à mes pieds, me dit qu'elle va perdre son mari, qu'il devient fou, et que c'est le chagrin qui lui tourne la tête, que tous ses meubles sont saisis, et qu'enfin il est sans ressources. Je la console de mon mieux, je demande où est son mari, elle me répond qu'il est dans un fiacre, craignant de se présenter. Je le fais venir, comme vous croyez bien; il arrive comme un vrai spectre tragique, pâle, maigre. En entrant chez moi, il s'évanouit, il pleure, il crie, et m'effraye véritablement. Il me montre une lettre qu'il vous a écrite; vous verrez dans quel état il est, et ce que vous pouvez faire. En attendant votre réponse, je lui ai parlé doucement, et, quand il a commencé à se remettre, je lui ai recommandé de résister à l'état où il est,

pour n'y pas succomber. Je lui ai promis d'aller demander un secours au ministre de la police si cela était possible ; j'ai ajouté que je vous enverrais sa lettre, et, comme il m'a dit qu'il était obligé d'engager toutes ses recettes à venir, je lui ai demandé de me donner un compte bien exact, bien franc de ses dettes, avec le nom des personnes à qui il devait, et les engagements qu'il avait contractés, en promettant de vous l'envoyer. « Mon » mari, lui ai-je dit, maintenant loin de l'empereur, » sera probablement dans l'impossibilité de vous » donner les sommes considérables qu'il vous fau» drait ; mais, en sachant vos affaires, peut-être » pourra-t-il, par des promesses pour l'avenir, im» poser à ceux qui vous poursuivent, et vous empê» cher de prendre des partis ruineux. » Si vous aviez vu, cher ami, avec quels regards ce pauvre homme m'écoutait ! En vérité, il semblait que je lui rendais la vie ; il pleurait et vous appelait, ainsi que moi, ses anges tutélaires. Il est bien faible, et je crains pour sa tête, s'il n'est pas secouru. Voyez ce que vous pouvez faire. Écrivez-moi, ou à lui, sur cela. Soyez bien sûr qu'il n'y a nulle exagération dans ce que je vous mande, et, en vérité, je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer. J'ai envoyé chercher une

vingtaine de bouteilles de vin de Bordeaux que j'ai fait porter chez lui.

Après ce compte rendu, qui a interrompu le récit de mes tristes inquiétudes, j'y reviens encore, car il n'est pas possible de parler d'autre chose. Qu'il est triste d'être séparés, quand on aurait si besoin de se consoler l'un par l'autre, ou de pleurer ensemble! Et que serait-il donc arrivé quand vous seriez venu passer quinze jours avec nous? J'ai reçu une bien aimable lettre de l'impératrice. Témoignez-lui, cher ami, toute ma reconnaissance; je l'en remercierai moi-même quand j'aurai eu des nouvelles, et que je serai moins agitée; je ne veux rien ajouter à toutes les inquiétudes qu'elle doit éprouver.

LXVIII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A STRASBOURG.

Paris, jeudi 2 brumaire, an XIV
(24 octobre 1805).

Mon ami, il faut que vous vous arrangiez de n'avoir qu'un mot de moi, ce matin. Je suis si agitée,

si contente! J'étais si inquiète depuis dix jours, que je n'ai pas encore bien ma tête à moi. J'ai écrit pourtant à l'impératrice; mais je crois que ma lettre se sent un peu du désordre où toutes ces bonnes nouvelles m'ont mise[1]. Si vous saviez quels mauvais bruits on se plaisait à répandre, et comme je souffrais de votre silence! Mais n'en parlons plus. Cette bonne lettre m'a fait tout oublier. Elle m'a laissé seulement un tel tremblement, que j'ai peine à tenir ma plume, et que j'ai épuisé le peu de forces que j'ai à écrire le moins mal possible à notre aimable et heureuse impératrice. Dites-lui bien que mon cœur sent toute sa joie, et que, dans la vérité de mon âme, elle n'a pas cessé d'être présente à ma pensée, depuis cette semaine où nous savions ses inquiétudes. Je comprenais bien aussi toutes les vôtres.

Pour comble de bonheur, nous avons des nouvelles d'Aimery, et sa mère est tranquille. J'ai pleuré de joie avec elle tout à l'heure, et en tout j'ai été si sincère, que j'aurais besoin de me reposer. C'est ce que je vais faire après avoir griffonné ce billet.

1. Il s'agit évidemment de la capitulation d'Ulm, qui est du 25 vendémiaire (20 octobre 1805).

LXIX.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A STRASBOURG.

Paris, 3 brumaire, an XIV
(25 octobre 1805).

J'étais si émue hier, cher ami, et si agitée de ces grandes nouvelles, que je n'ai pu vous écrire qu'un mot. Aujourd'hui, me voilà aussi heureuse, mais plus tranquille, et je reviens à vous pour vous conter tout ce qui avait précédé cette joie. Depuis dix jours, nous étions sans courriers; depuis six, vous ne m'écriviez pas, et il se mêlait pour moi aux grandes inquiétudes un tourment secret que je n'osais dire. Je me disais : « Si mon ami ne sait rien des armées et ne peut rien me conter, il peut toujours m'entretenir de sa santé, de cette douce affection qui me rend si heureuse. Il n'écrit pas, donc il est malade. » Maintenant, je comprends que vous étiez inquiet comme nous et que vous ne vouliez pas me le dire. On répandait ici, selon la coutume, de fort mauvais bruits : Il y

avait eu une affaire très sanglante; le prince Murat était blessé, plusieurs généraux tués! Ma pauvre sœur pleurait et ne savait où donner de la tête; enfin, pour m'achever, je voyais tous les jours cette malheureuse madame de Fezensac, qui était dans un état à faire pitié. Aussi, mon ami, occupée à consoler ces pauvres femmes, sans espérer moi-même beaucoup, secrètement inquiète pour vous et pour notre avenir, je passais de tristes journées et de pénibles nuits.

Hier a été un grand jour! A six heures du matin, je sonne; on me dit que Charles, un peu souffrant la veille, a passé une excellente nuit et qu'il est fort gai; à sept, votre lettre arrive, et puis, après, je reçois un petit billet qui m'annonce que Philippe de Ségur a écrit qu'Aimery se porte très bien. J'ai été porter mes compliments à la grand'mère et aux deux sœurs [1]; toute la famille m'a bien chargée de vous remercier de votre intérêt et elles en sont vivement touchées. Ces bonheurs, arrivés à la fois, m'ont tous émue, et votre pauvre femme, comme vous le pensez bien, a eu les nerfs un peu fatigués; mais j'ai passé une fort bonne nuit et me

1. La grand'mère est madame de La Live, les deux sœurs sont mesdames de Vintimille et de Fezensac.

voilà tranquille ce matin. Je vais aujourd'hui dîner chez la princesse Borghèse, et de là au *Mariage de Figaro;* car il faut un peu s'amuser puisqu'on est plus tranquille. Les *Français* ont remis cet ouvrage avec soin. La première représentation avait attiré beaucoup de monde. Ils en espèrent quelques recettes dont ils ont besoin, car ils n'ont fait que cinq cents francs de *part* ce mois-ci. Je suis étonné que Maherault ne vous ait pas écrit, ou du moins je vois qu'il m'a tompée; car, toutes les fois qu'il venait me conter ses sujets de mécontentement, je l'engageais à vous les mander, et il m'assurait toujours qu'il l'avait fait. Je suis persuadée que votre lettre fera bon effet, mais ne l'adressez pas au commissaire, parce que son crédit est usé. Talma m'a apporté hier l'état de ses dettes; cet état me paraît terriblement fort. Il m'a dit qu'il avait tout mis, plein de confiance en vous. Les derniers articles de dépenses courantes ne l'occupent pas beaucoup; il dit qu'il pense les payer. C'est le payement de sa maison et des intérêts de ce qu'il doit qui le réduisent à un état pitoyable. Il a trouvé Corvisart chez moi, qui l'a encouragé à surmonter son état pour le vaincre et qui l'a calmé en le rassurant.

J'ai écrit hier à l'impératrice une lettre qui est peut-être un peu désordonnée, car j'avais bien mal à la tête et la main toute tremblante. Dites-lui qu'on était ici bien occupé de ses inquiétudes, puis, après, de sa joie, et que j'ai vu, par cet intérêt qu'elle excitait, à quel point elle est aimée. Au reste les têtes sont très animées. Les succès de l'empereur ont exalté toutes les imaginations; on le proclame partout le plus grand homme qui ait existé et cette campagne la plus étonnante. Grandmaison[1] disait avant-hier, assez bien, que l'empereur avait l'habitude d'improviser toujours ses succès.

Les spectacles où on a annoncé ces grandes nouvelles ont retenti d'applaudissements et de cris. Mon ami, rien ne sera si beau que l'entrée de Sa Majesté à Paris; mais quand reviendra-t-elle? Vous-même, quand y arriverez-vous? Ce jour-là, que de sentiments viendront se mêler dans mon cœur et me rendre heureuse! Mon ami, comme femme, comme Française, tous mes vœux seront remplis.

1. Parseval-Grandmaison, membre de l'Académie française, mort en 1834.



LXX.

MADAME DE RÉMUSAT A M. D
A STRASBOURG.

Paris, 5 bru
(27 oct

J'ai vu hier un billet de M. de Tal
dame Devaines, qui dit que l'impéra
fortement agitée, ensuite bien h
avons senti ici toutes ses émotions,
vie s'use à de pareilles agitations. V
doute bien inquiet, et plus d'une foi
moi, nous nous représentions votre
votre mine pâle. Quel chagrin, cher,
n'être pas ensemble dans de pareils
y a quelque chose de doux à s'afflige
à se témoigner ses inquiétudes et
s'assurer tristement, mais bien tendre
affection qui doit adoucir toutes les

Mon ami, si vous voulez savoir un
c'est qu'il n'y a plus de madame Lavo
bien une comtesse de Rumford. On ne

ce grand œuvre s'est consommé; mais il paraît que rien n'y manque, excepté le *calorique*, dit ma mère. Hier matin, M. de Rumford a été faire part à Bertrand, à Gallois, etc. Le soir, ils ont été porter leurs compliments, que la maîtresse de la maison a refusés en disant que c'était une vieille histoire, et, changeant de conversation, on a causé comme à l'ordinaire, on s'appelait *comte*, *comtesse*, et puis voilà tout.

J'ai eu des nouvelles de nos amis Chéron; ils commencent à s'habituer. Le mari paraît très content, la femme moins triste; cependant elle est seule, car elle a été obligée de mettre son fils en pension. Elle me charge de vous parler d'elle, et elle est, comme nous, dans l'admiration et dans la joie. Nous attendons maintenant une victoire sur les Russes. Celle-là fait frémir madame de Vannoise, parce que son fils est dans l'armée de Bernadotte. M. Dumas[1] a promis à ma cousine de s'en informer, et, en vous adressant à lui, vous rendrez encore ce service à cette autre mère. Comme elle dîne ici, elle me dira l'adresse de son fils. La voici : Alexandre de Vannoise[2], ca-

1. Le général Matthieu Dumas, mort en 1837.
2. Madame de Vannoise avait deux fils : Hippolyte, officier

poral au 95e régiment, dans l'armée de Bernadotte. Elle est bien malheureuse, cette année ; l'état de ses affaires empire, et son inquiétude pour ses enfants la tue. Elle est presque tous les jours ici, pour se distraire et se consoler. Maman lui a fait un petit présent de voies de bois qu'elle a accepté avec une reconnaissance qui m'a fait pleurer. Pendant ce temps, sa fille devient tous les jours plus belle. Quand je la mène au spectacle, elle fait un grand effet. Elle est grande, très engraissée, et je la trouve fort supérieure à toutes les beautés du jour. Norvins voudrait bien être un peu amoureux d'elle, mais il ne se sent pas assez riche pour cela, et elle le trouve bien laid. A propos de lui, il s'est tout à fait impatronisé dans la maison, il vient le matin, il vient le soir, il amuse maman, il joue avec Charles, il fait mes commissions, il pleure, ou du moins s'inquiète avec Alix, enfin il fait la cour à toute la maison. Son esprit est assez drôle, quoique avec un mauvais ton, et, faute de mieux, nous nous en arrangeons. Cela désole l'abbé Morellet, qu'il excède par de mauvais calembours, et qui pousse de longs soupirs lorsqu'il le trouve

d'artillerie, mort en Russie, en 1812, et Alexandre, alors soldat, qui est mort beaucoup plus tard.

au coin de notre feu. Mais, que voulez-vous? Paris est si pauvre dans ce moment, qu'il faut s'arranger de ce qu'on a.

LXXI.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A STRASBOURG.

Paris, 8 brumaire, an XIV
(30 octobre 1805)

D'après ce que vous m'écrivez, je vois que vous n'avez pas reçu, entre autres, le paquet du 29, où je vous parlais de la visite de Talma. Je vous y contais qu'il était venu me voir, à moitié fou de désespoir, parce qu'il venait d'être saisi, et que je n'avais pu lui remettre la tête qu'en lui promettant de vous envoyer une lettre de lui qui était jointe à ce paquet, et un compte exact de toutes ses dettes, parce que, quoique je crusse que vous ne pouviez le secourir pécuniairement pendant l'absence de l'empereur, vous pourriez peut-être interposer votre autorité, pour que ses créanciers ne profitassent pas de sa faiblesse et de son dé-

sordre pour lui imposer des conditions trop dures. Je vous ai envoyé, depuis, ce compte rendu ; je ne sais s'il vous arrivera. J'ai sollicité aussi du ministre de la police un secours qu'il m'a promis pour les premiers moments. Enfin, j'ai un peu raffermi cette tête faible, qui m'a fait pitié.

D'après ce que vous me dites du spectacle, je vois que vous n'avez pas eu une autre lettre, où je vous parlais du *Festin de Pierre*, qui, quoique joué parfaitement, n'a guère attiré. Pour le *Mariage de Figaro*, cela est vrai, il y a foule et je m'y suis amusée. Envoyez-moi donc votre lettre pour vos comédiens, ou venez, mon ami, les ranger vous-même. Mon cœur a bien battu à cette bonne pensée qui vous a pris de demander à venir passer trois semaines avec moi. Réellement, affaire de cœur à part, car on ne le compte guère pour quelque chose dans les démarches de cette vie, votre présence est ici nécessaire. Mais, mon ami, quand je consulte autre chose que ma tendresse, je sais aussi qu'il faudrait que vous allassiez rejoindre l'empereur, si son séjour se prolonge là-bas, et je me dis que, peut-être, le meilleur parti à prendre serait d'écrire à M. de Caulaincourt, et de demander à rejoindre Sa Majesté, après avoir passé à Paris le

temps nécessaire pour tous les comptes de l'année qui vient de finir. En vous donnant ce conseil, je fais un effort que votre cœur sentira dans toute son étendue, et, en somme, j'en réfère à votre sentiment.

Les vers que vous m'envoyez sont fort jolis, je ne sais s'il n'est pas maintenant un peu tard pour les donner ici; j'en parlerai à Campenon. Il se tourmente aussi pour son théâtre, et la retraite d'Elleviou se fait terriblement sentir. On y va un peu plus qu'aux *Français*, mais pas assez pour le soutenir. Il n'y a guère que l'Opéra qui soit toujours plein, et je ne conçois pas comment il a tant de dettes, étant aussi suivi.

LXXII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT
A STRASBOURG.

Paris, samedi, 11 brumaire, an XIV
(2 novembre 1805).

Je comprends bien, cher ami, l'ennui que doit vous causer la vie oisive que vous menez à

Strasbourg; et je conçois que vous souhaitiez d'être à Paris, ou à Munich. Si mon cœur me pousse à désirer de vous voir près de moi, d'un autre côté je m'efforce à le faire taire, parce que je sens que votre devoir vous appelle auprès de Sa Majesté. Puisqu'elle a près de sa personne des officiers civils, puisque Auguste de Talleyrand y est, je sens bien que vous devez tout tenter pour faire aussi le voyage, et je cherche à m'accoutumer à l'idée que vous l'avez sans doute demandé, et que vous obtiendrez sûrement cette grâce à laquelle vous devez mettre du prix. Ce qui me sert aussi à me donner de la force contre le chagrin que cet éloignement me cause, c'est que je vois ici, pour différents motifs, plusieurs personnes étonnées que vous ne suiviez pas l'empereur. Alors je répète que, quoi qu'il m'en coûte, je dois approuver votre zèle et consentir à mettre tant d'espace entre vous et moi. Écrivez donc, cher ami, sollicitez instamment, obtenez cette faveur; je me soumettrai à tout, et, quelque douloureuse que soit pour moi cette nouvelle séparation, j'aurai le courage de supporter ce sacrifice.

J'ai changé avec assez de perte l'argent de M. de Tournon. Madame de la Rochefoucauld, qui

devait partir samedi, avait bien voulu s'en charger. Mais elle est malade et son voyage est encore retardé ; je crains que vous ne soyez pressé et je vais écrire à M. de Lavalette pour lui demander un moyen de vous faire arriver promptement les quatre mille francs, tant en or qu'en argent. J'ai été obligée de perdre trente-six francs sur les billets de mille francs, et quarante-deux francs pour l'or. Vous voyez que nous sommes loin du pair. On croit ici qu'il y a beaucoup de mauvaise foi et d'agiotage de la part des agents de change.

Nous avons passé la soirée, hier, en grande cérémonie chez le prince Joseph. On avait chanté le *Te Deum* le matin, et, le soir, il y a eu au Luxembourg un grand et beau cercle. Pendant le concert, on murmurait certain bruit d'une nouvelle victoire contre les Russes qui n'est point encore officielle. Nous l'attendons tous. Madame la princesse Joseph est d'une politesse bienveillante chez elle et on y est bien reçu. Je vais dîner aujourd'hui chez l'archichancelier et, lundi, chez le prince Louis. Après cela je me reposerai un peu, car cette semaine de visites et de parures m'a un peu fatiguée. Madame Devaines prétend que les victoires si rapides de l'empereur nous mettent en visites

forcées comme ses soldats en marche, et cela est assez bien dit.

Je fête mon fils mardi prochain : M. Després a la bonté de lui amener un escamoteur pour le divertir et de lui faire quelques couplets[1]. Il se porte à merveille; hier, il voulait que je le fêtasse lundi, qui est le véritable jour de Saint-Charles, et, comme je lui répondais que je dînais chez le prince Louis : « Il faut lui écrire, m'a-t-il dit, comme je ne sais plus qui, que vous aimez mieux manger une carpe avec vos enfants, que d'aller dîner chez le prince de Condé. »

Les dimanches et les jeudis, pour le divertir, nous jouons des proverbes que nous arrangeons, ou des scènes de comédies, avec Constance, ma mère, lui et moi. M. Bertrand, madame de Vannoise, madame de Grasse et Alix, voilà notre auditoire. Demain, nous avons imaginé de jouer les deux dernières scènes du *Dépit amoureux*, ce qui fait une espèce de proverbe dont le mot est : Tel maître, tel valet. Constance fait Lucile, moi Marinette; mais Charles, qui est le Préville de notre

1. M. Després est un auteur de vaudevilles. Il a été inspecteur de l'Université.

troupe, fait Éraste dans la première scène, et tout aussitôt, en jetant la redingote qui le couvre, il se trouve transformé en Gros-René. Vous seriez, mon ami, tout charmé de la manière dont il a entendu ces deux rôles, et comme, tout de suite, il sait passer des langoureuses plaintes du maître aux reproches plaisants du valet. Que je vous souhaiterais à ces petites scènes, dont nous vous donnerons de belles représentations à votre retour !

N'allez pas croire, pourtant, que nous passons notre temps en jeux. Les études vont bien aussi, et je suis contente de ce petit savant que je vous fais. Pour moi, mon ami, je n'emploie pas mon temps toujours en occupations futiles, et vous en jugerez par la lecture de ce moment. J'ai laissé reposer l'histoire pour essayer de mettre un peu le nez dans Platon. Oui, mon ami, Platon, dont j'étais, comme vous savez, si tentée depuis que j'en entendais tant parler à l'empereur. On me l'a prêté, et me voilà dans la métaphysique. Je ne l'entends pas toujours bien; mais ce que je comprends me plaît, et ces rêves d'une imagination brillante conviennent assez à la mienne. Cependant, si j'ose dire, je trouve vos philosophes anciens un peu verbeux, et quelquefois, à force de

vouloir assembler toutes leurs preuves, ils me font oublier ce qu'ils ont voulu prouver.

C'est ainsi que mes jours se passent, mon tendre ami, et les plus heureux sont ceux où, libre de toute invitation, je puis m'occuper sans cesse de mon intérieur, de ce qui me ramène à toi. Quelquefois, au milieu de mes lectures, ou auprès de mes enfants, je m'arrête pour penser à tout le bonheur que je te dois, et que tu me rends si doux et si facile; je n'ose plus me plaindre, alors, des chagrins passagers qui obscurcissent parfois mes jours, lorsque j'ai à remercier la Providence de tous ces dons qu'elle m'a faits en m'attachant à toi.

LXXIII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A STRASBOURG.

Paris, 13 brumaire, an XIV
(4 novembre 1805).

Si je voulais remplir ma lettre de compliments pour vous, je le pourrais faire aisément, car j'ai

trouvé hier, chez Cambacérès, quantité de personnes qui m'en ont chargée : le maître de la maison d'abord, votre ami Viry, et M. de Ségur entre autres. Ce dernier est toujours bien agité, bien occupé pour sa garde d'honneur. Il ne rêve plus que combats, il écrit sans cesse pour obtenir la loi qui doit organiser son corps, et il dit que, si elle tarde encore, il partira pour aller joindre l'empereur, qui ne grondera guère, à ce qu'il espère, de cette course impromptu. Il s'énerve ici à monter à cheval pour retrouver ses anciennes forces, et, enfin, il a écrit très spirituellement à l'empereur qu'il était le seul qui se plaignît en France de la promptitude de Sa Majesté, parce qu'elle ne donnerait point à son corps le temps de se former. Il vous croyait à Munich, et, dans son ardeur, il m'a chargée de vous souhaiter d'y aller bientôt; je vous le souhaite aussi, avec tout le monde, si la guerre dure; mais, cependant, mon cœur prend la liberté de former un autre vœu, qui, en ramenant bientôt l'empereur à Paris, nous arrange tous, n'est-ce-pas?

Après avoir dîné chez l'archichancelier, j'ai été aux Bouffons entendre un concert, où madame Barilli a chanté. Sa voix est pure et haute, sa mé-

thode bonne, il me semble, mais elle est bien froide, et, en tout, elle m'a rappelé une mademoiselle Renaud, que vous avez peut-être vue ici, aux anciens Italiens. Elle a assez réussi, et je crois qu'elle fera bien dans les concerts de chambre. Je vous ai parlé déjà de ces Bouffons dans quelques-unes de mes lettres, qui ont peut-être été perdues; ils prennent, et on les suit bien.

Je vous envoie une lettre de François de Neufchâteau[1] qui était jointe à son ouvrage. Je lui ai répondu de mon mieux, en votre absence, et mes cousins ont été le remercier. On trouve cette histoire assez bien faite, à un peu de bavardage près. J'en ai reçu des compliments hier, et des éloges flatteurs de mon grand-oncle. Je vais lire ce volume, si je puis me tirer un peu de mon ami Platon, dont je suis contente quand je l'entends.

1. François de Neufchâteau, sénateur, membre de l'Académie française, ancien ministre de l'intérieur, était né en 1750. Il a écrit des poésies et des livres d'histoire. L'ouvrage qu'il publiait cette année même est intitulé : *Histoire de l'occupation de la Bavière par les Autrichiens en* 1778 *et* 1779, *contenant les détails de la guerre et des négociations qui furent terminées par la paix de Teschen*, in-8°. Paris, 1805. Il avait imprimé l'année précédente un *Tableau des vues que se propose la politique anglaise dans toutes les parties du monde*, in-8°. Paris, 1804.

A propos d'ouvrages, je vous dirai que M. Desfaucherets nous a lu une fort jolie comédie à l'un de nos mercredis, et que mon auditoire, qui était, je vous prie de le croire, composé comme ceux de Lemierre, a été fort content. Nous avons eu à dire, après, bien des *mais* et des *si* en cas de représentation; mais, en somme, les caractères sont heureusement trouvés, les scènes bien conduites et le style agréable, quoique peut-être un peu recherché. Quand vous serez occupé de nous donner les fêtes de la paix, vous pourrez essayer d'amuser l'empereur avec cet ouvrage. Mais, mon ami, que cela sera beau quand nous en serons à cette heureuse époque, et qu'il faudra bien que vous nous dédommagiez des ennuis et des chagrins de ce temps-ci! Pour moi, vous savez ce que je désire : c'est votre aimable présence. O mon bien-aimé, décide toujours des peines et des joies de mon cœur!

Paris continue à être toujours fort triste; on porte dans les cercles des visages rêveurs et inquiets. L'esprit est tendu vers un seul objet; on espère beaucoup; on craint toujours un peu; on passe le temps sans se soucier de la manière dont on l'emploie, et cependant, cet avenir vers

lequel on se presse n'arrivera sûrement pas ainsi qu'on l'attend. Mon ami, si je te tenais près de moi, je ne te reprocherais plus de ne pas sentir le présent qui me pèse maintenant, et j'ai trop bien senti la douceur de ce mois entier que nous avons passé ensemble, pour craindre de partager jamais ce sort commun, lorsque tu me seras rendu. Je commence à m'apercevoir aussi, moi, de la rapidité des années, et, si j'étais sûre de ne jamais me séparer de mon ami, on me verrait économiser les heures et mettre à profit tous les instants de cette courte vie. Elle me paraît, cette vie, comme un chemin dans lequel, après avoir été lancé malgré soi, on est obligé de marcher sans cesse en dépit de ses forces et de sa volonté. D'abord, on commence par se traîner sur une route qui paraît facile, parce que la vue est courte, et que les passants que vous rencontrez ont pitié de votre faiblesse et s'empressent de vous secourir; bientôt le chemin, en devenant plus escarpé, se couvre de fleurs qui cachent les précipices. Vous marchez plus vite, plus ferme; mais le terrain n'est plus sûr, la vue est encore voilée, et vous ne le voyez plus. Tout ce que vous rencontrez vous enchante, et quand les passants, qui ne vous ai-

dent plus, sourient de pitié en voyant votre erreur, vous prenez ce sourire pour une marque de bienveillance. Vous montez toujours ; mais, à peine sur le sommet, le voile tombe, l'horizon se déploie. Hélas ! les fleurs ont disparu et les regards se perdent dans l'abîme où nous conduit un chemin aride, vers lequel nous nous sentons entraînés. Heureuse, cent fois heureuse, celle qui, comme moi, a trouvé un guide aimable et sûr, pour lui faire éviter tant de dangereux écueils !

LXXIV.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A STRASBOURG.

Paris, 18 brumaire, an XIV
(9 novembre 1805).

Enfin, cette correspondance va donc finir et nous en serons quittes, mon ami, pour quelques lettres perdues qui ne seront guère à regretter, vos inquiétudes qui me faisaient tant de mal, et de petits reproches de vous, que je ne méritais pas, soit dit en parenthèse. Il n'y a que deux paquets que j'aurais voulu qui vous parvinssent : celui des

dettes de Talma, dont, si vous le voulez, je vous enverrai une seconde édition, et puis une version de Charles dont votre paternité aurait été contente. Pour garder l'ordre, je vous dirai d'abord que Talma est venu hier me montrer votre lettre. Il a été touché aux larmes des reproches « si bons, dit-il, qu'elle contenait ». Il voudrait abandonner sa *part* et qu'on se chargeât de ses affaires. Il vous prie de ne pas trop vous mettre en colère au reçu de son *budget*. Pendant que je suis sur cet article, sachez aussi que j'ai reçu ce matin une grande et belle personne qui m'était fort recommandée par M. Bourdois[1], qui vient de me rendre service pour le jeune Villeblanche. Cette demoiselle, qui est mademoiselle Desrosiers[2], veut que je vous rappelle que vous lui avez promis un *quart* ou une gratification. Elle m'a priée de vous parler d'elle. Enfin, mademoiselle Duchesnois est venue aussi me demander pardon. Elle a désiré que je vous écrivisse qu'elle était *une folle*, et j'ai promis que vous le croiriez. Le mélancolique Maherault me visite

1. M. Bourdois était médecin et avait aidé à faire exempter de la conscription, pour raison de santé, le jeune Villeblanche.

2. Mademoiselle Desrosiers a laissé peu de réputation au théâtre.

aussi de temps en temps; il a l'air inquiet et craintif, il soupire et demande quand vous reviendrez. Quand il me dit que la Comédie va ma en votre absence, je lui réponds de vous écrire. A cela il ne répond jamais. Ah! j'oubliais encore Florence[1], qui est venu aussi me demander mes bontés pour madame Bellemont, qu'il forme, dit-il; Fleury m'avait parlé d'elle comme d'une bonne acquisition; Campenon fait des démarches pour l'attirer à l'Opéra-Comique. Il m'a demandé si vous aviez quelque dessein sur elle, j'ai répondu en riant que je croyais que *non*.

Les nouvelles que vous me donnez de M. de Talleyrand me rassurent sur tous les bruits qu'on avait fait courir ici de sa maladie et de sa mort; je comprends qu'il ait su vous apprécier en vous voyant davantage. Il est un côté de son esprit (et ce n'est pas le moins bon) qui doit vous entendre, et je vous félicite de ce rapprochement, parce qu'en vous connaissant mieux il vous rendra justice. Mon ami, il faut convenir que j'ai quelques

1. Florence jouait les *utilités* au Théâtre-Français. Il passait pour être un bon *semainier* et pour donner des conseils excellents, le *Michonnet* d'Adrienne Lecouvreur. — Madame Bellemont a quitté, en effet, le Vaudeville pour l'Opéra-comique, où elle a eu de grands succès.

raisons pour vous aimer, non-seulement comme je le fais, mais encore pour vous préférer à tout ce que je connais, et sur ce point mon cœur est toujours approuvé par mon esprit. Nous parlions de vous encore avec Corvisart : « Vous seriez trop heureuse, me disait-il, si un mari tel que le vôtre ne s'éloignait jamais de vous, et si votre fils poussait sans vous donner d'inquiétudes ! » Et il a raison. La vie, dans ce cas, deviendrait trop douce, et alors le moyen de se résigner à la quitter !

Je me range à votre avis sur le départ de Strasbourg, et je conviens que vous avez raison; cela vous arrive un peu souvent, et plus je vais, plus je m'en aperçois. N'allez pas trop en tirer avantage, car enfin vous savez que, avec nous autres femmes, la raison n'a pas toujours raison.

Il est vrai que les affaires d'argent vont assez mal ici, et même, si cela durait, cela prendrait une tournure inquiétante. Les billets de mille francs sont à quatre-vingt-dix francs, et même y a-t-il des marchands qui n'en veulent plus. Ma lingère m'a dit qu'elle était obligée de spécifier, avant qu'on lui livrât les marchandises, si elle payerait en argent ou en papier. On crie un peu, parce que personne n'achète et personne ne paye. La queue est considéra-

ble à la porte de la Banque et les filous y excitent mille désordres. On dit ici que les banquiers se sont assemblés pour décider quelque chose; qu'ils ont écrit aux villes de province, entre autres à Lyon, qui ont refusé de les secourir; que la quantité d'argent nécessaire pour les armées et l'agiotage sont les deux causes de sa rareté. Le fait est que cela est fort incommode et qu'il n'y a pas assez d'esprit public parmi les banquiers, pour qu'ils consentent à sacrifier leurs intérêts à celui de la Banque. On a écrit à l'empereur; mais le moyen de lui faire parvenir tout cela de si loin, et quel ennui pour lui, au milieu de ses grandes affaires, de s'occuper de ce détail! En vérité, nous ne l'aidons guère, et nous lui laissons le soin de notre bonheur.

Il est arrivé ici une triste nouvelle de la flotte de Cadix. Les détails, qu'aucun journal officiel ne nous donne encore, sont sans cesse grossis tous les jours; mais, en diminuant beaucoup, il reste encore un coup de tête de Villeneuve, qui a voulu sortir avant l'arrivée de son successeur, et qui a fort mal conduit cette dangereuse entreprise. Il faisait une horrible tempête; de part et d'autre, on s'est battu avec un acharnement extrême. L'amiral a été

pris, Nelson tué, dit-on, Magon aussi. Cette dernière nouvelle est sûre. Douze de nos vaisseaux seulement rentrés dans le port, et *le Bucentaure* coulé bas. Si cela est, ce malheureux petit Parseval[1] a péri, et peut-être aussi le petit d'Houdetot. M. de Lima a dit hier à Alix que toutes les nouvelles particulières s'accordaient à louer le courage et l'habileté des Français; mais elles disent, en même temps, qu'il était impossible, par le vent qui soufflait, de former sûrement et promptement sa ligne devant un ennemi tout rangé et, d'ailleurs, habile. Les Français étaient tellement acharnés, que, le vaisseau amiral ayant été pris, on dit que, pendant la nuit, les prisonniers ont massacré la garnison anglaise qui les gardait et sont parvenus à rattraper leur liberté. Mais le bâtiment avait beaucoup souffert et il a péri en vue du port. J'espère que quelques-uns de ces détails sont exagérés; vous les saurez peut-être mieux que nous et vous me les manderez.

1. La bataille de Trafalgar avait été livrée le 2 octobre. M. de Parseval n'y fut pas tué, non plus que le jeune d'Houdetot, qui devait devenir le général France d'Houdetot. Celui-ci pourtant fut assez gravement blessé aux deux genoux. Il était sur le vaisseau de Magon, ami de sa famille, qui fut tué. M. de Parseval-Deschênes est devenu vice-amiral. Il est mort en 1860.

Je vous remercie de vos bonnes nouvelles. C'est vraiment une campagne miraculeuse, et je dis, comme un bon provincial qui écrivait hier à ma mère : « A côté de notre empereur, César et Alexandre n'auraient été que des lieutenants. » Alix a enfin reçu des nouvelles de son mari. Il a souffert un peu de la neige et du froid; mais, pourtant, il se porte bien. Les lettres de sa femme ne lui arrivent pas. Si vous aviez moyen, par M. de Talleyrand ou par M. de Caulaincourt, de lui écrire qu'elle se porte bien et que Stephen[1] est plus aimable et plus joli que jamais, vous nous rendriez service. Ce pauvre Thierry[2] a fait inutilement une course de cinquante lieues pour retrouver les lettres. Voyez, risquez-en une; nous essayons de tous les côtés. Madame de Fezensac a reçu des nouvelles de son fils : il se porte à merveille, il couche souvent sur la terre sans en être malade, et il paraît fort gai. Il écrit que l'empereur est partout, mouillé, crotté comme eux, et que le soldat a pour lui une véritable adoration. Ils sont là quelques jeunes gens de notre connaissance qui se conduisent bien et qui feront faire une triste

1. Étienne ou Stephen de Nansouty, fils du général.
2. M. Thierry était aide de camp du général Nansouty.

mine à tout ce tas d'oisifs qui ont, pour ainsi dire, déposé leur noblesse en déposant leur épée.

LXXV.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A STRASBOURG.

Paris, mardi, 21 brumaire, an XI
(12 novembre 1805).

Ce matin, Charles éternuait, et moi, poliment, je lui disais : « A vos souhaits, mon fils! — Mes souhaits, a-t-il repris, c'est que papa revienne. » Et moi, sans avoir éternué, mon ami, c'est aussi là mon plus ardent souhait; c'est tout à fait dans l'air de votre maison : maîtres et gens, tout le monde vous y voudrait revoir. Voilà tout ce que j'ai à vous dire aujourd'hui, car je ne sais rien de plus, et j'ai un fonds de tristesse dans le cœur que je ne veux point vous communiquer. Rien de nouveau pourtant; mais un temps si sombre, des gens si grognons à cause du manque d'argent, des politiques si tristes qui veulent que la Prusse se déclare contre nous, et puis ce veuvage si long, ces heures

si solitaires, loin de ce que l'on aime le mieux, que j'en meurs d'ennui et de tristesse, et vos journées oisives de Strasbourg ne sont pas plus mélancoliques que les miennes. Que je voudrais avoir attrapé l'autre année, quoiqu'il fût peut-être plus raisonnable pour moi de commencer à ne pas tant souhaiter de voir courir le temps! Que cette absence de tout ce qui plaît au cœur et de ce qui brille aux yeux est pénible! Cette grande ville devient de jour en jour plus morne; on ne se voit plus, on se renferme pour ne pas épuiser son numéraire. Les spectacles sont vides, absolument vides, les boutiques pleines de choses qui ne se vendent point, et l'ennui est à l'ordre du jour. Pendant ce temps, l'empereur, il me semble, y met la gloire et les succès dans son armée, et sans doute les premières nouvelles que nous recevrons seront datées de Vienne. Croiriez-vous, mon ami, que, là, toute seule au coin de mon feu, en repassant cette étonnante campagne et en le voyant, enfin, au bout de six semaines, entrer vainqueur dans cette capitale ennemie, je me tourmente pour les dangers qu'il y va peut-être courir et les traîtres qu'elle renfermera dans son sein? Alors, dans l'impuissance où je suis de faire autre chose que de demander à

Dieu de veiller sur ses jours, je répète avec l'accent du sentiment le plus convaincu : « Dieu le conserve ! »

Madame de Talleyrand a eu ici une terrible alerte. La nouvelle de la mort de son mari s'y est répandue tout à coup avec assez d'apparence de vérité. L'un de ses frères a été porter son inquiétude chez sa femme. Vous vous représentez aisément l'état ou elle était, et cela a duré deux jours; enfin, les lettres sont arrivées, et on n'a pas pu découvrir ce qui a pu donner lieu à un pareil bruit.

Vous devez avoir un grand nombre de *dames* à Strasbourg, et je pense que madame de la Rochefoucauld y a fait son entrée samedi ou dimanche. Elle était partie fort souffrante, et je doute que ce voyage l'ait guérie; je sais de son médecin qu'elle est beaucoup plus malade qu'elle ne le croit et que, maintenant, c'est plus par son courage que par ses forces qu'elle se soutient. L'agitation où elle vit l'use, dit-on, et, en effet, il faut beaucoup de force pour résister, si je puis parler ainsi, à ce continuel *tangage* des cours. Pour moi, mon ami, je sens que je ne soutiendrais pas ce mouvement si opposé à mes goûts et à mon caractère, si mon cœur n'y trouvait pas souvent son compte, en dédommage-

ment de certains petits tracas. Je crois bien qu'il en serait ainsi pour moi de toute autre situation où je pourrais me trouver, et qu'il faudra toujours que mon cœur entre pour quelque chose dans mes actions importantes. Sans lui, je ferais de mauvaise grâce les sacrifices qui me sont imposés, et, malgré les bons principes que j'ai reçus, je ne remplirais pas peut-être tous mes devoirs avec exactitude, quoiqu'il m'en restât, j'espère, la bonne volonté. N'allez pas pourtant tirer quelque mauvaise conséquence de cette espèce de confession que je me trouve avoir faite sans m'en douter. Ne m'as-tu pas fait des plaisirs de ces mêmes devoirs ? Pour moi, je sens que je n'éprouve rien de pénible à penser que je te dois tout, jusqu'à la vertu.

LXXVI.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A STRASBOURG.

Paris, 24 brumaire, an XIV
(15 novembre 1805).

Rien de nouveau ici. Plus de queue à la Banque. On s'assemble maintenant aux portes des municipalités, pour avoir les numéros qui doivent vous faire obtenir le payement d'un billet de cinq cents francs; mais comme vous savez qu'il n'est rien de si difficile que de rassurer le peuple de Paris sur les affaires d'argent, on se presse tellement, que l'arrivée est impossible; ce qui fait que, lorsqu'on est pressé d'argent, on aime mieux l'acheter, pour en finir. Il a baissé de prix. Après avoir été à dix et même onze pour cent, il n'est plus qu'à cinq, et on espère que les bonnes nouvelles qu'on attend produiront quelque bon effet. Cet embarras dans le numéraire fait beaucoup parler, parce qu'il gêne tout le monde, plus ou moins. Depuis un mois je suis devenue si habile en matière de banque,

à force d'entendre parler billets, escompte, etc., que vous n'aviez pas besoin de joindre d'apologie à votre petite dissertation d'économie politique. Bertrand, à qui je l'ai lue, dit que vous parlez comme un secrétaire du commerce. Il m'a chargée aussi de vous faire mille tendres compliments; il vous regrette et vous désire, lui et tous nos amis. On vous souhaite beaucoup à ces petites soirées du mercredi. Vous savez à peu près les noms de tous ceux qui les composent; j'y ai ajouté quelques nouvelles acquisitions que le hasard m'a ramenées : M. Suard, entre autres, qui m'a paru souhaiter de vous revoir, et qui a dîné hier chez moi. Ces soirées sont assez aimables, on y *fait de l'esprit quand on peut;* on y dispute, comme vous le pensez bien, et on y dit des bêtises, pour lesquelles M. de Norvins est inépuisable. En parlant de lui, je vous dirai que Constance n'en veut point entendre parler; mais, si vous me gardez le secret, je vous apprendrai qu'elle est un peu occupée d'un certain M. d'Héliand[1], qu'Alix nous a amené et qui nous

1. M. d'Héliand, mort en 1858 à l'âge de quatre-vingt-dix ans n'a pas été receveur général et n'a point épousé mademoiselle de Vannoise. Il a longtemps vécu en Touraine, assez solitairement. Son fils, camarade d'enfance de mon père, est mort également en 1858, ayant pris sa retraite d'employé au ministère

convient beaucoup. Voici l'historique : Ce monsieur est ami intime de M. de Nansouty, élevé à l'École militaire, veuf, et beau-fils de la femme de Corvisart. Celui-ci l'a présenté au prince Louis, qui a promis de demander pour lui une recette générale. S'il l'obtient, il en joindra le revenu à dix mille livres de rente en fonds de terre, et il offre le tout à Constance. Elle me paraît assez tentée de les accepter, et sa mère aussi. L'impératrice nous aidera, et puis vous, et puis Corvisart, et peut-être nous réussirons. Il était un peu effrayé du divorce de la mère ; mais les beaux yeux de la fille ont aplani toutes les difficultés, et, de son côté, elle trouve que trente-sept ans est le bel âge pour le mariage. Voilà, mon ami, un petit secret que vous nous garderez.

J'ai été à la première représentation d'*Amalfi*, qui, malgré tout l'éclat dont Picard l'avait parée, n'a pas eu le moindre succès. C'est un opéra sérieux, ennuyeux et assez médiocre, à deux ou trois morceaux près. Vos Bouffons ne sont pas de force

des affaires étrangères. — Suard, né en 1732 et mort en 1817, a longtemps rédigé le *Journal étranger* et la *Gazette de France*. On a réuni ses écrits sous le nom de *Mélanges de littérature*, 5 vol. in-8°. Il a toujours passé pour avoir plus d'esprit de conversation que de talent proprement dit.

pour ces sortes d'ouvrages et il faut qu'ils se contentent de nous faire rire. Pour réparer ce malheur, ils vont monter *Il Fiuto sordo*. J'entendrai madame Cavanatti mercredi et je vous en rendrai compte de mon mieux. Mais, mon ami, si vous voulez véritablement avoir de bons chanteurs ici, il faut se décider à donner beaucoup d'argent, ou bien, dit-on, à rétablir les concerts d'amateurs ou de la loge Olympique, qui étaient si bons et qui n'ont pas nui au succès de la troupe de 89. On donnerait cinq ou six louis d'abonnement, on les rendrait brillants, et alors, en attirant ici Marchesi, la Catalani, Crescentini, etc., on aurait bientôt formé à Paris la plus belle école de musique. Il y a une très belle troupe à Vienne dans ce moment, qui nous reviendra peut-être comme un bien de conquête. Je le voudrais, car vraiment la musique italienne est à la mode, et c'est un bon moment dont vous pouvez profiter pour la faire enfin appeler *musique française*.

LXXVII.

MADAME DE RÉMUSAT, A M. DE RÉMUSAT, A VIENNE.

Ce vendredi, 8 frimaire, an XIV
(29 novembre 1805).

Oh! mon ami, quelle nouvelle séparation, et comme mon pauvre cœur l'a sentie[1]! Tes deux aimables et tristes lettres sont arrivées en même temps; il semblait que je devinasse ce qu'elles allaient m'apprendre, car j'étais fort émue en les ouvrant, et ce n'était pas de plaisir. J'ai fondu en larmes en les lisant, et je pleure encore maintenant. Mon ami, je me reproche de te laisser voir cette douleur qui t'affligera; mais je ne puis la retenir, et je sens qu'elle va s'accroître jusqu'au moment bien éloigné où tu m'apprendras ton arrivée à Vienne. Que je regrette maintenant d'a-

1. L'empereur était entré à Vienne le 22 brumaire (13 novembre), et son premier chambellan dut s'y rendre avec les insignes impériaux, qu'il avait déjà portés à Milan, et qui comprenaient une partie des diamants de la couronne. Il alla les chercher à Paris, où il ne passa que quelques jours. Au commencement de frimaire, il était en route pour l'Allemagne.

voir trop consulté ma santé et de n'avoir pas suivi l'impératrice! Le voyage ne me ferait pas plus de mal que l'inquiétude qui va me poursuivre jour et nuit. Mon imagination se représente mille dangers pour toi : le peu de sûreté des routes, la rigueur de la saison, d'autres événements que je n'ose ni prévoir ni exprimer. Mon Dieu, quand seras-tu arrivé dans cette grande ville? Quel jour le saurai-je? Ma tête se perd au milieu de tant d'agitations. Pardonne-les-moi; que ta raison ne les repousse pas! La mienne cherche à les modérer. Je saurai, je l'espère, maîtriser enfin tous les sentiments qui m'oppressent; mais dans ce moment, cela m'est impossible. Quiconque me verrait aurait pitié de moi. J'écris à travers un nuage de larmes, j'écris avec la triste pensée que, peut-être, cette lettre ne te parviendra pas, qu'elle se perdra avec beaucoup d'autres, ce qui nous laissera dans une inquiétude affreuse. Mais je pense avec un triste plaisir que c'est moi qui serai la plus tourmentée; toi, tu sais où me prendre; toutes les actions de ma journée te sont connues, tu m'as laissée en bonne santé, ainsi que tes enfants; aucun évènement ne peut troubler l'uniformité de notre vie intérieure. Penser à toi, m'en occuper sans

cesse, y ramener toutes les heures de mes longues journées, voilà ma vie. Ainsi donc, ne te tourmente pas si l'inexactitude des courriers te laisse longtemps sans nouvelles, et laisse-moi, dans notre ménage, la plus grande somme de chagrins et de tourments. Les larmes des femmes peuvent couler longtemps sans qu'elles en souffrent, et enfin on a toujours bien du courage pour supporter les peines causées par un sentiment auquel on doit le bonheur de sa vie. Soigne-toi donc, ménage ta santé, et aussi ménage ton cœur, si facile à émouvoir, auquel on arrive si aisément, et qui n'a pas encore assez su se garantir des froissements fréquents dans le pays où nous vivons. Enfin, ne néglige rien de ce qui peut te procurer un bien-être ou t'apporter une consolation. Va, je suis sûre de ta tendresse et je n'ai pas besoin de ton affliction pour y croire. Pour moi, je garderai ma tristesse, parce que je l'aime de préférence à tout, loin de toi; et, quand j'aurai surmonté cette première impression, le sentiment qui la produit mettra quelque charme à des regrets si bien fondés. Ce qui me consolera encore, ce sera d'apprendre que les bontés de l'empereur pour toi ont en quelque sorte payé mes larmes et qu'en te

retrouvant près de lui tu verras, dans la bienveillance de ses regards et de ses paroles, le dédommagement d'une pareille séparation. Mon ami, le ciel m'est témoin que ce n'est qu'à lui au monde que je puis ainsi te céder. Mon intérêt le plus réel l'exigerait-il, je sens que je n'en aurais pas le courage. Dans ce triste moment, j'ai pleuré ton absence, sans souhaiter un seul instant que tu restasses auprès de moi. J'ai senti que ton devoir t'appelait loin de ta famille, j'en ai souffert, mais je me suis résignée; et j'ai trouvé dans ma tendresse pour toi et dans mon attachement à l'empereur des adoucissements à cette douloureuse privation.

Ce dimanche, 10 frimaire.

Deux jours sont passés sans que j'aie continué cette lettre; j'ai voulu me donner le temps de me remettre un peu, et cependant je ne suis guère plus avancée. La pensée de cette voiture, qui roule toujours pour t'éloigner de moi, me poursuit partout, et cette incertitude qui doit durer si longtemps, cette ignorance complète de ce qu'on aime le mieux au monde! Que de peines l'absence entraîne après elle! Va, je répète bien avec notre ami la Fontaine : *C'est le plus grand des maux!*

Pardonne-moi de te laisser voir ainsi tout ce que je souffre. C'est presque malgré moi que je te l'écris; mais mon cœur et ma tête n'ont qu'une seule idée. Cependant, je suis un peu moins agitée que le premier jour. J'ai pris des informations sur les routes, on m'assure qu'elles peuvent être parcourues sans danger. Je sens que je serai plus tranquille lorsque je te saurai près de l'empereur. Par un sentiment de superstition, que je ne puis bien expliquer, mais qui est profondément gravé en moi, j'ai la conviction que la puissance supérieure qui veille sur lui étend son influence sur ce qui l'entoure, et qu'il ne peut arriver de malheur près de lui. Ce sentiment, qui était déjà très fondé, est maintenant appuyé sur d'assez grandes preuves, et, quelque belles et vaillantes que soient nos armées, je ne doute pas un moment que ce ne soit à lui que nous devions toute cette dernière gloire.

Tu te représentes facilement le grand effet qu'ont produit les victoires et l'entrée à Vienne. Il s'était répandu ici une extrême inquiétude. Selon la coutume, on faisait courir de mauvais bruits que la raison ne repoussait pas assez; enfin, ce bienheureux canon s'est fait entendre,

et on a appris ces incroyables succès. Il y avait de la joie jusque dans les rues, et un sentiment de vanité française qui m'a frappée, parce qu'il n'est pas malheureusement très ordinaire aux Parisiens. Après avoir joui des nouvelles, on a recommencé les combinaisons, et les politiques depuis huit jours s'exercent sans cesse. Je ne finirais pas de te conter, mon ami, tout ce que l'on débite. Chacun arrange l'Europe à sa fantaisie, détruit ou relève les empires, fait la paix ou continue la guerre, sans s'embarrasser au fond des heureux résultats de ces différents partis; et, sans avoir l'œil bien exercé, il est assez facile de voir dans l'esprit de chacun les petites passions opposées qui décident de ces arrangements. Le voyage de l'impératrice a fait courir des bruits de paix; le vôtre a fait dire qu'on transportait à Vienne les ornements du sacre; dans un de nos salons, on fait un roi de Pologne; dans un autre, un roi de Bavière, que sais-je?... Ensuite, on vient à moi, on me questionne, et, quand on m'a bien fatiguée de questions auxquelles j'ai de bonnes raisons pour ne pas répondre, attendu que je ne sais rien, je leur dis : « Eh! mon Dieu, laissez faire celui qui nous gouverne, et profitez sagement, dans l'oisi-

veté de vos journées, du bien-être que vous procure l'activité des siennes. »

Pour moi, mon ami, qui m'en repose entièrement sur lui de notre bonheur à tous, je prie Dieu de toute mon âme qu'il nous le conserve, et puis, ensuite, je m'occupe beaucoup, afin de me distraire. Je reste dans mon intérieur d'autant plus volontiers, que je trouve dans les conversations continuelles de la société des sujets d'inquiétude qui n'arrivent pas chez moi; aussi, je ne suis pas sortie une seule fois depuis que tu m'as quittée. Lorsque les leçons de Charles sont finies, je me contrains à faire quelque chose, afin de ne point laisser ma pauvre tête à ses tristes rêveries; j'écris beaucoup, je lis des livres sérieux, parce qu'ils me forcent de m'appliquer, enfin, je prends des leçons d'anglais, je lis de l'italien que j'avais un peu laissé, je reprends mon ami Horace, et, de cette manière, en me fatiguant la tête, je repose mon cœur et je repousse ainsi de la douleur tout ce que je n'en puis supporter.

LXXVIII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A VIENNE.

Paris, lundi, 11 frimaire, an XIV
(2 décembre 1805).

Je continue d'écrire, sans savoir encore bien précisément où je vous enverrai cette lettre. Vous me dites de vous adresser vos paquets au quartier général; mais vous allez à Vienne, et il est déjà bien loin de là. Je crois pourtant que je me déciderai à recourir à l'amitié du grand écuyer, et que c'est lui que je prierai de vous faire parvenir cette lettre. Mais quand saurai-je votre arrivée? Mon ami, je ne puis encore m'appuyer sur aucune espérance à ce sujet. Je cherche à m'étourdir et à repousser des inquiétudes que vous ne pouvez détruire comme lorsque vous étiez à Strasbourg, et, dans la peine que me cause cette ignorance de vous, je baisse la tête et je tâche de me soumettre. Quelle différence pour nous, si ma santé m'avait permis de vous suivre! Alors j'aurais autant aimé ce voyage que je sens qu'il m'afflige à présent; je

sens que j'aurais aimé à parcourir tous ces pays tout pleins encore de nos succès, et à revoir plus tôt celui qui les a tous causés. D'ailleurs, en traversant après vous tous les lieux que vous auriez parcourus, je me serais assurée qu'il ne vous était rien arrivé, et mon cœur n'aurait souffert que de l'absence. Il en est autrement, et, si je veux m'y résigner, il faut premièrement essayer de n'en plus tant parler.

Nous avons eu hier, mon ami, un spectacle dont vous auriez bien joui. Les enfants ont enfin joué *les Plaideurs*, dont vous aviez vu les premières répétitions. Ils ont réellement surpassé notre attente. Il y avait un ensemble étonnant, ils savaient tous fort bien, et, ce qui vaut encore mieux, c'est qu'ils se sont amusés, plus peut-être qu'ils ne le feront de toute leur vie. Charles était dans une espèce de fièvre de joie qui m'aurait fait mal de toute autre part que la sienne. Plus d'une fois, en le voyant si gai, si beau, je me sentais émue, et je pensais à son aimable père, qui s'éloignait pendant ce temps de tout ce qu'il a de plus cher au monde. A votre retour, nous vous donnerons une seconde représentation de ce spectacle, et, si vous n'êtes pas content, nous aurons bien mauvaise

opinion de vous. Il y avait, comme vous le pensez bien, un très petit auditoire, mais fort indulgent, des pères et des mères, seuls juges compétents dans cette occurrence. Ce matin, après cette brillante journée, Charles a repris ses occupations d'assez bonne grâce, mais il m'a avoué qu'il trouvait les veilles des jours de plaisir bien plus agréables que les lendemains, et il me demandait tout à l'heure pourquoi on ne s'amusait pas autant tous les jours de la vie? L'expérience et le temps ne répondront que trop tôt à cette question. Pauvre enfant, encore quelques années, et il verra avec combien d'épargne le plaisir est semé dans ce bas monde!

Mon ami, j'ai été interrompue ici par une aimable visite que j'attendais depuis quelques jours, que je désirais presque autant que le plaisir de vous revoir, enfin dont la vue m'a causé une émotion toute semblable à celle que j'éprouve quand je vous retrouve près de moi. Devinez-vous qui c'est? Faut-il donc vous le dire, et ne savez-vous pas déjà que c'est ce portrait tant souhaité qu'Isabey m'a apporté? Mon bon ami, il est charmant et d'une ressemblance qui m'a fait pleurer. Charles l'a reconnu sur-le-champ, et Albert aussi,

après l'avoir regardé assez longtemps. Malheureusement, il n'est pas encore fini, et il m'a fallu le rendre. Avec quelle impatience je l'attends maintenant, et comme je vous remercie d'avoir eu la patience de le faire faire ! J'y ai retrouvé cette expression si douce de votre physionomie, et ce sourire un peu malin qu'on prétend que vous avez quelquefois[1]. Comme portrait, je regrette qu'on vous ait fait baisser les yeux; mais cette petite lettre qu'on a placée dans vos mains, et qu'Isabey prétend que vous regardiez toujours, m'impose silence. Puisque l'original s'éloigne de moi, c'est avec cette aimable miniature que je causerai désormais ; c'est elle qui sera la confidente des regrets de mon cœur, des sentiments dont il est plein, de ces sentiments qui font souvent le tourment de mes journées, et pourtant le bonheur de ma vie.

Nous avons eu, encore hier, des nouvelles brillantes de l'armée, et ces bulletins sont autant de récits miraculeux de nos victoires. Au milieu de ces grandes choses, Alix se tourmente sur le silence de M. de Nansouty. Elle le croit malade,

1. Cette miniature est, en effet, l'une des meilleures d'Isabey, qui en a tant fait de charmantes.

et elle compte sur vous, dès que vous pourrez lui donner des nouvelles. Il y un a mois qu'elle n'a entendu parler de lui, et, depuis l'affaire de Wertingen, les journaux n'ont plus prononcé son nom. Ah! ces maris! ces maris! Pourquoi s'avise-t-on de les aimer encore, lorsqu'ils sont si loin, ou plutôt pourquoi s'avisent-ils d'être si aimables?

LXXIX.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A VIENNE.

Paris, 13 frimaire, an XIV
(4 décembre 1805).

Mon ami, j'avais passé la journée d'avant-hier toute seule avec ma mère. Point de visites, plus de lettres de Strasbourg! Pour nous remplacer toutes ces privations, nous avions employé notre soirée à lire un peu, à causer de vous, de nos enfants, de leur avenir, à médire doucement aussi un peu de notre prochain; car vous savez bien qu'il faut toujours un peu de médisance pour égayer les femmes, et même, je crois aussi, les hommes.

Après cela, nous nous étions couchées, je m'étais endormie sur cette pensée habituelle de votre absence, et maintenant de votre voyage, lorsqu'à sept heures, ce matin, j'ai été réveillée en sursaut par le courrier. Il semblait qu'il se fît entendre plus fort qu'à l'ordinaire, du moins, il tirait bien longtemps! Aussitôt, voilà toute ma maison en mouvement, mes gens entrent tous dans ma chambre en s'écriant : *La paix!* Je doute encore de ce qu'ils m'annoncent, je retiens leur joie à laquelle je ne veux pas prendre part sur-le-champ, je cours aux éclaircissements, et enfin j'apprends qu'on a annoncé aux spectacles que les premières propositions avaient été faites par l'empereur d'Autriche, et qu'on traitait maintenant. Mon ami, vous vous représentez facilement la joie générale! Vous savez comme les Parisiens prennent promptement à l'espérance, comme ils se livrent facilement aussi au désespoir, et, dans cette occasion, on s'empresse de croire à ce qu'on souhaite. On crie : « La paix[1]! » Dans la rue, on se l'annonce partout, on s'embrasse, on va revoir l'empereur, on se demande par où il entrera, afin de se trouver

1. Toute cette joie reposait sur des nouvelles fausses. La paix ne fut faite que plus tard.

sur son passage. Quel bonheur! Les mères, les femmes reverront leurs enfants, leurs maris. On prépare leur fête; l'argent, qui baisse beaucoup, reparaîtra; enfin, l'avenir se montre beau et brillant, et toutes les inquiétudes sont dissipées. Voilà où nous en sommes. Et moi, moi, solitairement, je fais des vœux pour que ces espérances se réalisent promptement, et je joins à toute cette satisfaction que j'éprouverai comme Française, le sentiment du plaisir de me retrouver enfin réunie à mon bien aimé et bien cher ami. En attendant, il s'éloigne de moi, et je n'aurai pas de ses nouvelles avant quinze jours peut-être; car je n'espère guère que les lettres écrites en route, si vous avez même le temps d'en écrire, m'arrivent, et je les souhaite bien plus que je n'ose les espérer.

Je vais aller aujourd'hui au Luxembourg. Ce sera ma première sortie, depuis votre départ. J'ai été un peu souffrante, et, comme, malheureusement, l'absence de l'impératrice me laisse toute liberté, je l'emploie à me soigner quand je me sens un peu de malaise, et, par régime et par goût, je garde le coin de mon feu. Cette petite vie solitaire, qui me plaît, est en même temps fort utile à mes finances, qui sont un peu basses, comme vous le savez, et,

malgré l'économie que je tâche de mettre à tout, la vie de ce diable de Paris est encore si chère, que je dépense plus que je ne puis.

Je viens d'être justement interrompue ici par la visite de M. de S***, qui a laissé sa femme solitaire dans sa terre, et qui est venu faire des visites à Paris. Mon ami, il m'a très ennuyée, pendant une grande heure, et il m'a paru plus laid et plus vieux que jamais. Vous autres hommes qui avez fait de si sévères lois pour nous autres pauvres femmes, en vous réservant tant de facilités pour vous satisfaire, vous auriez bien dû ajouter quelques exceptions vis-à-vis de certains maris de cette espèce, et faire un règlement par lequel on n'aurait point péché, en trompant habilement un mari laid, vieux et maussade. Il ne serait peut-être pas bien difficile de soutenir que les mœurs y auraient gagné, et, si j'étais en ce moment d'une humeur plus joyeuse, je vous proposerais les différents articles de ma loi.

J'ai vu Maherault, qui se meurt, je crois, tout à fait; il a eu une attaque, et son visage est tout de travers. Je le presse pour la tragédie de Norvins, qui veut absolument se risquer sur notre grand théâtre. Comme la Comédie n'a pas de grandes

nouveautés à donner, on peut présenter celle-là.

Nous espérons que vous nous ramènerez de Vienne les Crescentini, les Bianchi. Mon ami, il faut réunir tout ce qu'il y a de grands talents à envoyer à Paris, et nous bien soigner notre musique italienne, car celle du Grand-Opéra tombe tout à fait, et on n'y va plus *entendre* que les jambes de Duport et de madame Gardel[1].

Que vous dirai-je encore? Ah! Mathieu Molé fait paraître un ouvrage, un début, rien en vérité, qu'un petit essai sur la politique et la métaphysique, auquel il sera défendu aux femmes de toucher, et qu'un très petit nombre d'hommes apprécieront[2]. Il paraîtra flanqué de trois extraits dans les journaux faits par MM. de Fontanes, de Bonald et Lacretelle. Il n'avoue pas l'ouvrage, mais on le sait, et il est tout bouffi. Au reste, si cela l'amuse, qu'importe, comme dit Werther, pourvu qu'on soit heureux, qu'on se plaise à enfiler des pois ou des fèves? Pour moi, mon bon ami, qui n'enfile rien dans ce moment, je me bats les

1. Madame Gardel dansait à l'Opéra les ballets composés par son mari. Elle a eu de grands succès dans les rôles de Psyché et d'Eucharis.

2. M. Molé publia, en effet, cet ouvrage dont il est parlé dans les *Mémoires*.

flancs pour secouer l'ennui qui me ronge. Cependant, je suis bien moins triste que lorsque je t'ai écrit ma dernière lettre, et tu t'en apercevras facilement. Ces espérances de paix m'ont ranimée ; je ne passe plus devant ce château des Tuileries avec le cœur aussi serré. En le voyant, ce matin, je me suis persuadé qu'on le préparait, et j'en ai pleuré de joie. Que j'y sache l'empereur, que je te revoie dans ma petite chambre, je n'aurai plus rien à souhaiter.

LXXX.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A VIENNE.

Paris, mercredi, 20 frimaire, an XIV
(11 décembre 1805).

Mon ami, hier, à sept heures du soir, la princesse Louis m'envoie chercher bien vite ; je me hâte et me rends chez elle tout effrayée ; car vous savez que nous sommes généralement plus disposés à accueillir l'inquiétude que l'espérance. J'arrive chez la princesse ; je la trouve tout émue, pleurant et riant tout à la fois ; son premier mot est

comme sa première impression, sur les dangers qu'a courus l'empereur : « Il a commandé en personne, me dit-elle, il a battu complètement les deux empereurs[1] ! » Et nous ne nous doutions de rien ! Vous jugez bien qu'à cette nouvelle me voilà aussi tremblante à mon tour. Cependant je rassemble mes forces pour écouter les détails de cette grande journée. Je frémis pour M. de Nansouty, et me rassure en voyant que le prince Murat ne le nomme point dans la liste des blessés. Après avoir tout appris, je m'échappe de chez la princesse, je reviens chez ma mère, à qui je conte ces éclatants succès, en courant ; et puis me voilà chez madame Devaines, recommençant mon récit, et puis chez tout ce que je connais, et enfin chez madame d'Houdetot. J'y trouve un monde énorme. A peine ai-je prononcé quelques mots, qu'on m'entoure, on me questionne, vingt fois on me fait recommencer, et plus je dis, plus on s'étonne et plus on admire. Enfin, à minuit, je suis rentrée chez moi, épuisée de fatigue et d'émotion, n'ayant plus la force de dire un mot, et de supporter d'autre sentiment que celui qui me ramène si naturellement vers

1. Il s'agit de la bataille d'Austerlitz, livrée le 11 frimaire (2 décembre 1805).

l'ami qui a dû éprouver, comme moi, tout ce trouble et cette joie.

Mais imaginez-vous donc, cher ami, que nous ne savions rien, que nous attendions paisiblement la conclusion de la paix et le retour de l'empereur. On proclamait si hautement l'un et l'autre, qu'il ne faut pas moins que la nouvelle d'une victoire si merveilleuse pour produire de l'effet ici, au lieu de ce retour désiré. Déjà on s'étonnait de ce silence de huit jours. Les Français sont un peu comme les femmes, exigeants et pressés; il est vrai que l'empereur nous a gâtés dans cette campagne, et certes jamais amant ne fut plus empressé à satisfaire les désirs de sa maîtresse, que Sa Majesté ne l'a été à contenter nos vœux : « Vous voulez une prompte marche? — Eh bien, voilà une armée qui était à Boulogne, et qui va se trouver en trois semaines en Allemagne. — Il vous faut une ville prise? — Voilà Ulm qui s'est rendu. — Vous n'êtes pas contents! Encore d'autres victoires? — Les voici; et puis Vienne que vous souhaitiez, et enfin une bataille rangée, afin qu'il ne nous manque aucune espèce de succès! » Ajoutez à tout cela une suite d'actions nobles et généreuses, des mots toujours placés, pleins de

grandeur et de bonté, tant que le cœur jouit aussi de cette gloire, et qu'il peut la joindre à tout l'orgueil national qu'elle nous inspire.

J'attends, d'ici à quelques jours, une lettre de vous qui m'apprendra votre arrivée à Vienne, et les détails que nous désirons et craignons. Il est impossible que cette victoire n'ait pas été achetée par quelques malheurs inévitables, et nous avons dans l'armée tant d'amis qui auront été exposés! Les jouissances complètes n'existent pas dans ce monde; et ce sont les pauvres femmes qui payent le plus souvent cette part de regrets. Il semble, en effet, que dans la distribution des emplois, vous nous ayez, par choix, laissé celui de déplorer les malheurs que vous causez, comme les anciens avaient coutume de choisir des pleureuses, dans quelques-unes de leurs cérémonies funèbres. En tout cas, je ne vous fais point de reproches de ce partage, et j'aime toutes ces émotions auxquelles nous sommes si disposées, et qui, nous causant quelquefois de vifs chagrins, nous procurent aussi des jouissances capables de dédommager de tout.

N'attendez pas, cher ami, que je vous parle d'autre chose; je n'ai plus que la pensée de cette victoire dans la tête. Hier au soir, au milieu de

notre joie, nous faisions cette réflexion qu'il serait impossible de contenir longtemps cette espèce de fièvre qui nous agite depuis deux mois. Elle use et gâte un peu, peut-être, le reste de la vie. Le moyen, après ces violentes secousses, de reprendre le cours habituel de la journée, et de rentrer dans ce petit cercle étroit d'idées que la vie de société fait naître et disparaître, presque en même temps? A la paix, de quoi parlerons-nous dans ces salons où nous discourons maintenant sur de si grands intérêts? Comment pourrons-nous reprendre nos conversations frivoles? L'empereur ne sait pas à quel point il nous a tous formés, et quelle énergie il donne aux âmes, par cette suite d'événements miraculeux. Les hommes se tireront de tout cela; mais nous autres, vous avez tellement arrangé les choses, que nous ne saurons que faire d'une exaltation que les femmes ne peuvent guère montrer sans ridicule ou sans danger.

Je viens d'être interrompue par l'arrivée de Charles Lebrun[1]. Il a eu la bonté de me venir

1. Charles Lebrun, aide de camp de l'empereur, était fils du duc de Plaisance. Il a été plus tard député, puis sénateur du second empire et grand chancelier de la Légion d'honneur. Il est mort en 1859.

voir; il m'a tout conté, et l'admiration croît avec les détails. La belle histoire à écrire! Que je voudrais en avoir le talent! M. Lebrun n'a point vu M. de Nansouty après l'action; mais s'il lui était arrivé quelque chose, il assure qu'il le saurait. J'espère que vous nous donnerez de ses nouvelles, et puis des vôtres, mon ami. Vous êtes à Vienne, je l'espère, mais je ne le sais point. Oh! mon Dieu, si la paix suit tant de victoires, je vous assure que je deviens dévote ; la reconnaissance achèvera ce grand œuvre.

Adieu, mon ami; je crois que je t'aime encore plus lorsque je suis contente. Il est vrai que je me disais la même chose dans mes accès de mélancolie. La vérité, c'est que la tendresse que tu m'inspires se mêle à tous mes sentiments; elle les embellit, ou les console.

LXXXI.

Paris, lundi, 27 frimaire, an XIV
(18 décembre 1805).

Mais, mon ami, serait-il bien possible que nous nous revissions bientôt? On annonce l'empereur ici

de tous côtés, et j'ai bien de la peine à me défendre de prêter trop de confiance à cette douce espérance. S'il vient, j'oserais répondre qu'il sera reçu avec le plus vif enthousiasme. Vous ne pouvez vous figurer à quel point les têtes sont montées. Tout retentit de ses louanges, les personnes, que nous avons vues le plus opposées, sont obligées de lui rendre les armes, et disent avec l'empereur de Russie : « C'est un prédestiné ! » Avant-hier, aux spectacles, j'ai accompagné la princesse Louis, pour assister aux différentes lectures des bulletins qui s'y sont faites. Les salles étaient pleines, parce que le canon avait annoncé, le matin, quelque chose de nouveau, et tout a été écouté, et senti et applaudi, avec des cris dont je n'avais point d'idée. Je pleurais de toutes mes forces, pendant ce temps. Je me sentais si émue que je crois que si l'empereur s'était présenté dans ce moment, je me serais jetée à son cou, quitte à lui en demander, après, pardon à ses pieds. Après cette course, j'ai soupé en ville, on m'a questionnée, je savais tout mon bulletin par cœur, que je redisais continuellement, et j'étais fière, et, en même temps, touchée de pouvoir répéter, vis-à-vis de certaines personnes, tous ces mots si simples et si pénétrants, avec une espèce

de sentiment de *propriété*, qui se comprend mieux qu'il ne s'explique.

Je vous ai bien vivement regretté, mon bon ami, au milieu de cette joie que j'éprouvais, et dont j'aurais tant aimé à vous entretenir; mais, faute de vous, j'ai essayé de communiquer à votre fils cette admiration qui m'agitait. Au lieu de lui faire finir la vie d'Alexandre, que nous lisions depuis deux jours, j'ai imaginé de me faire lire par lui le *Moniteur*, et il en était si content, qu'il me disait qu'il trouvait tout cela bien plus beau qu'Alexandre. Hier, en écrivant à l'impératrice, j'ai pensé lui conter cette louange si naturelle d'un enfant de huit ans. Mais j'ai craint, toute fondée qu'elle est, qu'elle ne la crût de mon invention, et je n'en ai rien dit. La flatterie de l'esprit est toujours empressée de se montrer, tandis que celles qui ne sont qu'un épanchement du cœur balancent souvent à se faire voir, et s'enveloppent d'une espèce de voile, qui les cache quelquefois, mais, après tout, qui doit les rendre plus agréables, quand on les découvre.

Je vous dirai que je me suis cassé la tête, ce matin, sur un petit volume de métaphysique que M. Molé vient de faire paraître. C'est un *Essai*

sur la morale et la politique, qu'il avait fini à l'âge de vingt et un ans, fort extraordinaire par la profondeur et la finesse des pensées, mais sec, dénué des illusions, et même des erreurs qui sont le charme de cet âge. Il prend un terrible engagement avec l'avenir par un début si important, et il me semble qu'il s'est bien hâté de fixer l'emploi du reste de sa vie dans un âge où il est permis d'hésiter longtemps et d'essayer de tout. C'est Fontanes qui l'a déterminé à l'impression, parce qu'il a vraiment été étonné, et il dit que cet ouvrage méritait de voir le jour, quoiqu'il soit plein de choses que M. Molé rectifiera à quarante ans. Ce que je crois, c'est qu'en rectifiant, loin d'ôter, comme on devrait l'attendre dans un écrit d'un homme de cet âge, il ajoutera, parce qu'il a tellement craint d'être entraîné, qu'à force de vouloir ôter à la vérité son voile, il lui a arraché la peau. Je serai fort curieuse de savoir votre opinion sur cet ouvrage, que je n'entends pas au reste tout entier, dont je n'ai lu que la moitié, et sur lequel j'ai, comme vous voyez, déjà un avis, selon l'usage féminin.

Je ne sais où vous prendre, et je n'ose encore vous espérer. Si cela vous est permis, vous m'écri-

rez votre retour, parce que c'est déjà un bonheur de vous attendre, et que je n'ai pas besoin d'être surprise pour être plus contente. Mon ami, donnez-nous encore des nouvelles de M. de Nansouty; écrivez-lui de vous adresser ses lettres. Sa femme a besoin de voir de son écriture après cette terrible affaire. Elle est cependant fort contente des éloges que le *Moniteur* renferme de sa conduite; j'ai partagé toute sa joie; mais, en voyant ses agitations, j'ai remercié le ciel, que ma part de gloire, à moi, fût en bonheur.

LXXXII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A VIENNE.

Paris, ce 8 nivôse, an XIV
(29 décembre 1805).

On ne cesse de parler ici, mon ami, du retour de l'empereur, et cependant, je ne sais pourquoi je n'ose plus l'espérer si prochain. Vos dernières lettres ne m'en parlent plus, les journaux sont pleins de petits articles inquiétants, et puis, comme nous ne pouvons pas rester longtemps ici dans les mêmes sentiments, voilà qu'on recom-

mence à répandre de nouveaux doutes sur la paix. Maudits soient les Anglais s'ils parviennent encore à exciter de nouveaux troubles, et puisse retomber sur eux le mal qu'ils veulent nous faire ! Je ne m'étonne point, mon bon ami, que vous ayez été ému en revoyant l'empereur ; j'ai compris et presque senti ce que vous avez éprouvé. Je crois qu'il sera content, à son retour, des sentiments des Parisiens, et il est vrai qu'il pourra dire comme Tancrède :

> Mon triomphe est parfait, sans doute il m'est bien dû [1].

J'ai écrit à Maherault pour ce que vous m'avez dit, mais comme il est réellement très malade, et qu'il n'a plus la force de se mêler de rien, j'ai fait venir quelques-uns des acteurs de la Comédie, et je les ai engagés à se réchauffer un peu. Ils m'ont paru fort occupés de *Gaston et Bayard* [2], et, après avoir relu l'ouvrage, je me suis trouvée absolument

1. Ce vers n'est pas exactement cité dans cette lettre et c'est par erreur qu'il est mis dans la bouche de Tancrède lequel ne dit rien de semblable, car il est toujours malheureux. Mais, au commencement du cinquième acte, scène V, Aménaïde s'écrie :

> Mon bonheur est au comble ; hélas ! il m'est bien dû.

2. La tragédie de *Gaston et Bayard*, en cinq actes, en vers, par M. de Belloy, né en 1727 et mort en 1775, avait été représentée pour la première fois en 1771.

de leur avis. Cette pièce, toute médiocre qu'elle est, est remplie des plus belles applications, et cela presque à chaque vers. D'ailleurs, elle est nationale, le rôle de Bayard est beau ; enfin, il me semble que c'est un heureux choix, et Desfaucherets est absolument de mon avis. On l'apprend donc, et puis *Manlius*[1], afin que cela soit joué dans le mois de janvier. Duval a une très jolie pièce[2] qui est reçue, qu'on jouera aussi, et puis, si vous pouviez me répondre promptement, voici ce qui se passe : l'Opéra prépare une fête, qui, de vous à moi, me paraît étrange, puisqu'il ne s'agit pas moins que de représenter sur la scène les Tuileries et le Carrousel, et l'empereur lui-même, c'est-à-dire un acteur le représentant, et faisant son entrée triomphale traîné par le peuple de Paris. Cette fête est dirigée par M. Esménard[3], et, si j'osais, je dirais pourtant

1. La tragédie de *Manlius*, par Antoine Arnault, né en 1766 et mort en 1836, avait été jouée pendant la Révolution.

2. Cette comédie de Duval est l'une des meilleures qu'il ait faites. Elle s'appelait alors : *une Étourderie de Charles II*. Elle a été jouée sous ce titre : *la Jeunesse de Henri V*.

3. Esménard, né en 1770 et mort en 1816, venait de publier le poème de *la Navigation*. Il a été successivement journaliste, chef du bureau des théâtres, secrétaire du gouvernement de la Martinique, consul à Saint-Thomas et poète didactique. Il a été exilé en 1811, malgré le *Trajan* qu'il fit représenter à l'Opéra pour le retour de l'empereur.

que j'aimerais mieux donner un ouvrage où, l'application n'étant pas si directe, le public aurait le droit de la saisir plus volontairement. La louange, dans ce cas, me paraît bien plus flatteuse. Quoi qu'il en soit, Bouilly s'occupe d'une petite pièce où doit jouer mademoiselle Contat. C'est le trait des drapeaux retrouvés. On est venu me demander si j'étais d'avis que cela pût se jouer sur votre théâtre. J'ai été embarrassée, ou plutôt je ne l'ai pas été, parce que j'ai dit que je ne pouvais pas avoir un avis; mais quel est le vôtre? Si cela était bien traité, le permettriez-vous? L'empereur vous y autoriserait-il? Voilà, cher ami, ce à quoi il faudrait répondre promptement.

Comme je suis en train de vous parler de théâtre, voici un autre rapport : j'ai encore entendu il y a quelques jours la tragédie de Legouvé, *la Mort de Henri IV*, et j'en ai été fort contente. J'apportais beaucoup de préventions contre cet ouvrage, mais ces préventions n'ont pas tenu contre les larmes qu'il m'a fait répandre. Le rôle de Henri est noble et touchant, celui de Marie très passionné, et Sully est très beau. Ce qui m'a paru fort bien, c'est un morceau du roi dans lequel il déploie tout le plan qu'il allait exécuter contre la

maison d'Autriche, et qui est l'histoire exacte de cette dernière campagne. Le conspirateur Épernon est dessiné fortement; il profite d'un moment d'égarement de la reine, ambitieuse et jalouse à l'excès, pour arracher d'elle une espèce de consentement qu'elle rétracte promptement; ce qui fait qu'elle n'est point absolument odieuse, quoique coupable. Tous les mots de Henri IV y sont, même *la poule au pot;* sa dernière conversation avec Sully est traduite mot pour mot; enfin on est ému et on pleure, et je crois que, malgré quelques défauts, c'est une pièce remarquable, et tellement bien entendue, que les moyens de rapprochements sont tous sentis sans être indiqués, et qu'il serait impossible, en ce moment, en applaudissant Henri IV, de ne pas penser tout de suite à l'empereur. Legouvé[1] tient beaucoup à ce que vous lisiez cet ouvrage, et j'ose espérer que vous serez de mon avis.

Voilà, j'espère, un rapport dramatique assez étendu. Ce n'est pas tout encore. Il faut que je vous parle aussi d'une représentation qui a eu lieu sa-

1. M. Gabriel Legouvé, né en 1764 et mort en 1813, est l'auteur de *la Mort d'Abel*, d'*Épicharis*, d'*Étéocle* et de *la Mort de Henri IV*, tragédies, et du poème sur le mérite des femmes. Il est le père de M. Ernest Legouvé, comme lui membre très distingué de l'Académie française.

medi dernier chez madame Pastoret; on jouait *l'Avocat Patelin*[1], et les acteurs étaient nos enfants. Ils ont eu un véritable succès, Gustave surtout dans *l'avocat*, et Charles dans *Agnelet*. Ils ont mieux joué que dans *les Plaideurs*; enfin vous auriez été content, et vous auriez partagé toutes nos émotions maternelles. Cette sorte d'amusement est très utile à Charles, en ce qu'il le force à parler haut et intelligiblement; et puis cela le divertit et c'est autant de pris, j'ai pensé dire sur *l'ennemi*.

C'est le jour de l'an mercredi prochain, mon cher ami, et je le passerai tristement loin de vous. Paris n'est pas brillant, malgré le retour du mois de janvier, et les marchands n'osent pas se livrer à leur imagination. Pour moi, je suis fort grognon, parce que à cette époque, je sens encore plus l'insuffisance de mes moyens pour tous les dons que je voudrais faire, et j'ai bien de la peine d'arranger toutes mes étrennes avec mes finances. Je me rappelle un temps où je voyais arriver avec une extrême joie cette époque de l'année, et ce plaisir est déjà passé, comme tant d'autres qui fuient avec la jeunesse. Heureux encore, lorsque le cœur

1. *L'Avocat Patelin* est une comédie de Breys et Palaprat imitée d'une ancienne farce du moyen âge.

conserve toujours ses mêmes plaisirs, sans qu'ils perdent jamais de leur vivacité !

LXXXIII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A VIENNE.

Paris, ce mardi, 10 nivôse, an XIV
(31 décembre 1805).

Mon ami, je te souhaite une bonne année, et je te la souhaite près de moi, afin que la mienne soit heureuse aussi. J'ai le cœur serré de te sentir si loin dans ce moment ; je t'avais espéré pour cette époque, et me voilà toute découragée. Cette absence qui se prolonge, à la suite d'une autre absence, me gâte tout le souvenir de cette année qui va disparaître. Je ne la regrette pas, je ne la regretterai jamais, et la pensée de ces tristes séparations, qui gâtent la fin de ma jeunesse, me consolerait dans mes vieux ans que je compte bien passer à tes côtés. Je reçois tristement tous les compliments que nos amis viennent me porter, et je réponds à tous leurs vœux : « Souhaitez-moi le retour de mon ami ; tout est compris dans ce bonheur. » Un sen-

timent doux pourtant vient se mêler à cette tristesse : c'est qu'à la distance où tu es de moi, ton cœur entend tout le mien. Je pense que, demain matin, au même moment, nous souhaiterons ensemble de nous revoir bientôt, et, à ton réveil, ta première pensée sera une réponse à celle que ma tendresse t'aura déjà envoyée. J'ai, de plus que toi, ton portrait, avec qui je vais passer cette journée, et nos enfants, qui, dans ton absence, me sont plus chers encore, parce qu'ils me ramènent tout naturellement à ton souvenir. Ils se portent fort bien, et j'espère que l'hiver de Charles sera sans accident; il a fort bonne mine. Je suis aujourd'hui très occupée de le parer, parce qu'il a reçu une invitation en forme, du prince Napoléon [1], qui donne une petite fête chez lui, à six heures. On parle de marionnettes, d'ombres chinoises et d'une loterie de joujoux. Après ce divertissement, qui, comme vous le pensez bien, finira de bonne heure, j'irai rendre quelques visites, et vraisemblablement c'est à cette ennuyeuse occupation que j'emploierai toute ma semaine, et je sortirai un peu de cette aimable paresse que votre absence et mon

1. Il s'agit du fils aîné de la reine Hortense, qui est mort peu de mois après.

oisiveté me rendent très chère. Ma santé se trouve bien de ce repos, et plus je vais, plus je suis convaincue qu'il convient à toute ma personne. Aussi, tout en désirant vivement le retour de l'empereur parce que ce sera l'époque de la fin de nos inquiétudes et de ses travaux, j'éprouve une sorte de trouble, en pensant au tourbillon dans lequel je me retrouverai lancée, et aux agitations qui m'attendent peut-être; car, dans ce maudit pays qu'on appelle *cour*, on a beau parler de la modération dans ses désirs, de la bienveillance dans ses sentiments, au bout de quelques jours la fièvre qui ronge vos voisins vous gagne aussi, les prétentions naissent, les jalousies s'allument, et, en dépit de la raison, on cède bientôt à la contagion; cependant, mon ami, elle doit gagner moins vite les cœurs que les sentiments de la plus tendre affection remplissent; et moi, par exemple, combien de fois il m'est arrivé d'être détournée de la triste impression que me causait un mécompte de vanité, par l'un de tes regards si aimables, qui me rappelle sur-le-champ à des émotions pour lesquelles je sens que je suis faite.

Onze heures du soir.

Je t'ai quitté, ce matin, pour m'occuper de mes cadeaux du jour de l'an. Ma mère, ma sœur et quelques amis m'en ont fait de fort jolis; il a donc fallu les leur rendre. J'en ai aussi fait un fort beau à Corvisart, et puis à toute ma maison, ce qui fait que ce 1er janvier me coûte assez cher, et en même temps des regrets, en ne pouvant pas donner à tous ceux que j'aime. C'est pour cela, cher ami, que je répète tristement mon refrain ordinaire : Nous ne nous enrichirons jamais, car nous dépensons plus que nous ne pouvons. Après cela, j'ai été chez madame la princesse Louis, avant l'heure de son cercle. Elle avait préparé une petite fête à six heures. Cette réunion, animée par cette joie de l'enfance qui n'est sans mélange malheureux que dans l'âge où on n'en sait pas le prix, était toute jolie, et votre fils, soit dit en parenthèse, a été trouvé bien beau, et il avait un petit maintien dont j'étais fort contente. J'avais craint que la supériorité d'âge lui fît mal comprendre la prééminence que devaient avoir les petits princes dans tous les jeux, et je lui avais fait ma petite leçon. Il en a bien profité, et il avait un air respectueux et aisé

qui était de fort bonne grâce. On leur a donné les ombres chinoises et les marionnettes, un goûter, et une loterie de joujoux qui a eu un grand succès. Au milieu de ces ébats enfantins sont arrivées toutes les visites du jour de l'an. J'ai alors pris congé avec mon garçon, et je suis revenue trouver ma mère. A présent, la voilà chez madame Devaines, où elle soupe, et moi dans ma robe de chambre, auprès de mon feu, écrivant à l'ami de mon cœur, et lui renouvelant à cette époque l'assurance de cette tendresse que je lui dois, et qui fait le bonheur de ma vie. Oh! mon ami, ce sentiment, qui rend l'absence si pénible, procure aussi de bien douces jouissances, et je ne voudrais changer contre rien au monde ces émotions qui pressent mon cœur dans ce moment, si ce n'est pourtant contre celles que j'éprouverais si je pouvais maintenant te serrer dans mes bras. Mon ami, les années fuient, bientôt la jeunesse va m'échapper, et je la laisse s'éloigner sans inquiétude, et presque sans regret, parce que tu as su me persuader que je te serais toujours également chère. Quand je reporte mes regards sur cette part de la vie que j'ai déjà parcourue avec toi, quand je me dis : « Quoi, déjà dix ans! » je me sens tout de suite pressée d'ajouter :

« Oui, voilà dix ans passés pour le bonheur; mais, grâce au plus aimable mari, tout ce qui me reste à parcourir sera encore heureux, parce que le bonheur, appuyé sur les affections du cœur, est indépendant des caprices de la fortune. »

Mon ami, j'ai peine à quitter ce sujet si doux, pour t'entretenir de toute autre chose, et, si je m'en croyais, je m'amuserais encore à chercher des manières nouvelles de t'entretenir de ma tendresse et de cette reconnaissance que je te dois, comme au guide, au soutien, au charme, au plaisir de ma vie entière ; mais il faut pourtant que je laisse un moment ces doux épanchements pour causer avec toi. Je t'assure que, si tu devais rester encore longtemps loin d'ici, il faudrait que tu prisses un parti sur l'administration du Théâtre, que Maherault ne peut plus conduire. Ce malheureux est dans un état qui fait pitié ; il se traîne à peine, sa parole est extrêmement embarrassée, il respire une odeur de cadavre qui est horrible, et les médecins ne le croient pas en état de gagner la saison des eaux. Vous jugez si dans cet état il met un grand empressement à l'activité des Comédiens! Comme ils sont abandonnés à eux-mêmes, ils sont dans le désordre. La division empêche

qu'on varie le répertoire; mademoiselle Contat ne veut ni jouer ni laisser jouer les autres; mademoiselle Raucourt ne paraît point; Talma se dit toujours faible et malade, les recettes sont nulles, excepté lorsqu'on donne *les Templiers*, qui attirent singulièrement. Il y a quatre ou cinq tragédies reçues, dont quelques-unes, dit-on, ne sont pas sans mérite, qui ne peuvent pas être jouées parce qu'elles sont précédées de pièces reçues avant, par faiblesse ou par erreur, que personne ne veut jouer ni apprendre depuis huit mois, et qui retiennent tout. J'ai eu avant-hier une espèce de députation de la Comédie qui est venue me demander l'époque de votre retour comme la fin de tous maux, et se plaindre de l'impossibilité où est Maherault de les guider maintenant. Ils vous demandent tous de parler à l'empereur, s'il est possible, de l'état où les réduit la quantité de petits théâtres à Paris, et réellement ils n'ont plus d'espérance que dans ce que vous pourrez dire. Je doute que, au milieu des grandes occupations de l'empereur, vous puissiez trouver le temps d'examiner leurs lamentations ; mais je prévois qu'à votre retour vous aurez bien à faire pour remonter cette machine. Au reste, je leur ai représenté qu'il ne fallait pas juger de cette

année par les règles ordinaires, parce qu'il était assez simple que les théâtres eussent beaucoup souffert de l'inquiétude générale; et que la seule manière de combattre leur mauvaise fortune aurait été de redoubler d'efforts, et, dans ce moment, qu'il fallait, pour bien disposer Sa Majesté, lui préparer des plaisirs pour son retour, et soigner le répertoire dès son arrivée. J'ai osé conseiller à Mahérault de signifier de votre part qu'il fallait qu'on jouât dans la quinzaine *Antiochus Épiphane*, une sotte bête de pièce qui arrête tout, et qu'ils ont depuis neuf mois. Enfin, on m'a promis de mener du même train *Gaston*, que la police a permis, *Manlius* et *Catilina*, la comédie de Duval, qui est charmante, et je ne sais quelle comédie en cinq actes. Voilà, mon bon ami, ce que j'ai fait; mais, comme ce n'est qu'avec retenue que je me mets en avant, je n'ose pas trop vous répondre qu'il ne survienne pas des embarras, et je fais comme vos Comédiens, je vous désire de toute mon âme. Enfin, les autres théâtres ne vont pas mieux : l'Opéra a fait dix ou quinze mille francs de moins en recette que la Porte-Saint-Martin. On n'a pas partagé depuis deux mois à Feydeau, et les Bouffons ont grand besoin des renforts que vous leur préparez; *la Princi-*

pessa d'Amalfi et *le Finto Sordo*, sont tombés, et cela leur a fait tort. Vous voyez, cher ami, que c'est dans l'ordre, et que, loin de vous, les plaisirs vont mal. Mais Paris n'attend que le retour de son maître pour redevenir brillant, et moi heureuse. On voulait absolument qu'il fût arrivé cette nuit aux Tuileries, et les badauds le cherchaient à travers les fenêtres. Je n'ose plus vous demander ce que vous ne savez, ou ne direz pas. Je vous désire, mon ami, je vous espère, et n'ose vous attendre ; je prie Dieu, je tâche de prendre courage, de me faire un mérite de la nécessité ; mais je n'ai pas beaucoup gagné encore dans ce genre, et je me sens quelquefois saisie de découragement et d'impatience dont je me saurais mauvais gré, si tout cela ne finissait ordinairement par des larmes que je répands solitairement.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

PARIS — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.





